ESPIONNAGE

PAUL KENNY

F.X. 18 PERD SES CHANCES

Éditions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Depuis l’aube, un brouillard à couper au couteau recouvrait toute la banlieue parisienne. Les voitures circulaient avec une lenteur prudente, phares allumés.

Au volant d’une des tractions noires du Service, Francis Coplan se faisait injurier par les autres conducteurs chaque fois qu’il dépassait trois ou quatre autos roulant à faible allure, en file serrée sur la droite.

En fait, c’était un sport assez dangereux. Et Coplan lui-même s’attendait à encaisser d’un instant à l’autre le choc de la collision. Mais il était pressé, il se sentait presque forcé de prendre ce risque.

Heureusement, il n’allait pas loin. Quelques kilomètres après la sortie nord de Paris, il quitta les rives de la Seine et il bifurqua sur la droite. Lorsqu’il arriva à Enghien-les-Bains, il rangea sa traction dans le petit parking qui se trouve en face du casino.

Sa montre marquait dix heures moins neuf minutes. Le matin de novembre était exceptionnellement froid. Et cette brume épaisse, humide et pénétrante, ne réchauffait pas l’atmosphère.

Par l’avenue de Ceinture, Coplan gagna le pont qui marque la limite postérieure du lac.

Il s’arrêta, alluma une cigarette, releva le col de sa gabardine grise, puis, sans hâte, les deux mains dans les poches, il arpenta le; pont en longeant la grille du garde-fou.

Il marcha ainsi pendant dix minutes, allant et venant le long du pont, essayant de scruter tant bien que mal le brouillard épais.

Soudain, une silhouette se précisa dans la masse cotonneuse. Grand, mince, enveloppé dans un manteau de tweed et coiffé d’un feutre brun, l’arrivant se dirigea tout droit sur Coplan.

- Excusez-moi, dit-il en touchant d’un doigt le bord de son chapeau, je cherche la rue Victor Hugo...

- Vous lui tournez le dos, répondit Francis.

- C'est la première fois que je viens dans ce patelin.
- Qu'à cela ne tienne, je vais vous conduire.
- Billy Wynn, M.I.5., se présenta l'inconnu.
- Pierre Moreau, enchaîna Coplan. Comment allez-vous ?
- Enchanté de faire votre connaissance.
Ils se serrèrent la main. Coplan, avec un léger sourire, demanda :
- C'est l'intelligence Service qui vous a fabriqué ce brouillard sur commande ?
- Oui, je suppose. Nous sommes terriblement bien organisés, comme vous pouvez le voir.
- Vous êtes terriblement mystérieux surtout. Pourquoi tant d'histoires ? Un rendez-vous en banlieue vous paraît plus sûr qu'une rencontre à Paris ?
- J'exécute les ordres qu'on me donne, dit l'Anglais. Si ça ne vous dérange pas trop, nous ferons une promenade autour du lac...
Il ajouta, un peu ironique :
- Quand mes chefs ont combiné cette prise de contact, ils n'avaient pas prévu cette purée de pois. Nous avons quatre collègues qui surveillent nos arrières. Les malheureux ne verront pas grand-chose.
- L'I.S. se méfie des agents du Deuxième Bureau français ?
- Naturellement, avoua Billy Wynn. Mais je crois que c'est plutôt de moi qu'il s'agit. L'affaire dont je m'occupe est tellement bizarre... A priori, il n'est pas impossible que mon signalement ait été transmis depuis Londres à certains observateurs indésirables stationnés à Paris.
Coplan opina en silence.
Ils se remirent en route, côte à côte, continuant dans l'avenue de manière à rejoindre le boulevard du Lac.
- Je vous écoute, dit Francis.
- Monsieur Moreau, prononça l'Anglais, ne vous formalisez pas si ma franchise vous semble un peu... brutale. De vous à moi et de moi à vous, je pense que tout ira mieux si nous envoyons au diable les politesses officielles. D'accord ?
- D'accord.

- Les renseignements que vous nous avez communiqués au sujet de Victor Jamont ne valent rien.

- Expliquez-vous.

- A deux reprises, nous vous avons demandé des informations détaillées concernant le nommé Victor Jamont, agent n° D.X. 9 du Deuxième Bureau français. La première demande émanait de la Section Centrale de notre M.I.6. La seconde vous était adressée par mon patron, le directeur du M.I.5. (M.I.6. : Espionnage Militaire. - M.I.5. : Contre espionnage) Est-ce que vous avez vu le dossier ?

Billy Wynn s'exprimait en français avec une grande aisance, et sans l'ombre d'un accent. Âgé d'environ quarante ans, il avait des sourcils blonds, un teint clair, des yeux bleus. La forte ossature de son crâne lui donnait un visage aux arêtes bien marquées, aux pommettes saillantes, à la mâchoire volontaire. Sa minceur avait quelque chose de sportif, et sa sveltesse ne l'empêchait pas d'avoir des muscles puissants.

Coplan murmura :

- Oui, j'ai vu le dossier Jamont. Je l'ai même étudié avant de venir à votre rendez-vous. Vos deux demandes ont vivement intrigué mon patron, vous vous en doutez. Mais j'ai lu les copies des réponses qui vous ont été envoyées : sur quoi vous basez-vous pour dire que nos renseignements ne valent rien ?

- Ne vous fâchez pas, plaisanta l'Anglais qui avait noté l'égalité de ton de Francis. Vous avez vos secrets, nous avons les nôtres. L'Entente Cordiale est une chose, le Renseignement en est une autre. Si la fiche de Jamont est un secret d'État, dites-le tout simplement, nous comprendrons. En revanche, nous induire en erreur, sciemment, serait un manque de fair-play dans les circonstances présentes. Nous avons déjà perdu quatre agents dans cette histoire.

Cette explication accrut l'étonnement de Coplan, suscita son incrédulité. Sans s'arrêter, sans tourner la tête vers son interlocuteur, il dit d'une voix très posée :

- Mister Wynn, vos soupçons frisent l'injure. S'il nous arrive de tricher, nous ne le faisons jamais quand cela entraîne des risques pour nos alliés... Le 12 octobre, nous vous avons fait parvenir une

note vous disant que D.X. 9 alias Victor Jamont était mort à Athènes, le 17 septembre de cette année... Comme vous reveniez à la charge, nous vous avons adressé une deuxième note, datée du 27 octobre, dans laquelle nous vous donnions un résumé du rapport relatant la mort de Jamont. Pourquoi prétendez-vous que nos informations sont fausses ?

Billy Wynn laissa tomber d'un ton placide :

- Parce que cet homme n'est pas mort.

Coplan ne répondit pas tout de suite. Après un petit temps de réflexion, il marmonna :

- Eh bien, voilà une excellente nouvelle. Et qui me réchauffe le cœur. J'ai un peu connu mon collègue Jamont. Il était entré au Service plusieurs années avant moi et il y jouissait d'une réputation solide. C'était un agent d'élite: « *Intelligence et bravoure* », c'est marqué en toutes lettres sur sa fiche. En outre, c'était un de nos meilleurs spécialistes du secteur « *Grèce-Turquie* ».

L'Anglais ricana :

- Soyez sans crainte, il l'est toujours ! Mais il a changé de camp : il travaille contre nous maintenant.

Le visage de Francis s'était durci.

- De mieux en mieux, dit-il. Non seulement Victor Jamont est ressuscité, mais il trahit. Et vous avez fait tout exprès le voyage de Londres à Paris pour nous annoncer cela, Wynn ?

- Et pour vous en apporter des preuves, compléta l'Anglais.

Ils avaient fait le tour du lac et ils passaient devant la grille de l'Établissement Thermal. Billy Wynn proposa :

- Allons jusqu'à la gare, voulez-vous ? Un grog bien tassé ne nous fera pas de tort. A cette saison, le brouillard engendre la grippe.

Dans la rue Général de Gaulle - la rue centrale de la petite ville - la brume était nettement moins dense.

Ils traversèrent la place Foch, descendirent à gauche vers la gare. Coplan, en se retournant, repéra deux costauds en imperméable qui marchaient à bonne distance. Les copains de l'Anglais, de toute évidence. Et les deux autres ne devaient pas être loin.

A la suite de Billy Wynn, Coplan entra dans un café situé vis-à-vis de la gare. L'endroit était confortable et coquet. Les vitres embuées, les radiateurs électriques et une musique en sourdine renforçaient le caractère intime de la salle.

Ils s'installèrent à une table de coin, à l'écart des quelques consommateurs qui discutaient les événements du jour.

Coplan, reprenant le fil de la conversation, murmura :

- Vous savez, Wynn, si vos preuves sont réellement convaincantes, c'est une histoire bien désagréable que vous allez déclencher... Le 17 septembre dernier, à minuit moins vingt, Victor Jamont devait contacter un agent des services grecs qui était disposé à nous vendre des documents de tout premier ordre. Jamont était accompagné de deux collègues. Or, en dépit des précautions prises par Jamont et son équipe, il s'agissait d'un traquenard. Jamont a été abattu : une balle dans le ventre et une balle au poumon. Un de ses assistants a été blessé au bras, l'autre s'en est tiré indemne par miracle. Mais les deux rescapés, avant de fuir, ont eu le cran s'occuper de Jamont. Et ils l'ont laisse fut place parce qu'*ils ont constaté qu'il avait cessé de respirer*... Du moins, telle est la version qui figure dans leur rapport.

- Version inexacte, dit l'Anglais. Jamont est bien vivant. Et sa mort n'était probablement qu'un habile camouflage. En réalité, c'était lui l'organisateur de ce traquenard.

- C'est votre imagination qui brode, ou bien ?...

- Rapprochement logique, trancha Wynn, péremptoire. Quatre agents de notre M.I.6 sont morts dans un guet-apens du même genre.

- Échafaudé par les Grecs ?

- Non, par votre ex-collègue DX.9.

Malgré tout, Coplan était un peu estomaqué.

Il demanda, incrédule

- Et vous avez des preuves de cela aussi ?

- Ce sont les mêmes. Nos agents se sont rendus à un rendez-vous fixe par Jamont. Et cette...

D'un geste bref de la main, l'Anglais pria Coplan de patienter une seconde ; la serveuse s'approchait avec les deux grogs fumants.

Lorsque Coplan. quelques heures plus tard, rendit compte de sa mission à son chef, celui-ci commença par émettre une série de grognements qui trahissaient le scepticisme le plus total.

Sans prêter la moindre attention aux réactions du Vieux, Francis relata jusqu'au bout sa longue conversation avec l'émissaire de l'intelligence Service. Quand il arriva au problème fondamental du dossier et aux preuves fournies par Billy Wynn, le Vieux, retirant sa pipe de sa bouche, dit en s'esclaffant :

- Je demande à voir. J'ai eu pas mal de surprises depuis que je suis assis dans ce fauteuil, et je n'oublie pas l'affaire de Zürich (Voir : «Action immédiate»). Mais ce pauvre Jamont était la loyauté en personne.

- Dépêchez-vous de rire, commenta froidement Coplan, ça ne durera pas.

Il prit son portefeuille, en retira deux feuillets qu'il déposa sans les déplier sur le sous-main du Vieux.

- Examinez ces deux messages. Ce sont les rendez-vous fixés par Jamont et sa bande à nos confrères de l'I.S.

- Des faux, maugréa le Vieux en haussant ses lourdes épaules. Des salauds auront réussi à dénicher, Dieu sait comment, l'indicatif de Jamont, et ils s'en servent à titre de référence.

- Ouais ! Mais il y a autre chose que son indicatif.

- Vraiment ?

- Oui, vraiment... D'ailleurs, regardez ces deux papiers...

Le Vieux remit sa bouffarde dans sa bouche, se pencha, saisit les deux feuillets et les déplia. Ils étaient rédigés en anglais.

Le premier faisait allusion à une offre téléphonique et confirmait les termes d'un accord éventuel. Le second énonçait des conditions en vue d'une rencontre à Athènes.

Les deux messages étaient signés comme suit :

« VICT. JAMONT - Ex-agent 2è Bur. n° D.X.9 ».

Et, immédiatement sous la signature, deux empreintes digitales d'une remarquable netteté.

Le Vieux releva la tête et regarda Coplan.

- C’est ça qui vous impressionne ! Ces empreintes ?

- Oui.

- Un attrape-nigaud, vous pariez !

- Volontiers ! Douze bouteilles ce Cinzano.

Le Vieux déposa sa pipe sur son bureau, dévisagea Coplan d’un air soupçonneux et grommela :

- Pourquoi êtes-vous si sûr de vous ?... Vous êtes prêt à admettre la trahison de Jamont sur la foi de ces empreintes ?

- Oui.

- Sans les avoir contrôlées ?

- A mon avis, ces empreintes sont authentiques. Si Victor Jamont s’est donné la peine de. les apposer en dessous de sa signature de service, c’était pour garantir, précisément, la valeur de cette signature. En agissant de la sorte, il était certain de consolider au maximum la combinaison qu’il avait misé sur pied avec les Anglais, pour les rouler.

- Non, ce n’est, pas possible, dit le Vieux, catégorique. Jamont n’était pas un salaud... De plus, si je devais adopter votre point de vue, cela voudrait dire que Rochet et Valon ont menti en affirmant que Jamont était mort quand ils ont battu en retraite en le laissant sur place.

- Pas forcément, objecta Coplan. Rochet et Valon étaient eux-mêmes sous le feu de leurs adversaires ; et Paul Rochet était blessé. Ils n’ont guère eu le temps d’examiner si Jamont était mort ou blessé, ou s’il a seulement fait semblant de rester sur le carreau... Mais la vérification de ces empreintes va nous fournir une réponse indiscutable. J’ai promis à Billy Wynn de lui communiquer cette réponse.

Rageur, le Vieux appuya son index boudiné sur un des boutons de l’interphone :

- Envoyez-moi Gilain, aboya-t-il. Tout de suite.

Quatre minutes plus tard, le secrétaire introduisait Léon Gilain, le spécialiste des empreintes. C’était un long maigre au teint jaunâtre, âgé de cinquante-deux ans. Malade du foie, il avait été affecté au laboratoire sur ordre du médecin du Service. Il regrettait sa vie active

d'autrefois. Ses yeux tristes et ses cheveux gris lui donnaient un air misérable. Il fumait sans arrêt des cigarettes qu'il roulait lui-même. Sa blouse blanche était remplie de taches, ses lèvres un peu pendantes étaient brunies par l'abus du tabac.

- Un boulot urgent, Gilain, lui dit le Vieux. Demandez aux archives les fiches personnelles de D.X.9 et voyez si les empreintes sont les mêmes que celles qui figurent sur ces deux messages... D.X.9 est décédé il y a près de deux mois

- Bien, je m'en occupe sur le champ, dit Gilain.

- Minute ! Cette vérification est très importante. S'il le faut, consacrez-y une demi-heure de plus mais que vos résultats soient formels. Je veux savoir aussi la nature de ces empreintes : prise directe ou non, procédé, date approximative...

- Je les passerai à la lumière noire. Je ferai les analyses chimiques ensuite, expliqua le spécialiste.

Il jeta un coup d'œil sur les deux feuillets et marmonna :

- Ce sont des contacts directs, sans aucun doute. Et les similitudes ne seront pas difficiles à contrôler : verticille en oblique allongé, première spire double, c'est très typique et pas tellement fréquent.

- Dressez-moi des schémas comparatifs, insista le Vieux,

- Entendu.

Après le départ du technicien, un silence plana. Mais, actionnant de nouveau l'interphone, le Vieux grogna dans le micro :

- Rousseaux ?... Apportez-moi les feuilles de route de Paul Rochet et de Serge Valon depuis le 1er juillet.

Il ajouta, avant de couper le contact :

- C'est urgent.

Coplan, qui avait allumé une Gitane, observait le Vieux. Ce dernier articula d'une voix sourde :

- Jusqu'à preuve du contraire, je considère toute cette histoire comme un mauvais feuilleton... Que Jamont nous trahisse, c'est déjà fort de café. Mais qu'il ait vendu ses talents aux agents qui luttent contre nous et contre l'actuel gouvernement Grec, c'est impensable.

Coplan ne put réprimer une moue désabusée.

- Les idées toutes faites sont presque toujours des idées mal faites, fit-il remarquer. Vous avez commencé par me dire que Jamont était la loyauté en personne. Maintenant vous êtes prêt à le considérer comme un salaud à condition que sa trahison soit logique... Les choses sont quelquefois plus nuancées, plus subtiles que nous ne l'imaginons. Jamont est peut-être prisonnier ? Un blessé devient vite un otage entre les mains de l'ennemi.

- Hum ! acquiesça le Vieux, sarcastique. Sans compter que l'argent est une tentation plus fascinante que nous ne le pensons, du moins pour certains.

Rousseaux, chef du département administratif, s'amena avec les feuilles de route que le Vieux lui avait réclamées. Le Vieux examina rapidement les documents et dit à Francis :

- Rochet a été muté à Chypre à la suite de nos accords avec l'État-major britannique... Valon a été transféré à Istamboul. Je pourrais les rappeler tous les deux, mais à quoi bon ?

- En effet, reconnut Coplan. S'ils étaient de bonne foi, en ne peut rien leur reprocher. Si cela cache une histoire louche, ce n'est pas le moment de leur mettre la puce à l'oreille.

Ils continuèrent à discuter jusqu'à l'arrivée de Léon Gilain. Le verdict du technicien était formel : les empreintes qui figuraient sur les messages étaient bien celles de Victor Jamont, alias D.X.9. En outre, elles avaient été prises par contact direct. Aucune reproduction, aussi fidèle fût-elle, n'aurait pu trompe: les détecteurs du laboratoire. C'était bien par contact direct que les doigts de Jamont imprégnés d'encre spéciale, avaient contresigner les messages.

- Si notre pari était sérieux, dit Coplan, j'ai gagné.

Le Vieux ne répondit pas. Tassé dans son fauteuil, le regard fixé sur une tache d'humidité qui salissait le mur derrière Francis il mâchonnait d'un air découragé le tuyau de sa vieille pipe.

A la fin, se parlant à lui-même, il gronda entre ses dents serrées :

- Quand nous saurons pour quel motif exact il nous a trahis, nous l'exécuterons sans pitié.

Puis, dardant une prunelle sombre sur Coplan :

- C’est un travail pour vous, forcément, puisque vous êtes au courant.

CHAPITRE II

Depuis un bon quart d'heur déjà, l'avion tournait en rond au-de la plaine de Heathrow. Dans la carlingue du bimoteur de la BEA, les vingt-quatre passagers - attachés à leur siège par leur ceinture de sécurité - essayaient de cacher l'inquiétude leur inspirait cet atterrisse difficile.

Coplan, le front collé au hublot, contemplait d’un œil placide le néant laiteux lequel l’avion volait à vitesse réduite.

Au départ de Paris, l'appareil avait navigué dans une brume scintillante. Mais, un peu avant les côtes de la Manche, cette brume s'était brusquement transformé en un brouillard opaque. A travers des murailles énormes de ouate serrée, le pilote, aidé par la phonie, avait fort bien pu rejoindre Londres sans encombre. Seulement, maintenant, il fallait poser l’appareil : or, on ne distinguait même pas les feux de balisage du terrain.

Le personnel de l’aérodrome était sur les dents. Des trucks électriques tiraient vers la piste principale des machines qui ressemblaient à des tracteurs agricoles et qui allaient tenter de lancer des gaz antibrouillards.

Dans la tour de contrôle, les techniciens se démenaient anxieusement : radio, radar, phonie, tout était mis en œuvre pour amener au sol, sain et sauf, le gros oiseau d’acier qui tournait, invisible, dans ce matin blafard de novembre.

A neuf heures moins quatre, l’opérateur-chef de la tour ordonna au pilote :

- Préparez-vous, Franck. On me signale à l’instant que les batteries A.F. ont l’air de donner. Dès que vous distinguerez les feux ELB et OLB, allez-y...

- O.K Je suis prêt, répondit le pilote de l’avion.

Vingt secondes s'écoulèrent, puis trente, quarante... Et, tout à coup, le pilote annonça :

- J'y vais.

La sirène d'alarme de l'aérodrome lança deux longues modulations lugubres pour prévenir les équipes de sécurité de la plaine.

Le vrombissement du bimoteur s'amplifia dans le ciel, se rapprocha.

Dans la carlingue, les passagers retenaient leur souffle. L'hôtesse de l'air, un peu pâle sous son maquillage, passa une dernière fois dans la travée centrale de la cabine, très vite, pour vérifier la position de chacun des voyageurs. Ensuite, elle alla s'asseoir à l'arrière.

Le choc, au moment de l'impact, fut brutal. Mais l'avion, dompté par une poigne habile et vigoureuse, cessa de regimber et roula, frémissant, sur l'aire bétonnée.

Coplan débarqua avec les autres passagers. Mais Billy Wynn, qui l'attendait, l'intercepta avant les formalités de police et de douane.

- Hello, Moreau, dit-il avec un léger sourire. Pas trop pénible, ce quart d'heure dans les nuages ?

- J'avoue que ce n'est pas drôle, dit Francis. J'aimerais mieux être aux commandes moi-même. J'ai horreur de remettre ma vie entre les mains d'un autre.

- Nous sommes voués au brouillard, fit observer l'Anglais.

- C'est peut-être un avertissement, maugréa Coplan.

Par un couloir réservé, ils quittèrent le bâtiment du contrôle. La Standard grise de Wynn était alignée dans un des parkings.

— L'essentiel, dit l'Anglais en s'installant au volant, c'est que vous soyez là. Le trafic aérien est supprimé jusqu'à la fin du brouillard. Or nous n'avons pas de temps à perdre.

Coplan avoua :

- J'ai bien cru que l'avion allait être obligé de faire demi-tour...

La Standard démarra doucement, se dégagea du parking, gagna la sortie.

Coplan demanda :

- Quelles sont les réactions, chez vous, à la suite de mon coup de fil ?

- Excellentes. Excellentes sur toute la ligne : collaboration totale, carte blanche. Nous faisons équipe, vous et moi, pour tirer l'affaire au clair et nettoyer l'abcès. J'ai le dossier complet. Nous allons étudier tout cela ensemble, dès ce matin, avec mon chef direct.

Coplan acquiesça, alluma une Gitane, se cala bien à l'aise dans le siège de cuir et s'abandonna à ses réflexions. Dans le brouillard, les voitures qui croisaient la Standard étaient comme des fantômes fugitifs, inconsistants : deux points de lumière qui grossissaient, deux yeux ronds, une tache sombre et plus rien jusqu'à la rencontre suivante...

De London Airport jusqu'au cœur même de Londres, le trajet dura près de deux heures. Billy Wynn s'engagea dans Whitehall et bifurqua dans une vaste cour pavée, non loin du War Office, à quelques centaines de mètres de Scotland Yard.

Au deuxième étage d'un imposant immeuble administratif, l'Anglais fit entrer Coplan dans une petite pièce carrée au milieu de laquelle trônaient un bureau d'acajou et trois clubs.

- Asseyez-vous, dit Wynn en faisant de la lumière. Je vais prévenir mon patron.

Il prit place derrière le bureau acajou, décrocha le téléphone et annonça à l'employée du standard :

- Billy Wynn. Voulez-vous dire au colonel que je viens d'arriver avec mon voyageur.

- Certainement.

Coplan ôta son manteau. La pièce était bien chauffée. Elle avait néanmoins cette allure impersonnelle, un peu triste, qui caractérise les bureaux que personne n'occupe en permanence.

L'Anglais revint près de Francis et lui tendit son paquet de Players.

- Cigarette ?

- Merci, dit Francis, je préfère le tabac noir.

Ils tiraient leur première bouffée quand la porte s'ouvrit, livrant parcage à un grand gaillard au faciès énergique, blond, les yeux impénétrables, qui tenait un dossier sous le bras.

D'emblée, un sourire apparut sur les lèvres de l'arrivant et atténua l'expression sévère de ses traits.

- Tiens, quelle surprise, dit-il. Comment allez-vous, Mister Coplan ?

- Moreau, rectifia Francis. Pierre Moreau.

- Excusez-moi, dit le colonel, amusé. Il y a tant de choses qui changent en l'espace de quatre ans...

Ils se serrèrent la main, cordialement. Le colonel John Stacy, très jeune en dépit de ses quarante-six ans, déposa son volumineux dossier sur le bureau d'acajou.

- Installez-vous, dit-il en esquissant de la main un geste d'invite. Nous avons des tas d'histoires à nous raconter.

Il reprit, tandis que son sourire s'effaçait :

- La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, j'avais de graves ennuis avec un de mes compatriotes... (Voir : « Secteur dangereux »). Maintenant, c'est votre tour... J'espère que cette affaire-ci nous coûtera moins cher que l'enquête Briflyco.

Coplan, très décontracté, se carra au fond d'un club dont le cuir patiné luisait sous la lumière du globe électrique.

- Je suppose, s'enquit-il, que l'ambassade vous a transmis les documents ?

- Oui, répondit le colonel en ouvrant son dossier. Vous avez fait vite et je vous en remercie.

Il prit les deux fiches signalétiques qui se trouvaient au-dessus des autres papiers contenus dans la chemise cartonnée, les examina et lut à mi-voix :

- *JAMONT, Victor, André, Louis, né à Reims le 26 juin 1912. Docteur en droit, entré en 1938 au Ministère de l'intérieur, muté en janvier 1939 dans les services diplomatiques, envoyé à Athènes en avril de la même année. Passe au Deuxième Bureau en février 1940. Sa connaissance parfaite des langues grecque et turque lui vaut d'être affecté au secteur M.S.E. Pendant seize années, accomplit dans cette région difficile des missions importantes et*

délicates. Intelligence et bravoure, dévouement à toute épreuve. Agent d'élite. Tombé au champ d'honneur le 17 septembre 1956, abattu de deux balles tirées par les membres d'un réseau grec non identifié... JAMONT Victor, D.X.9. Alias Constant POULIDIS, photographe, 248bis rue Skoupas, Athènes. Code 873 SCS...

Renonçant à lire la suite des indications purement techniques consignées sur la seconde fiche, le colonel étudia un moment les photos agrafées aux deux carton. Elles représentaient, de face et de profil, l'agent D.X.9. Visage long, ovale, assez lourd. Vaste crâne dégarni, arcades sourcilières très marquées, nez fort, grandes oreilles, large bouche aux lèvres minces (la lèvre inférieure légèrement proéminente). Expression générale plutôt fermée. Regard dur, mais pénétrant. Physionomie plus proche de la cinquantaine que de l'âge réel du personnage. Signe distinctif : cicatrice de 23 millimètres au bas de la joue gauche, presque à l'attache de l'oreille.

Le colonel prononça :

- Personnellement, je ne le trouve pas sympathique, ce Jamont. Mais, bien entendu, cela ne veut rien dire.

Il posa son regard sur Coplan et demanda :

- Qu'en pense-t-on. au Deuxième Bureau ?

- Mon directeur s'est incliné devant vos preuves, dit Francis. Malgré cela, et ceci tout à fait entre nous, j'ai l'impression qu'il digère plutôt mal la trahison de son collaborateur. Elle s'explique d'ailleurs malaisément : pourquoi a-t-il attendu si longtemps ? Depuis tant d'années qu'il joue un rôle prépondérant dans notre secteur « Grèce-Turquie », il a eu vingt fois l'occasion de devenir millionnaire aux dépens des intérêts de la France.

Haussant les épaules, Stacy enchaîna :

- C'est que la vingt-et-unième occasion était la bonne Dans notre métier, les nerfs les plus solides finissent par s'user. Si la tentation se présente dans une période de dépression, c'est le plongeon. Et ce sont toujours les sujets les plus intelligents qui sont les plus vulnérables...

Coplan opina, se leva pour aller écraser son mégot dans le cendrier de cuivre qui se trouvait sur le bureau, puis revint dans son

fauteuil

Billy Wynn, assis sur le bras d'un autre club, se cantonnait dans une réserve toute britannique. .

Le colonel Stacy déposa les fiches signalétiques, s'accouda, joignit les mains et questionna tranquillement en dévisageant Francis :

- Quelle est la nature exacte de votre mission, monsieur Coplan ?

- Moreau, corrigea derechef Francis en souriant

- Excusez-moi.

- Mission d'information pour commencer... Pourquoi Jamont nous a-t-il trahis ? Pour qui ? Pour combien ?...

- Ensuite ?

- Mission d'information, encore et toujours. Où se cache-t-il, qui voit-il, quelles sont les ramifications de ses complices ou de ses nouveaux maîtres, quels sont les buts de ce réseau ?...

Le colonel approuva en hochant la tête, puis commenta :

- Toutes ces informations nous intéressent également, cela va sans dire. Toutefois, nos objectifs vont plus loin : votre ancien collègue est responsable de la mort de quatre agents du M.I.6... Je tiens énormément à ce que cette facture soit payée. De plus, j'aimerais toucher les intérêts de retard...

- En d'autres termes ?

- Nous avons pris la décision, ici, d'exploiter cette affaire à fond. Il faut à tout prix que nos services fassent un gros coup. L'opinion publique est alertée contre nous à cause des attentats de Chypre...

Il se tourna vers Billy Wynn et continua :

- Mes instructions sont les suivantes : capturer Jamont et ses complices. Leur arracher tout ce qu'ils savent au sujet des réseaux anti-anglais de Grèce, de Chypre, ce Turquie et d'Égypte.

Les prunelles bleues du colonel étaient devenues couleur d'acier. Coplan ne pût s'empêcher de penser dans son for intérieur que si D.X.9 tombait vivant aux mains de cet homme, le malheureux regretterait sûrement d'être venu au monde.

- Ces informations, poursuivit Stacy, intéressent la France au même titre que nous. L'affaire de Suez a démontré que nos problèmes sont solidaires. C'est donc une collaboration entière que

je vous offre. Que vos services et les nôtres soient unis comme l'étaient nos parachutistes pour l'attaque de Port-Saïd, il y a quelques jours...

- Mes consignes et mes pouvoirs sont conformes à votre proposition, révéla Coplan. Mais avec une restriction : avant de capturer Jamont, je dois en référer à mon directeur. La trahison de notre agent est en elle-même un élément de second plan. Ce qui prime, ce sont les tenants et les aboutissants de l'affaire. Dans la période actuelle, compte tenu des événements d'Algérie, toute source d'information nouvelle constitue un apport stratégique capital.

- Nous sommes d'accord sur l'essentiel, décréta le colonel. Avez-vous des questions à me poser ?

- Naturellement. Et vous devinez lesquelles.

- Bon, accepta Stacy.

Il se mit à compulser les documents de son dossier, tout en marmonnant :

- Je ne vais pas me perdre dans les détails. Vous connaissez la situation et vous savez qu'elle est au fond très simple, malgré sa complexité apparente... La Grèce nous réclame Chypre. Cette revendication territoriale est le seul point commun entre les divers clans politiques grecs; à gauche comme à droite, au gouvernement officiel comme dans les factions clandestines, ils exigent la restitution de l'île. Je m'empresse de vous dire que nous n'avons pas l'intention de capituler. Nous n'avons jamais songé à abandonner cette base, mais il est de fait que nous y songeons moins que jamais. Chypre, c'est la clé du Moyen-Orient. Pour nous arracher cette clé, il faudra d'abord nous marcher sur le corps.

Il leva la tête et regarda Coplan dans dans les yeux, avec une détermination farouche.

Francis, calme, prononça :

- C'est très clair, colonel, continuez...

- De toute façon, reprit Stacy. Chypre serait un dilemme sans issue. Car si nous évacuons, les Turcs déclenchent la guerre. A tout prendre, la mauvaise humeur des Grecs nous gêne moins que la haine et l'hostilité de la Turquie. Et je vous signale que notre position rend service à tout l'Occident, à toute l'Europe.

Coplan opina en silence. Le colonel poursuivit :

- Ceci posé, venons-en aux réalités immédiates. Depuis plus de deux ans, nos troupes stationnées à Chypre sont travaillées par des agitateurs grecs et égyptiens qui prêchent la rébellion. Au début, ils opéraient discrètement, prudemment. Depuis l'été, ils redoublent d'activité et ils vont même jusqu'à distribuer des tracts. En outre, ils étendent leur zone d'activité : des troubles graves ont éclaté dans l'armée, aussi bien à Chypre qu'à Malte, à Southampton comme en Allemagne. (Authentique)

- C'est une nouveauté surprenante, dit Coplan. Les soldats de Sa Majesté ont toujours fait preuve d'une discipline et d'une fidélité extraordinaires.

- Justement. Cela démontre à quel point les manœuvres subversives de ce réseau sont habiles. Et, du reste, nos investigations les plus acharnées se sont soldées jusqu'ici par des échecs.

- Vous êtes sûr que l'Égypte est sérieusement dans le coup ?

- Certains indices nous le font croire, oui.

- Voyez les trusts américains alors, susurra Francis. Il y a une quinzaine d'années, Washington avait un seul diplomate pour l'Afrique du Nord et le sud-est méditerranéen. Aujourd'hui, ils sont cinq ou six cents, avec des dents fort longues. Vous êtes logés à la même enseigne que nous, colonel.

Stacy baissa le front. Ses muscles maxillaires tressaillaient nerveusement.

- Évitons les aspects négatifs de notre problème, dit-il d'une voix amère. Pour vous comme pour nous, il y a des choses dont il vaut mieux ne pas parler, mister Coplan.

- Moreau, précisa Francis. Pierre Moreau.

- Excusez-moi.

- Fermons la parenthèse, colonel... Vous êtes donc à la recherche d'un réseau qui noyauté vos troupes en leur prêchant la révolte.

- Oui. Et ceci est particulièrement grave en ce moment, vous savez pourquoi.

- Comment opère-t-il, ce réseau ?

- J’ai fort peu d’indices là-dessus. Des tracts, des rumeurs chuchotées, un défaitisme latent qui se propage de bouche à oreille, des attentats sporadiques, des brimades de la part des civils... En réalité, c’est l’identité des méthodes, en des lieux très éloignés les uns des autres, qui atteste que nous avons affaire à une vaste offensive orchestrée par un réseau puissamment structuré. Les thèmes principaux de cette guerre des nerfs se résument à quelques idées-force qui reviennent régulièrement : la férocité de notre politique impérialiste. L'égoïsme odieux de nos capitalistes, le sacrifice de nos pauvres soldats pour la défense des tyrans de Londres... Bref, vous voyez la note dominante.

- Et Jamont ? Son rôle dans cette histoire ?

- Nous avons appris, à nos dépens, qu’il joue un rôle de premier plan dans ce complot. Voici les faits : le 4 octobre dernier, un de nos agents d’Athènes réussit à contacter un informateur de l’EOKA (Organisation terroriste cypriote). Notre agent qui se fait passer pour un observateur officieux de Washington, négocie avec l’espion cypriote une petite convention d’échange. Je ne vous apprends rien en vous disant que les procédés de ce genre sont fréquents... Notre agent offre une copie garantie valable du relevé des effectifs anglais de Chypre, y compris les plans auxiliaires de répartition. En échange, il demande les noms des trois propagandistes de l’EOKA opérant à Nicosie et pouvant être touchés par des émissaires du Pentagone. Mais, naturellement, notre agent exige une référence. Et c’est alors que Jamont sort de l’anonymat pour donner la garantie que nous réclamons; il révèle sa qualité d’ancien agent français... Nous faisons appel à vos services pour contrôler cette garantie. Vous nous signalez que Jamont est mort ; c’est la ruse habituelle d’un agent qui passe au service d’un autre camp. Le rendez-vous avec les Grecs est fixé au vendredi 13 octobre, à minuit, à la fontaine de Kallirhoe, derrière le jardin public du nouveau athénée. Or, c’est le traquenard. De nos six agents, quatre sont abattus par surprise...

Coplan demanda :

- Vous espériez récolter quelque chose de valable ?

- Non, fit le colonel en haussant les épaules. Du moins, pas directement. Mais nous avions combiné le rendez-vous avec l'espoir de mettre la main, secrètement, sur l'un ou l'autre homme de ce réseau. Et alors, oui...

- J'aimerais interviewer vos deux rescapés.

- Évidemment, approuva le colonel, c'est par là que vous commencerez vos recherches.

Cinq jours plus tard, un voyageur en pardessus brun, avec un feutre noir, de grosses lunettes et une moustache, descendait du train Paris-Milan-Trieste-Athènes qui arrive dans la capitale grecque à 18 heures 50.

Sa valise à la main, Francis Coplan longea le quai, traversa le hall et se dirigea vers les taxis

- Palladion Hôtel, dit-il au chauffeur.

- Malista (Parfait), grommela le bonhomme, un petit gros aux yeux rusés.

Le taxi, une Humber 52 dont les ailes étaient passablement cabossées, prit la direction de la place Omonia. Là, au cœur de l'antique cité, les autos, les bus et les tramways formaient un carrousel pittoresque et animé. Le taxi se faufila comme une anguille dans l'enchevêtrement de la circulation, et s'engagea dans la rue Venizelos.

Le crépuscule, déjà très avancé, laissait encore traîner dans le ciel des plages mauves et rose foncé. Les néons .de la rue Venizelos brillaient joyeusement.

Au Palladion, Coplan s'annonça sous le nom de Fernand Cremers, industriel belge, domicilié à Bruxelles. On le conduisit immédiatement à la chambre qu'il avait réserves par télégramme deux jours auparavant.

C'était une belle chambre, au premier étage, avec salle de bain attenante. Le balcon donnait sur la rue. Coplan alla s'y accouder, le temps de fumer une cigarette et d'évoquer les souvenirs d'un autre séjour dans cette ville, séjour dramatique...

A huit heures et demie, rasé de frais, vêtu d’un complet de ville et de son manteau brun, il se prépara à sortir. Mais il tint à vérifier une dernière fois l’aspect que lui donnaient ses lunettes à monture d’écaille, sa courte moustache et la chemise bleu pâle qu’il arborait pour la circonstance.

Satisfait de cet examen, il se coiffa de son feutre noir et il sortit en éteignant la lumière.

Même si le hasard malicieux devait le placer à l’improviste sur le chemin de Victor Jamont, ce dernier ne reconnaîtrait pas son ex-collègue, F.X. 18, alias Fernand Cremers, alias Francis Coplan.

Le luxueux restaurant-bar du Panthéon se trouvait à quelques pas, de l’autre côté de la rue. Coplan s’y rendit. Il obtint une table située à l’écart, tout au fond de la salle, dans une pénombre cossue.

Il achevait son plantureux dîner quand Willy Wynn fit son apparition. L’Anglais s’installa sur un tabouret, au comptoir, et commanda un scotch.

A dix heures moins dix, Coplan régla sa note, se leva de table, réclama son vestiaire, enfila son manteau et, le chapeau à la main, traversa la salle pour gagner la sortie. Quelques minutes plus tard, Billy Wynn le rejoignait derrière la bibliothèque de l'université.

- Fait bon voyage ? s’enquit l’Anglais.

- Très bien. Et vous ?

- O.K... Pour une fois, nous ne sommes pas dans le brouillard.

- Façon de parler, fit remarquer Francis.

Comprenant l'allusion, Wynn se mit à rire :

- Oui, évidemment, admit-il.

Ils marchèrent un bout de temps en silence, puis Coplan demanda avec une pointe d'ironie :

- Je suppose que vous savez où nous allons de ce pas ? Moi, je l’ignore.

- Oui, rassurez-vous... Le colonel a tout arrangé et j’espère que mon confrère sera au rendez-vous. Il tient une boutique dans rue Tazza.

- Une boutique de quel genre ?

- Fournitures de bureau, travaux de dactylographie, traductions commerciales... Une couverture honnête et paisible,

- La confiance du colonel me touche. Vous m'emmenez vraiment chez votre agent d'Athènes ?

- Oui... Le colonel vous estime beaucoup. De plus, il a décidé de jouer la partie sans tricher, sans rien vous cacher, sans restriction d'aucune sorte.

- Le grand amour, alors ?

- Non, un calcul... Moralement, il est obligé de réussir cette enquête, car les grosses légumes sont déchaînées. Le premier ministre lui-même est intervenu (Contrairement à ce que l'on croit, le M.I.5. ne dépend pas du War Office (Ministère de la Guerre), mais du Premier Ministre). Le moral des troupes, c'est quelque chose de sacré. Étant donné cette situation, le colonel prend le risque de vous donner toutes les cartes. Et si cela-vous permet de gagner la partie, c'est quand même lui qui recevra en fin de compte les félicitations officielles.

- En somme, il se sert de moi, constata Coplan.

- Et de moi, et de tout le monde. Seul le résultat compte à ses yeux.

Par une succession de rues qui se coupaient à angle droit, ils arrivèrent à Kolonnaki, le quartier où se trouvait le modeste magasin de l'agent I.S., Phiros Thalidis.

Ils s'arrêtèrent devant l'immeuble. C'était une construction ancienne, sans style. Au-dessus de la boutique, la façade grise dressait ses deux étages délabrés.

Coplan questionna à mi-voix :

- Des locataires ?

- Non, il occupe seul toute la maison.

Billy Wynn appuya quatre fois sur le bouton de sonnette de la porte particulière : deux brèves, une longue, une brève.

Ils attendirent. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. La rue était déserte.

Après cinq minutes, l'Anglais recommença ses quatre coups de sonnette conventionnels. Mais rien ne bougea.

Coplan dit avec une grimace :

- Votre petit camarade vous a posé un lapin... Vous ne l'avez pas contacté en arrivant ?

- Mon cher, il y avait exactement vingt minutes que j'étais en Grèce quand je suis entré au bar du Panthéon... C'est le colonel qui a tout organisé depuis son bureau de Londres.

- Eh bien, ça me paraît loupé pour ce soir.

- Pas du tout, rétorqua Wynn. Stacy m'a donné une clé de la porte particulière et une clé de l'appartement. Nous allons attendre notre ami dans sa boutique...

Il fouilla dans ses poches, exhiba deux petites clés de cuivre attachées par un anneau

- Voilà le sésame, dit-il.

Il s'avança, introduisit l'une des clés. La serrure fonctionna aisément, sans bruit

Ils pénétrèrent dans le vestibule. A tâtons, ils cherchèrent le commutateur électrique. Un lustre de quatre sous éclaira le couloir minable. Billy Wynn regarda les murs sales et dit :

- Vous vous rendez compte. C'est un ancien officier d'état-major qui vit dans ce cadre sinistre... Quel métier, non ?...

Coplan, les sourcils froncés, ne répondit pas. Comme Wynn allait parler de nouveau, il lui fit signe de se taire. Puis, brusquement, il empoigna le coude de l'Anglais et gronda :

- Filons, Wynn ! En vitesse !...

D'une secousse violente, il poussa l'Anglais vers la porte, se rua vers la poignée, attira le battant et sauta dans la rue en même temps que Wynn.

Éberlué, celui-ci ricana :

- Alors, quoi ?...

- Venez ! Plus loin ! jeta Coplan.

Ils s'éloignèrent d'un pas rapide. Wynn bougonna d'un ton hargneux :

- Est-ce que ça ne vous ferait...

Une explosion fracassante recouvrit la fin de sa phrase. A vingt mètres d'eux, la boutique du pseudo-papetier vola en miettes. Une longue flamme pourpre jaillit à travers la vitrine démolie, monta jusqu'au premier étage, s'enroula sur elle-même comme une langue de feu. Une deuxième explosion secoua les ténèbres de la rue solitaire.

CHAPITRE III

Billy Wynn, perdant son flegme habituel, s’était mis à jurer entre ses dents.

- J’ai l’impression que nous l’avons échappé belle, dit-il en regardant Coplan d'un air effaré.

Puis, se ressaisissant, il suggéra :

- Si nous allions jeter un coup d’œil avant l’arrivée de la police ?

- Merci, très peu pour moi, déclina Francis. C’est le meilleur moyen de se faire repérer. D’ailleurs...

Des policiers, en uniforme noir et casquette plate à visière, arrivaient au pas de course en sifflant à tout casser. Et déjà, des immeubles voisins, les gens effrayés s’amenaient.

Francis maugréa :

- Prenons du large, mon vieux. Nous n’avons plus rien à faire ici. Le domicile de votre collègue me paraît sérieusement grillé, c’est le cas de le dire.

Ils s’esquivèrent, tournèrent au premier coin de rue et mirent le cap en direction de l’église Sainte-Catherine.

Après un moment, Coplan bougonna :

- Le moins qu’on puisse dire, c’est que ça commence bien... Au moment où j’ai tourné le commutateur électrique, dans le vestibule, j’ai entendu un vague tic-tac. Il m’a fallu trois secondes pour réaliser que ce n’était pas une minuterie, mais une machine infernale réglée par un mouvement d’horlogerie.

- Ce qui prouve que nous étions attendus, mais pas comme je le pensais.

Coplan, secouant la tête d’un air dubitatif, murmura :

- Vous allez peut-être un peu vite dans vos conclusions... Si votre collègue s’est fait épingler par un réseau adverse, la bombe à retardement ne visait personne en particulier. Elle transformait la boutique en piège mortel, un point c’est tout.

Comme Wynn ne disait rien, Francis reprit :

- Vous avez un relais, j'imagine ?

- Oui, le second rescapé de l'attentat du 19 octobre. Nous avons rendez-vous avec lui demain soir, au bar du Minerva. Il est soidisant journaliste pour le compte d'un hebdomadaire financier.

- A votre place, j'essayerais de le toucher le plus rapidement possible. Et même dès ce soir... S'il a une carte de presse, il pourra peut-être obtenir quelques tuyaux au sujet de cette explosion de la rue Tazza.

- En effet, c'est la première chose à faire. Nous allons...

- Non, coupa promptement Francis. Je ne vous accompagne pas. Inutile de rester ensemble pour faire une chose que vous pouvez faire tout seul. Réduisons les risque.Je vous retrouverai demain soir, à huit heures au Panthéon.

Ils se séparèrent à l'angle de la rue Venizelos. Quelques minutes plus tard, Copiai s'engouffrait dans un taxi et se faisait conduire derrière l'Acropole, au boulevard Syngros.

De là, à pied, il gagna par un dédale de ruelles sombres et solitaires une longue avenue parallèle aux jardins de l'hôpital militaire.

Presque au bout du boulevard Syngros, il s'arrêta devant une grosse maison bourgeoise. Ayant vérifié le numéro de l'immeuble, il traversa le boulevard.

Au troisième étage de la maison en question, la fenêtre du milieu laissait filtrer à gauche et à droite du rideau une bande de lumière d'environ vingt centimètres. Tout allait bien, la voie était libre et Simon Nikopoulos pouvait recevoir la visite d'un ami.

Traversant derechef l'artère, Coplan .sonna.

C'est Simon Nikopoulos lui-même qui vint ouvrir. C'était un homme de forte corpulence, au teint bistre, aux cheveux noirs. Âgé d'une soixantaine d'années, il avait un visage bouffi, des traits gonflés, une perpétuelle expression de lassitude qui camouflait admirablement sa vivacité d'esprit. Grec de naissance, il avait passé de nombreuses années en France où il avait exercé en diverses villes son métier de courtier en bijoux.

En 1947, sur l'ordre du Vieux, il était revenu vivre dans son pays natal où il jouait, pour le compte du Deuxième Bureau, le rôle

d'informateur auxiliaire. A la mort de Victor Jamont, il avait repris la direction du secteur.

Après l'échange des mots de passe, le Grec invita Francis à monter.

Ils s'installèrent dans un petit salon désuet, modeste mais propre.

- Vous permettez ? s'excusa Nikopoulos.

Il passa dans la pièce voisine, ferma les rideaux de la fenêtre du milieu, éteignit les lumières et revint dans le living. Puis, prenant dans une armoire une bouteille de gin et deux verres, il demanda à son visiteur :

- Vous n'êtes pas allergique à l'alcool, j'espère ? C'est du Gilbey's. Nous avons le bonheur d'avoir ici les meilleurs produits étrangers...

- Volontiers, accepta Coplan, Une Gitane ?

- Un Belge qui fume des Gitanes ? railla le Grec.

- Oui. mais dans l'intimité seulement.

Ils allumèrent leur cigarette, puis ils trinquèrent. Ensuite, confortablement assis dans des fauteuils recouverts de vieux velours. ils en vinrent aux choses intéressantes.

- Je ne vous cache pas, commença Nikopoulos, que le message du Vieux m'a surpris... Considérablement surpris... Dans notre profession, et à mon âge surtout, on ne s'étonne pas vite. Mais la trahison de Victor Jamont.

Il hocha la tête, lentement, en silence.

- C'est un drôle de coup, pour sûr continua-t-il. Dans une certaine mesure, ça me rappelle le choc que j'ai éprouvé quand j'ai appris, après la dernière guerre, que l'amiral Canaris était en cheville avec l'intelligence Service...

- Vous aviez des contacts avec Jamont ?

- Avant que le Vieux m'enjoigne de changer de domicile, oui. Je ne participais pas aux activités directes de son réseau, mais en qualité d'informateur auxiliaire je lui procurais souvent des renseignements. L'idée ne m'a jamais effleuré qu'il jouait le double jeu et qu'il s'apprêtait à nous trahir ouvertement.

Coplan rectifia :

- Il ne jouait pas le double jeu. Nous avons pointé ses feuilles de route et ses rapports. Jusqu'au moment où il nous a plaqués pour passer dans un autre camp, il a été régulier. La confrontation de ses rapports et de la position générale de son secteur démontre qu'il n'a pas commis une seule traîtrise jusqu'à ce traquenard du 17 septembre.

Nikopoulos resta un moment abîmé dans ses réflexions, puis il dit :

- On se demande ce qui peut bien se passer dans la tête d'un garçon pour en arriver là.. De prime abord, Jamont n'éveille pas la sympathie, c'est vrai. Il y a en lui quelque chose de dur qui décourage l'amitié. De plus, c'est un taciturne. Et cependant, quand on le connaît mieux, on finit par le trouver attachant...

Avec une ironie teintée d'amertume, Francis enchaîna :

- Oui, je sais. Il donne une impression de loyauté farouche, d'honnêteté intransigeante. Tout le monde s'y laisse prendre... Mais peu importe ce qui a pu se passer dans sa tête ; ce qu'il faudrait savoir, c'est l'agencement logique des faits. Quels sont, à votre avis, les éléments concrets qui peuvent expliquer le retournement de Jamont?

- Depuis que le Vieux m'a communiqué la nouvelle, j'ai beaucoup médité là-dessus.

- Et quelle est votre conclusion ?

- J'avoue que je patauge, murmura le Grec.

Il prit son verre de gin, but une gorgée, puis :

- Nous ne possédons qu'une donnée solide et irréfutable : Jamont a quitté nos rangs pour s'engager dans un réseau anti-anglais. Sa participation directe au guet-apens où quatre agents de l'I.S. ont trouvé la mort le prouve clairement. A partir de cette donnée, plusieurs hypothèses peuvent être établies. Les adversaires de l'Angleterre, dans ce secteur-ci sont connus. Malheureusement, ils sont nombreux. Il y a d'abord l'Enosis, le plus acharne a réclamer Chypre. Il y a ensuite les divers partis grecs : le gouvernement, l'armée, les progressistes. Il y a également les nationalistes cypriotes, les agents du Caire, les espions de la Ligue Arabe. En outre, n'oublions que certains groupes américains ont adopté une

attitude bizarre. L’an dernier, le maire de York a déclaré publiquement qu’il était de cœur avec les Grecs de Chypre « qui luttent pour le même idéal que celui que l’Amérique a défendu »... C’est un aveu qui en dit long, vous ne trouvez pas ?

- En somme, résuma Coplan, pour un espion qui désire vendre ses services, ça ne manque pas de clients dans la région.

- C’est ce qui vous explique mon embarras. Jamont a pu recevoir des offres de dix côtés à la fois.

- Oui, sans doute, admit Francis. Mais n'y a-t-il pas un facteur précis qui a pu déterminer son choix ?

- Je me suis creusé la cervelle à ce sujet, et voici ce que j’ai trouvé. Comme ce n'est qu’une supposition assez arbitraire, je vous la livre sous toutes réserves... Vous savez que l’adversaire le plus redoutable des Britanniques est le fameux colonel G. Lors de la révolution de 1944, c’est le colonel G qui a détruit systématiquement les forces pro-communistes de Grèce. Maintenant, c’est lui qui commande les terroristes de l’EOKA qui ont fait le serment de mourir pour reconquérir Chypre... Or, le colonel G a fait toutes ses études de soldat en France, à l’École de Guerre de Paris... Peut-être y a-t-il là un lien qui explique la désertion de Jamont ?

Francis esquissa une moue sceptique.

- Comme lien psychologique, c’est ténu.

- Tout à fait d’accord, concéda Simon Nikopoulos, mais je n’en vois pas d’autre. Et n’oubliez pas qu’une trahison comme celle de Jamont se motive mieux par une raison psychologique ou idéaliste que par l’attrait du gain.

- Selon moi, en effet, l’argent n’est pas en cause, émit Coplan, catégorique. Jamont a eu des occasions meilleures que celle-ci pour faire fortune.

- Évidemment, soupira Nikopoulos.

Il y eut un long silence. Puis Coplan, en guise de conclusion, résuma :

- Par sympathie pour la cause d’un ancien élève de notre École de Guerre, Jamont aurait accepté de lutter dans un réseau du colonel G. Notons cette hypothèse à défaut d’une autre. Et passons à des choses plus concrètes. Avant de venir ici, ce soir, je suis allé

avec un confrère du M.I.5. rendre visite à un agent de l'intelligence Service. Nous avons été accueillis d'une manière assez spectaculaire...

Il relata ce qui s'était passé à la petite boutique de la rue Tazza.

Et il demanda ensuite :

- Avez-vous une possibilité d'obtenir sur cette histoire des renseignements de première main ?

- Oui, peut-être, dit le pseudo-courtier en bijouterie. Je me suis fait des relations dans les milieux policiers... Mais pour que ce soit intéressant, il faut que j'agisse sans tarder. Une fois que les constats seront transmis en haut lieu, mon indicateur ne pourra plus m'aider.

Coplan vida son verre de gin, se leva et dit :

- Eh bien, à vous de jouer. Je reviendrai demain soir... Et tenez-vous sur vos gardes, Jamont est un adversaire dangereux.

Le Grec souleva le bord inférieur de son pull-over brun et montra le pistolet de gros calibre qu'il avait passé dans sa ceinture

- Il ne me quitte jamais, murmura-il !.

Il reconduisit Coplan jusqu'à la porte palière. Dans le vestibule, plongeant la main dans un vase ancien posé sur un bahut, il exhiba un autre revolver.

- Vous voyez, marmonna-t-il, souriant, je suis bien défendu. Comme bijoutier, je suis méfiant par devoir professionnel et j'ai le droit d'être armé...

Contournant l'Olympieion et le Jardin National, Coplan rentra à pied à son hôtel. Chose inhabituelle en Grèce, la nuit d'automne était blafarde. Sous le ciel bas et bouché, les nobles vestiges de la Grèce éternelle étaient plus sinistres que majestueux.

Tout en marchant, Francis passait mentalement en revue les points essentiels de son entretien avec Simon Nikopoulos. La vague hypothèse que le Grec avait avancée à propos de la désertion de D.X.9 n'était pas très convaincante. Néanmoins, si on tenait compte des antécédents de Jamont et de ce qu'on savait de ses opinions, son alliance avec le célèbre colonel G entrait dans le cadre des

choses possibles. Jamont avait toujours été un fanatique de la résistance; et, à cet égard, le chef de l'EOKA avait successivement dirigé la résistance contre l'occupation allemande en Grèce, puis contre la mainmise communiste, et maintenant contre l'occupation anglaise de Chypre.

Dans ce raisonnement, il y avait cependant une faille : Jamont, très au courant des questions politiques Grèce-Turquie, devait savoir qu'une capitulation anglaise à Chypre disloquerait instantanément l'édifice fragile de la paix en Méditerranée. La Turquie romprait le Pacte Balkanique, se retirerait de l'Otan et attaquerait la Grèce. La France encaisserait alors le choc en retour.

Coplan faisait de sérieux efforts de mémoire pour se rappeler ses rares contacts avec Jamont. Mais aucun souvenir relatif à son ex-camarade ne venait étayer l'idée que ce dernier, transfuge du Service, fût devenu du même coup un ennemi de sa propre patrie.

La chaleur qui régnait dans le hall de l'hôtel embua brusquement les lunettes de Francis. Il s'arrêta, gêné par ce phénomène. Il ôta ses lunettes, prit son mouchoir, essuya ses verres.

C'est alors qu'il aperçut, bien évidence sur le comptoir de la réception, une lettre adressée à *Monsieur Francis Coplan - Hôtel Palladion - Urgent et personnel*.

Il remit ses lunettes en place, glissa son mouchoir dans sa poche, fit trois pas vers le comptoir. La lettre, posée de biais contre un casier, ne portait ni timbre ni cachet de la poste

Coplan, avec un sourire engageant. demanda à l'employé (un petit gars aux joues creuses, aux yeux cernés, au teint cireux) :

- Pas de courrier pour moi ? Cremers... Chambre 16...

L'employé se retourna, examina ses casiers.

- Non, monsieur.

Toujours souriant, Francis montra du pouce la lettre posée en évidence.

- Qui a apporté ce pli ?

- Un chauffeur de taxi, il y a environ vingt-cinq minutes. Mais nous n'avons personne à ce nom et ce monsieur n'a pas réservé.

- Il ne viendra pas, déclara Francis. C'est un confrère qui devait faire le voyage avec moi, mais il a eu un empêchement. Je lui

transmettrai la lettre.

D'autorité, il empocha la missive et salua l'employé étonné. Mais avant de monter a sa chambre, il alla prendre un dernier verre au bar.

A part le barman, il n'y avait personne. Dans le hall non plus. Par conséquent, si surveillance il y avait, ce ne pouvait être que de la part d'un membre du personnel de l'hôtel. Finalement, il se résigna à gagner sa chambre.

Sa valise n'avait pas été visitée.

Il retira de sa poche la lettre d'origine inconnue, déchira l'enveloppe. Il reconnut instantanément le papier utilisé par Jamont.

Quant au texte, il disait :

Cher ami Coplan,

Je serais désolé d'être contraint d'agir contre un camarade pour lequel j'ai tant d'estime. Suivez mon conseil : quittez Athènes le plus vite possible.

La lutte qui m'oppose aux Britanniques ne concerné ni la France ni le Deuxième Bureau. Pour une fois, évitez qu'un Français se fasse tuer sottement pour les intérêts de la Couronne et du Commonwealth.

Et ne sous-estimez pas le courage de ceux qui combattent pour la Grèce.

VICT. JAMONT - D.X.9.

Sous la signature, les deux empreintes digitales.

CHAPITRE IV

Après avoir relu l'étonnant message de son ancien collègue, Coplan plia le feuillet, le glissa dans l'enveloppe et mit l'enveloppe dans son portefeuille.

A vrai dire, le contenu de ce billet lui inspirait des sentiments plutôt mitigés.

Comment Jamont avait-il été informé ?

Consultant sa montre-bracelet, Francis constata qu'elle marquait minuit et quelques minutes.

« Il y a à peine six heures que je suis à Athènes, calcula-t-il. Et ils sont déjà au courant ?... »

Il alluma une Gitane; pendant un quart d'heure, il tourna en rond dans la chambre, se torturant les méninges pour essayer de saisir la tactique de Jamont. Où voulait-il en venir, ce bon D.X.9, avec son simulacre de camaraderie ?

« *Je serais désolé d'être contraint d'agir contre un camarade pour lequel j'ai tant d'estime. Suivez mon conseil : quittez Athènes le plus vite possible*. »

Jamont devait pourtant savoir qu'entre lui et les services du Vieux, il s'agissait désormais d'un duel à mort.

S'approchant du miroir qui trônait sur la cheminée, Coplan se regarda dans la glace d'un air rêveur. Il avait bonne mine, avec ces grosses lunettes et cette moustache. Jamont devait drôlement rigoler dans son coin.

Comme ce déguisement ne servait plus à rien, Francis ôta ses lunettes. Il levait la main pour décoller sa moustache, quand il se ravisa.

De deux choses l'une : ou bien Jamont avait fait déposer son message au nom de FRANCIS COPLAN par une sorte de défi. Ou bien, ne disposant que d'une information fragmentaire, il ignorait le nom sous lequel son ex-collègue était à Athènes.

Cette alternative laissait malgré tout subsister un doute, une chance.

Coplan rajusta ses lunettes, s'écarta du miroir et empoigna sa valise qui se trouvait sur une table basse, dans un coin de la pièce. En un tournemain, il rassembla toutes ses affaires dispersées dans les armoires et à la salle de bains.

Dix minutes plus tard, au vif ébahissement de l'employé de la réception, il résiliait sa chambre, réglait sa note et quittai l'établissement.

A pied, sa valise dans la main droite, il se mit à errer dans la ville. Avec une attention redoublée, il exécuta les habituelle; manœuvres de contrôle. Or il fut contraint de constater qu'il n'était pas pisté.

Vers une heure du matin, il entra à l'Hôtel Astor, un établissement de catégorie modeste, au coin de la rue Bénaki. On lui accorda d'emblée la plus belle chambre de la maison. La saison touristique étant finie, il y avait de la place.

Il ne se donna même pas la peine de défaire sa valise. Il se déshabilla et se coucha. Le lendemain matin, après un petit déjeuner confortable, il flâna en robe de chambre jusqu'à dix heures et demie, fumant cigarette sur cigarette. Ensuite, il rédigea un rapport destiné au Vieux.

A midi moins vingt, il quitta l'hôtel. Toujours affublé de ses accessoires de grimage, il se rendit au bureau postal auxiliaire de la place Sintagma. Au guichet de la poste restante, on lui délivra une lettre-avion arrivée le matin même de Bruxelles au nom de Fernand Cremers.

Le Vieux, méticuleux comme de coutume, avait fait passer le pli via la Belgique, par un intermédiaire.

Coplan se retira dans un coin de la salle, ouvrit la lettre. Elle ne contenait que six photos tirées sur papier ultra-léger. Pas un mot. Ce qui voulait dire qu'il n'y avait rien de nouveau au dossier Jamont.

Coplan glissa son rapport dans une des boîtes et sortit.

Avant d'entrer à l'Olympos, la grande brasserie de la rue Eole, il acheta « Le Messager », l'unique journal français d'Athènes.

A l'Olympos, tout en dégustant un apéritif, il entama la lecture de son journal. C'est à la page 3 qu'il découvrit, stupéfié :

« Étrange suicide d'un commerçant de la rue Tazza ».

Un reportage de vingt-cinq lignes accompagnait une photo de la boutique sinistrée.

En lisant ce fait-divers, Francis ne put réprimer une légère grimace. Ainsi donc, l'agent anglais qu'ils devaient contacter, était bien chez lui quand ils étaient entrés dans la maison ! Les circonstances du drame, les deux explosions, la description du décor et des dégâts, tout concordait.

« *Selon les enquêteurs de la police municipale, le commerçant se serait suicidé à la suite d'une dépression provoquée par des ennuis financiers. Des témoignages confirment que les affaires de*

Phiros Thalidis ne marchaient pas et que son magasin ne comptait pas beaucoup de clients.

« *Originaire de la petite ville de Kimi, Phiros Thalidis était venu s'installer à Athènes en 1952. Son fonds de commerce, racheté très cher, ne donna sans doute pas les résultats escomptés. En outre, on pense que le commerçant fut obligé de recourir à certains financements douteux. Et tout semble indiquer que l'incendie provoqué à retardement par le désespéré n'avait d'autre but que de faire disparaître les traces de ces pratiques peu honorables*.

« *L'enquête continue. Les restes du malheureux ont été transportés à l'Institut Médical pour examen par les docteurs légiste. Phiros Thalidis, célibataire, était âgé de 49 ans. Il avait passé de longues années à l'étranger*. »

Le même soir, lorsque la nuit fut tombée, Coplan se rendit chez Simon Nikopoulos.

Les deux bandes de lumière de la fenêtre centrale se détachaient sur le fond noir de la façade.

Comme la veille, c'est le courtier en bijoux qui vint lui-même ouvrir la porte. Et comme la veille, les deux agents du S.R. français s'installèrent dans le petit salon vieillot.

- Vous tombez à pic, dit le Grec. Je viens justement de terminer un travail qui vous intéressera... Vous avez vu les journaux ?

- Oui, fit Coplan, sardonique, c'est un chef-d'œuvre d'imagination, cette version officielle de la mort de Phiros Thalidis.

- Des balivernes, naturellement, grommela Nikopoulos en haussant ses lourdes épaules. Mais ces mensonges sont à noter. En réalité, Thalidis a été torturé avec une cruauté effroyable. Mon indicateur a vu son cadavre.

- Ah ? murmura Francis. Nous pouvons donc conclure que ce sont des agents du gouvernement qui ont épinglé l'homme de l'intelligence Service ?... Le camouflage de l'enquête s'explique aisément, dès lors.

- Non, c'est le contraire, dit Nikopoulos. Mon indicateur, qui exerce les fonctions honorables d'inspecteur de la Brigade Criminelle, se trouvait encore sur place quand les gens de la Sûreté Nationale sont arrivés. Il y avait un émetteur-récepteur dans la boutique de Thalidis, c'est pourquoi la Criminelle a dû passer la main. Inutile d'ajouter que les limiers de la Sûreté sont passablement intrigués par cette découverte. Ils ont ordonné le black-out, comme d'habitude.

- A quel moment remontait la mort de Thalidis ?

- Dix ou douze heures au maximum. Les premières constatations démontrent que l'agent des Anglais a été pris par surprise mais qu'il a tenté de tenir tête à ses agresseurs. On a retrouvé dans son bureau des traces de sang qui ne sont pas de lui... Du reste, le rapport de mon indicateur - j'en ai une copie - tend à reconstituer le drame comme suit : les assaillants de la boutique pensaient que la maison était déserte; ils ont fracturé une des portes intérieures, mais Thalidis, qui était peut-être en train d'émettre, a entendu du bruit... Une chose est sûre : il a été matraqué, puis torturé, puis achevé d'une balle dans la tempe.

- Ses archives ?

- En partie volées, en partie brûlée.... Mais regardez ceci. C'est un débris de grenade électrique.

Il enfonça sa main droite dans la poche de son pantalon, se contorsionna dans son fauteuil pour atteindre l'objet qu'il cherchait. Enfin, avec un soupir, il exhiba un morceau de métal gris noir, de la taille d'une coquille de noix

Il fit sauter le fragment dans sa paume, puis le passa à Coplan en disant :

- Fabriqué en Tchécoslovaquie, aux usines d'armements de Pizek.

Coplan regarda le morceau de fer, puis leva les yeux et considéra Nikopoulos d'un air interrogateur. Le Grec, avec un pâle sourire, murmura :

- J'ai un petit atelier de sertissage et de contrôle des métaux... Venez voir. Autrefois, c'était une chambre d'amis.

Ils quittèrent le salon, traversèrent deux pièces et arrivèrent dans l'atelier en question : deux établis, un microscope, un outillage varié.

Nikopoulos expliqua :

- Les armes et les explosifs, c'est mon dada... J'ai un fichier sensationnel en ce qui concerne les pistolets, cartouches, fusils. grenades, mitrailleuses, bombes de poche et autres joujous de même nature. L'analyse des métaux, ça fait partie de mon métier. Vous pouvez croire ce que je vous dis : la bombe qui a failli vous déchiqueter est d'origine tchèque.

- Voilà un détail réconfortant, assura Francis. Mais vous ne voulez quand même pas insinuer que ce sont des gens de Prague qui ont liquidé notre collègue britannique d'Athènes ?

- Je n'insinue rien du tout. Je vous rappelle seulement que la Tchécoslovaquie a fourni, il y a une dizaine de mois, des stocks d'armes importants au Proche et au Moyen-Orient.

-Exact, dit Coplan, songeur.

Ils retournèrent au salon, silencieux tous les deux. Coplan annonça alors :

- J'ai des nouvelles, moi aussi. Hier, quand je suis rentré au Palladion après vous avoir quitté, j'y ai trouvé une lettre posée bien en évidence sur le comptoir de la réception. Une lettre adressée à Francis Coplan, et signée Jamont.

Nikopoulos eut un tressaillement. A vue d'œil, ses traits bouffis et gonflés de fatigue s'assombrirent.

- Mais... c'est extrêmement grave, dit-il d'une voix sourde.

- Rassurez-vous, je connais mon métier. Je ne contacte jamais un ami sans prendre les précautions de rigueur.

Le Grec n'était pas si rassuré que cela.

- Si Jamont vous a repéré, maugréa-t-il, votre visite est une imprudence... euh... plutôt fâcheuse. Avez-vous informé le Vieux ?

- Oui, j'ai envoyé un rapport ce midi. J'y ai joint le billet de Jamont.

Nikopoulos, après un instant de réflexion, murmura d'un ton intrigué :

- Est-ce que cela vous semble normal ? Jamont vous détecte, vous prévient et ne vous fait même pas surveiller...

Coplan, se grattant la nuque, répondit à mi-voix :

- Ce qui me semble tout aussi anormal, c'est qu'il ait réussi à me piquer *moins de six heures après mon arrivée à Athènes*... C'est un service express, vous ne trouvez pas ?

Le Grec opina. Puis, fixant Coplan d'un œil lourd, il articula :

- A votre place, je plierais bagage Votre mission est fichue : vous avez perdu toutes vos chances, puisque Jamont vous contrôle.

- J'ai changé d'hôtel pour commencer, mais il y a un problème personnel que j'aimerais résoudre.

- Quel problème ?

- Dans son billet, Jamont me conseille de filer le plus vite possible. Il ne veut pas frapper à l'improviste un autre copain, qu'il dit.

- C'est chic de sa part, marmonna le Grec, sarcastique.

- Ouais !... Mais voilà ce que je veux savoir : est-ce un reste de loyauté dans la trahison ? Ou bien, connaissant mon caractère. Jamont s'est-il dit que c'était le meilleur moyen de me retenir à Athènes ?

- A moi de vous dire ce que vous me disiez hier : tenez-vous sur vos gardes, Jamont est dangereux.

- Conseil aimable, mais superflu... Avez-vous une arme à me prêter ?

Quand Coplan prit congé, il fit une courte promenade dans les parages déserts de la Bibliothèque d'Hadrien, puis il arrêta un taxi en maraude pour se faire conduire au bar du Panthéon.

Billy Wynn était déjà là. Coplan alla s'asseoir près de lui au comptoir ; renonçant à la tactique convenue, il aborda franchement l'Anglais.

- Salut, Billy.

L'autre, estomaqué, répondit :

- Hello. Comment allez-vous ?

- Mal, merci, laissa tomber froidement Coplan.

Ne sachant quelle contenance prendre, Wynn opina en silence. Coplan commanda son traditionnel Cinzano-dry, puis les deux hommes bavardèrent à mi-voix, par brèves monosyllabes.

Dix minutes plus tard, Billy Wynn quittait le bar. Coplan le suivit à une distance de quelques mètres.

Ils marchèrent ainsi pendant un bon quart d'heure. Francis ne quittait pas du regard la haute silhouette de l'Anglais qui avançait d'un pas régulier, les mains dans les poches. Mais, en même temps, il épiait la présence éventuelle d'un pisteur qui se serait lancé à ses trousses depuis le bar...

Brusquement, à l'angle du Théâtre National, Wynn s'engouffra dans un taxi.

Coplan, qui s'était arrêté, put constater que personne ne mobilisait le taxi suivant de la rangée, que nulle voiture particulière ne prenait Wynn en chasse.

Édifié sur ce point, il monta dans un autobus. Il changea quatre fois de trajet, abandonnant le bus pour un tram, puis le tram pour un taxi, puis le taxi pour un autre autobus encore.

A neuf heures et demie, Billy Wynn et Francis se retrouvaient dans un petit café proche de la gare du Pirée.

- Rien à signaler, dit Coplan en s'attablant à côté de l'Anglais.

- Tant mieux. Mais un mot d'explication me ferait plaisir.

- Je vous raconterai mon histoire tout à l'heure. Quelles sont les nouvelles ?

- Vous avez lu les journaux, je suppose?

- Oui.

- D'après le journaliste, mon collègue de la rue Tazza s'est suicidé. Mais la police manque d'imagination : la sottise de ce communiqué saute aux yeux.

- J'ai vu. Mais qu'en pense votre autre camarade ?

Wynn haussa les épaules.

- Pas pu le toucher, maugréa-t-il. Selon sa concierge, il y a deux jours qu'il galope d'un bout à l'autre de la ville pour rassembler des documents relatifs à une étude urgente que son patron lui a réclamée.

- Même la nuit ?

- Oui. J'y suis retourné ce matin, il n'était pas rentré.

- Mauvais signe, fit Coplan.

- J'ai laissé un message. A toutes fins utiles, j'ai modifié le rendez-vous convenu. La rencontre aura lieu au carrefour de la rue Valsami, à onze heures moins le quart.

- Après la mort de Thalidis, ça ne me paraît pas très indiqué de fixer des rendez-vous par lettre, fit remarquer Coplan.

- Naturellement. C'est bien pourquoi j'ai rédigé mon message en code.

- Vous êtes sûr que votre gars n'est pas mort, lui aussi ?

- Nous le saurons bientôt. Et maintenant, expliquez-moi pour quelle raison vous avez modifié nos conventions au Panthéon.

- Parce que je suis repéré, laissa tomber Francis, très calme. J'ai reçu une lettre de Jamont.

Il raconta ce qui s'était passé. Billy Wynn, plutôt consterné, articula :

- Comme blague, c'est bien joué. Mais ça change la face des choses. Qu'il s'agisse d'un piège ou d'un avertissement, le résultat est le même. A mon avis, Moreau, vous avez d'ores et déjà perdu vos chances.

- Oui et non... Primo, nous savons maintenant que Jamont se trouve à Athènes. C'est un avantage... Secundo : il va me prendre pour cible et on peut bâtir une nouvelle tactique là-dessus... Ah, j'oubliais : Jamont n'est pas en cheville avec le contre-espionnage du gouvernement grec.

- Il vous l'a dit ? fit l'Anglais, sarcastique.

- Non, mais j'ai appris que les inspecteurs de la Sûreté sont eux-mêmes très intrigués par cette mystérieuse affaire de la rue Tazza. Accessoirement, je vous signale que votre collègue Thalidis a été torturé avant d'être abattu. En outre, les policiers de la Brigade Criminelle ont été surpris de découvrir un poste émetteur-récepteur dans la boutique de cet humble papetier...

Un sourire pincé apparut sur les lèvres de Wynn.

- Vous ne perdez pas votre temps, vous, dit-il.

- Question de tempérament, murmura Francis. Vous savez, les grenades électriques placées chez Thalidis sont d'origine tchécoslovaque. C'est à signaler au colonel Stacy.

- O.K.

Il y eut un silence. Puis, Billy Wynn, dans un coq-à-l'âne qui trahissait le cheminement de sa pensée, questionna soudain :

- Êtes-vous armé, Moreau ?

- Oui, je le suis depuis quelques heures. Un brocanteur aimable m'a procuré un Lüger BHP, modèle de luxe, presque neuf. Un vrai bijou, avec canon ciselé, garnitures d'argent et balles de 9 mm... Mais pourquoi me posez-vous cette question ?

- A titre d'information, sans plus.

Coplan alluma une Gitane. Puis, comme Wynn demeurait sombre et taciturne, il lui demanda :

- Peut-être préférez-vous continuer seul cette mission, Wynn ? J'ai un peu l'impression que vous me trouvez encombrant depuis que j'ai reçu le billet de Jamont.

- Pour être franc, je crois que le colonel va réagir dans ce sens, lâcha l'Anglais, légèrement embarrassé... Comment voulez-vous coincer Jamont, puisqu'il vous a repéré ?

Coplan ne répondit pas. Il appela le garçon, paya les consommations.

Ils sortirent ensemble, Francis impassible, Wynn contrarié. Dans la rue, ce dernier s'enquit :

- Vous me désapprouvez, Moreau ?

- Pas du tout, mon vieux. A votre place, je ferais de même. J'ai perdu mes chances, je n'ai plus qu'à me retirer.

Il ajouta, placide :

- Au revoir, Wynn.

- Vous retournez à Paris ?

- Dès demain matin, oui. Transmettez mon bon souvenir au colonel Stacy.

Après avoir quitté Coplan, Billy Wynn regagna la pension de famille où il s'était installé lors de son arrivée. Il enfila une gabardine grise, vérifia son pistolet, le fourra dans sa poche, tria les papiers que contenait son portefeuille, en plaça une partie dans sa valise, ferma la valise à clé, puis sortit.

Dans une vaste cour pavée, derrière la pension, il grimpa dans le cabriolet Morgan – une 12 CV. anglaise, carrosserie verte et ailes noires - qu'il avait prise en location au début de l'après-midi.

Au volant de la voiture sport, il remonta vers la rue d'Esculape et il traversa une bonne partie du nord-est de la ville pour atteindre la colline de Saint-Georges. Arrivé à l'embranchement de la rue Valsami, il tourna à droite.

A faible allure, il remonta toute la rue, mais il stoppa avant le carrefour. Se rangeant le long du trottoir, il coupa le moteur, serra le frein à main et éteignit ses lanternes pour ne laisser qu'un feu de position.

Il regarda sa montre, promena ses yeux autour de lui pour inspecter les parages, alluma une cigarette.

Son visage sévère était morose.

Billy Wynn, en se séparant de son collègue français, avait obéi à la voix de sa conscience. Néanmoins, il regrettait d'avoir dû prendre cette mesure...

Tout en méditant, Wynn observait l'angle du carrefour. A onze heures moins vingt-deux, une silhouette apparut soudain.

L'homme, petit et trapu, était enveloppé dans un manteau poil de chameau dont le col était relevé. Wynn l'identifia sans peine. Cette stature, ce crâne chauve, ces épaules compactes, c'était bien Ralph Nakales, alias Eleuther Kolades, l'agent de la section F.P.3 de l'I.S. en Grèce.

Il s'avança vers le cabriolet.

Billy Wynn fit jaillir trois fois la petite flamme de son briquet.

- Salut, Wynn, dit le Grec en montant sur le siège, à côté de son collègue. J'ai trouvé votre message. Heureusement que vous avez eu l'idée de changer le rendez-vous, sinon vous ne m'auriez pas vu... Ce pauvre Thalidis, quelle histoire ! Je crois que tout est à reconsidérer ici... Depuis avant-hier, j'ai l'impression que plusieurs types sont à mes trousses. Une fois l'un, une fois l'autre... Au moins quatre gars différents, et qui me paraissent réellement suspects.

- C'est une impression qui précède la mort de Thalidis ou bien le contraire ? questionna posément Wynn.

- Oh, ce n'est pas un phénomène d'obsession, grogna Nakales Je crois vraiment que ma position ici est menacée.

- Nous verrons cela quand nous aurons fait un tour d'horizon, promit Wynn. Vous avez reçu le message du colonel ?

- Oui Vous reprenez l'enquête au sujet de Jamont. Mais sur quelles bases, au fait ? Avec un collègue français qui s'appelle Coplan, Francis Coplan... Est-ce qu'il a des tuyaux inédits sur son ancien camarade ?

- Le Français a dû se retirer de la course, dit Wynn. Jamont est à Athènes, et il a repéré Coplan avec une rapidité inquiétante.

- Mince ! Ils se débrouillent, les hommes de Jamont. A propos, les photos ?

- Elles sont en route. Coplan devait me les remettre ce soir ou demain. J'aviserai le colonel... Comment allons-nous nous organiser pour garder le contact ?

- Pour l'instant, j'essaye d'identifier mes pisteurs. Je ne reste plus chez moi en permanence. C'est trop risqué. Mais je compte...

Un bref coup de coude de Billy Wynn l'interrompit net. Au carrefour, deux grosses voitures venaient de virer lentement, l'une derrière l'autre.

D'instinct, les deux agents anglais comprirent la menace. Wynn alluma ses phares de route, mit son moteur en marche, desserra son frein à main et passa la marche arrière. Les deux puissantes voitures s'approchaient, et, subitement, la seconde se plaça à côté de la première, obstruant la rue.

Wynn commença à reculer. Une giclée de lumière jaillissant par derrière le fit se retourner. Deux autres voitures, aussi imposantes que les deux premières, arrivaient à l'autre bout de la rue, côte à côte...

Coplan, recroquevillé dans l'encoignure de porte où il s'était faufilé vingt-cinq minutes plus tôt pour assister à la rencontre de Billy Wynn et de son collègue, réalisa instantanément que le piège allait se refermer sur les deux agents de l'intelligence Service.

C'était mathématique, implacable.

Il n'y avait pas d'issue pour la petite voiture de Wynn, prise en tenaille par les quatre mastodontes qui convergeaient avec une

lenteur sinistre, et pour ainsi dire sans bruit, vers leur proie.

Coplan, les dents serrées, essaya de calculer à toute vitesse une manœuvre de diversion. Il sortit son Lüger dont il dégagea le cran de sûreté.

Dans les phares du cabriolet, les deux limousines qui venaient de face se découpaient avec une netteté terrible. A côté de chacun des chauffeurs, il y avait un homme qui passait le bras à travers la vitre baissée pour braquer une arme vers Wynn et son camarade. Dans les deux voitures qui arrivaient par derrière, c'était pareil.

Le cabriolet de Wynn s'immobilisa.

CHAPITRE V

Billy Wynn, en choisissant comme lieu de rendez-vous cette petite rue trop discrète, avait signé sans le savoir son arrêt de mort. A cette heure, dans ce quartier, on ne pouvait espérer aucun secours, aucune intervention due au hasard...

Coplan se tassa davantage dans le coin d'ombre où il échappait aux regards. Contre huit adversaires, il ne pouvait rien. S'il intervenait, ce serait précipiter la fin des deux agents de l'I.S., car les autres riposteraient sans hésiter.

Les quatre limousines américaines, arrivées à trois mètres environ du cabriolet, stoppèrent. De toute évidence, les agresseurs voulaient capturer du gibier vivant. S'ils avaient simplement cherché à liquider leurs deux adversaires, l'affaire eût été terminée déjà. Dans les faisceaux lumineux qui emprisonnaient la petite auto anglaise, les silhouettes de Wynn et de l'autre apparaissaient en effet aussi clairement que des figures de carton dans un stand de tir.

Soudain, un des occupants de la limousine qui se trouvait à gauche, face au cabriolet, sauta dans la rue. C'était un grand gaillard en blouson de cuir, au visage de brute, aux cheveux noirs et crépus. L'arme au poing, le type s'avança vers l'auto de Billy Wynn.

L'Anglais, qui avait sans doute attendu quelque chose de ce genre pour passer à l'action, démarra dans un rush fantastique en

braquant à gauche. Le type au blouson de cuir fit un bond formidable pour se garer, mais l'aile gauche du cabriolet l'accrocha juste à la taille et l'envoya brutalement au sol. Une balle, lâchée au hasard par l'inconnu au moment de sa culbute, ricocha contre les pavés et alla se perdre au loin.

Billy Wynn lança son véhicule sur le trottoir. Il espérait encore forcer ce blocus. La petite auto cahota brutalement, tangua, fonça en frôlant les façades. Mais la grosse voiture de gauche - demeurée en prise - démarra comme un projectile, exécuta un véritable saut en oblique et se mit de biais devant le cabriolet. Le choc fut violent.

Wynn, cependant, avait prévu la secousse. Sans perdre son sang-froid, il opéra une marche arrière, prit deux mètres de recul et fonça derechef en tirant de toutes ses forces sur son volant pour braquer à droite au maximum et profiter de l'espace devenu libre.

Sa double manœuvre, pourtant rapide, dura une seconde de trop. L'autre bagnole américaine, avec la sûreté d'un char blindé, se propulsa carrément vers le cabriolet, le tamponna de plein fouet et le jeta à plus d'un mètre en arrière.

Étourdis, Wynn et son copain se hissèrent hors de leur voiture disloquée. Cette fois, ils avaient compris les intentions de leurs adversaires. Mais le choix des deux agents anglais fut vite fait : pas question de tomber vivants aux mains de ces bandits.

Une détonation déchira de nouveau l'air. Puis, rageuse, une fusillade éclata. Six revolvers crachaient le feu en même temps.

Wynn et son ami tiraient en tournant autour de leur petit véhicule. Les autres répondaient. Une rafale de mitraillette crépita. Wynn et son collègue, fauchés à hauteur du ventre, s'écroulèrent.

Toute la scène n'avait pas dépassé soixante secondes.

Les assaillants, furieux d'avoir été tenus en échec, venaient de couper court en abattant résolument leurs deux adversaires. Et. sans se donner la peine de ramasser leurs victimes, ils battirent en retraite.

Les quatre limousines, avec une synchronisation rigoureuse, démarrèrent. Roulant droit devant elles, adoptant un tour de rôle convenu d'avance afin de ne pas se gêner mutuellement, elles évacuèrent les lieux dans un ordre parfait : d'abord celle qui se

trouvait en position avant-gauche, puis celle de l'arrière-droit, puis celle d'avant-droit, et enfin la dernière. Mais celle-là ne roula pas plus de quatre ou cinq mètres.

Une balle du Lüger troua la tempe du chauffeur, une seconde balle s'enfonça dans l'œil de la brute assise à côté du volant.

La voiture, une grosse Buick 55, fit une embardée avant de se caler contre la bordure du trottoir. Les autres bagnoles avaient déjà disparu.

Rengainant son arme, Coplan hésita une fraction de seconde. Il n'était pas sûr d'avoir le temps de mettre son projet à exécution. Effectivement, deux flics et une poignée de citadins débouchèrent tout à coup dans la rue, venant du carrefour.

Coplan se mit à courir à la rencontre des arrivants. Le bras tendu, il désigna d'un geste vague et affolé les deux corps inertes qui gisaient près du cabriolet, puis il montra la Buick immobilisée contre le trottoir, plus loin.

Les policiers, sans se soucier de lui, se dirigèrent d'emblée vers la voiture de Wynn.

D'autres personnes arrivaient. Des hommes et des femmes, habillés à la hâte, sortaient des maisons voisines. Une patrouille d'agents cyclistes apparut également. Il y avait de la panique dans l'air.

Profitant du tumulte, Francis se mêla au groupe qui allait vers la Buick. Il se trouva (comme par hasard) parmi les badauds courageux qui dégagèrent les deux homme ; écroulés sur le siège avant de la belle limousine américaine. Il aida à transporter les deux inconnus qui furent allongés sur le trottoir. Puis, estimant le moment propice, il fit semblant de tâter le cœur des deux blessés et il déboutonna leurs vêtements. Les deux types étaient morts, bien entendu...

Après avoir subtilisé le portefeuille ces deux macchabées, Francis s'éclipsa. Personne ne le vit disparaître...

Opérant un grand détour par les petites rues qui se trouvent au sud du Lycabette. Coplan arriva sain et sauf à la rue Bénaki. L'enseigne de l'Hôtel Astor brillait au-dessus du porche de l'établissement.

L'œil aux aguets, Francis entra et traversa le hall modeste. Derrière le comptoir de la réception, l'employé, assis sur un tabouret, lisait. C'était un vieillard grisonnant, au visage ridé, au regard éteint. Il leva la tête, déposa son journal, se leva.

- Une lettre pour vous, Mister Cremers, dit-il en anglais.

Il se retourna, décrocha la clé de Coplan au tableau et prit en même temps la lettre qui se trouvait dans le casier. Il déposa la clé et l'enveloppe sur le comptoir.

Coplan, déjà démoralisé par les événements de la soirée, sentit son cœur se crisper. La missive portait comme inscription :

Monsieur Francis COPLAN

aux bons soins de M. Fernand Cremers

Hôtel Astor

Athènes

- Merci, grommela Francis. Bonne nuit...

Il ramassa les clés et la lettre, s'avança vers l'escalier, monta lentement les marches. Arrivé au premier, il fit semblant de s'engager dans le couloir. Mais, revenant prestement sur ses pas, il se posta derrière un des piliers d'angle du palier.

Après quelques minutes d'attente, il constata, perplexe, que personne n'était monté derrière lui.

Il entra dans sa chambre, alluma, ferma la porte à clé, fit glisser le verrou de sûreté, se laissa choir sur son lit.

Pendant plusieurs minutes, il demeura immobile, très songeur. Puis, presque distraitement, il décacheta l'enveloppe qu'il avait gardée dans sa main. Il ne fut guère surpris de découvrir un billet du même style que celui qu'il avait reçu la veille, au Palladion.

Le message disait :

« *Cher ami*,

« *Je déplore que vous n'ayez pas pris mon avertissement au sérieux*.

« *Si vous vous figurez qu'il suffit de changer d'hôtel pour tromper notre surveillance et nous échapper, vous commettez une erreur. Une erreur lourde de conséquence pour vous*.

« *Notre patience a des limites. Si vous n'avez pas quitté la Grèce d'ici demain à minuit, nous serons obligés, à regret, de mettre un point final à vos agissements intempestifs*.

« *Ce délai est sans appel*.

VICT. JAMONT - D.X.9. »

Comme précédemment, les deux empreintes fatidiques authentifiaient la signature de l'agent félon.

De plus en plus songeur, Francis glissa la lettre dans l'enveloppe et plaça la missive dans son portefeuille. Ensuite, il alluma une Gitane. Le comportement de Jamont constituait évidemment un problème assez déconcertant.

Tout en contemplant les volutes de fumée qui montaient de sa cigarette, Francis alignait dans sa tête une série d'équations. Avec un peu de méthode, il devait y avoir moyen de résoudre cette énigme.

Lorsqu'il acheva sa quatrième Gitane, il sentit qu'il approchait du but. Jamont était habile, sans aucun doute, mais il y a un abîme entre l'habileté - fût-elle géniale - et la magie. Après tout, D.X.9 ne disposait pas d'une logique échappant aux règles de la raison et du réel...

Quand il écrasa le mégot de sa septième cigarette, Coplan décida de mettre sans retard à l'épreuve la petite théorie qu'il venait d'échafauder.

Il se leva, ouvrit sa valise, fit un rapide inventaire de ce qu'elle contenait, la referma et la remit sur la chaise où il l'avait prise. Puis, après avoir vérifié la bonne tenue de son Lüger de luxe, il fourra l'arme dans sa poche, éteignit la lumière et sortit.

Le bonhomme grisonnant de la réception était toujours plongé dans sa lecture.

- Je vous demande pardon, lui demanda Francis en anglais, ne serait-ce pas un chauffeur de taxi qui vous a apporté la lettre que vous m'avez remise tout à l'heure ?

- Oui, en effet, Mister Cremers.

- Je vous remercie, dit Coplan.

Avec un petit geste aimable, il se dirigea vers la double porte donnant sur la rue.

Tournant directement dans la rue Venizelos, il se mit en route vers les bâtiments du Ministère de l'intérieur. Il vit, reflétée dans les verres de ses lunettes, une silhouette longue et souple qui marchait discrètement dans son sillage.

Il ne s'était pas trompé. Maintenant, et maintenant seulement, Jamont et son réseau le tenaient sous surveillance. Cela collait admirablement avec le raisonnement que Francis avait échafaudé, cela confirmait aussi la conclusion à laquelle il avait abouti.

Soulagé, il continua son chemin d'un pas plus allègre. Une interminable balade nocturne le mena dans les parages de l'Acropole. Puis, par le théâtre de Dyonisos, il arriva dans les ruelles enchevêtrées qui forment un losange compliqué entre l'Odéon d'Hérode et l'hôpital militaire.

A un moment donné, il accéléra son allure, tourna sec dans une petite rue très sombre qui partait vers la gauche, s'engagea dans une ruelle couverte, se hissa sur un muret de pierre et se coucha à plat ventre.

Le grand type qui l'avait pris en chasse depuis l'hôtel arriva à son tour, le buste légèrement plié en avant, la main droite placée d'une manière éloquente dans la poche de son imperméable gris.

Circonspect, l'inconnu examina la ruelle, le passage couvert, fit quelques pas élastiques en longeant les murailles, se retourna.

Coplan lui tomba sur la bosse comme un guépard sur une antilope. L'inconnu, les bras paralysés le long du corps, feinta par un chute adroitement étudiée. D'un coup de rotule impitoyable, Francis percuta le crâne du type juste à la jointure de la nuque et de l'occiput.

Les vertèbres craquèrent. Aussitôt, relâchant sa prise gauche, Coplan replia son avant-bras et porta ses doigts sous la pomme d'Adam de son adversaire. Sans un soupir, l'inconnu se liquéfia et s'étala complètement au sol, hors de combat.

Coplan redressa son échine, respira un bon coup, sortit son Lüger, le fit sauter dans sa main pour empoigner le canon aux

garnitures d'argent, se pencha sur sa victime, prêt à la rappeler à l’ordre en cas de besoin.

Mais il constata, en grimaçant, que le malheureux n’aurait plus jamais le bonheur d’encaisser des marrons. La prise à la gorge, mal calibrée par les nerfs trop excités de Francis, avait dépassé la dose limite : le gars ne respirait plus.

Coplan le fouilla.

Pas de papiers, pas de portefeuille. Quelques billets de banque, un couteau à cran d’arrêt, deux lanières de cuir, des cigarettes et un briquet. Quant au revolver, c’était un CZ à huit coups, de petit calibre mais neuf et robuste.

Coplan empocha l’arme, traîna le cadavre jusqu’au fond du passage, lui plaça le Lüger dans le poing droit, puis, sans remords ni regrets, fila vers la ruelle adjacente.

Avec une nette prédilection pour les rues les plus noires, il revint finalement vers le boulevard Syngros.

Le pauvre Billy Wynn n’était pas mort en vain : la tuerie de la rue Valsami avait eu pour résultat de fournir à Coplan deux indices qui pouvaient mener vers Jamont.

Le cerveau en ébullition, Francis arriva devant le domicile de Simon Nikopoulos. A la fenêtre du milieu, les bandes de lumières signalaient que le Grec était encore levé et qu’on pouvait lui rendre visite.

CHAPITRE VI

A vrai dire, le courtier ne manifesta aucun enthousiasme quand il vit que c’était de nouveau Coplan qui venait le déranger. Une mimique de réprobation se creusa dans ses traits avachis, mais il eut la délicatesse de ne pas faire de commentaires désobligeants.

Lorsqu’ils furent dans le petit salon, le Grec fit quand même observer :

- Pour que je sois en mesure de vous aider pleinement comme j’en ai reçu l’ordre et comme je désire le faire, il serait préférable, je

pense, de ne pas multiplier ces contacts directs. Il arrive que les meilleures précautions s'avèrent insuffisantes...

- J'ai dû me débarrasser d'un ange gardien pour venir jusqu'à vous, dit Coplan. Et il ne s'agit plus d'une simple visite ; je viens vous demander asile.

Nikopoulos, fronçant ses sourcils touffus, articula :

- Que se passe-t-il ?

- Offrez-moi un drink, je vous raconterai les événements... Ah, à propos ! J'ai de nouveau reçu un message de Jamont : dernier avertissement...

- Vous n'aviez pas changé d'hôtel ?

- Si ! Mais la lettre m'a été adressée à mon nouveau logement.

Nikopoulos, impressionné, marmonna un vague juron. Puis :

- Vous ne croyez pas que le moment de jouer au plus fin est révolu ?

- Vous préféreriez que je m'en aille ?

- Je n'ai pas de conseils à vous donner. Mais je sais comment cela finira : nous serons grillés tous les deux, sans le moindre profit.

Sur ces mots, le Grec alla chercher une bouteille de whisky et deux verres.

- Sec ? demanda-t-il d'un air abrupt.

- Oui, de préférence.

Coplan vida son verre en trois gorgées.

- Je me sens mieux, annonça-t-il en tendant son verre vide.

Nikopoulos lui versa une deuxième ration d'alcool. Coplan, son verre dans la main, prit place dans un fauteuil en annonçant :

- Billy Wynn et son deuxième camarade ont été tués, ce soir, un peu avant onze heures, dans la rue Valsami.

Les traits de Nikopoulos ne bougèrent pas, mais une flamme sombre passa dans ses prunelles.

- Je vous écoute, grogna-t-il en s'asseyant pesamment dans le fauteuil voisin de celui de Francis.

- Une fois qu'on a compris, commença Coplan, l'affaire est relativement simple. Nous avons commis, Billy Wynn et moi, une erreur au départ. Les deux agents de la section F.P.3 du réseau anglais d'Athènes étaient repérés depuis belle lurette et placés sous

surveillance... Quand le colonel Stacy a annoncé mon arrivée, nos ennemis ont intercepté le message. Ils ont eu l'idée de nous cueillir, Wynn et moi, à la boutique de la rue Tazza. Mais, constatant que j'avais échappé à l'attentat, ils m'ont envoyé au Palladion un premier billet. Là-dessus, Billy Wynn contacte son second copain et lui laisse un mot pour lui fixer un nouveau rendez-vous remplaçant celui prévu depuis Londres par le colonel Stacy. Jamont et ses acolytes interceptent le billet, le déchiffrent, notent le rendez-vous et remettent le message à l'endroit où il se trouvait. Vous me suivez ?

Nikopoulos fit un signe d'assentiment. Coplan reprit :

- A ce moment-là, Billy Wynn a commis sa deuxième maladresse. Malheureusement, je suis obsédé par la lettre de Jamont et je manque, moi aussi, de perspicacité. Je médite à contre-sens, en quelque sorte... Billy Wynn, estimant que je suis grillé, me demande de le laisser seul en piste. J'accepte de me retirer, car je ne suis pas loin de croire - comme vous et comme Wynn - que j'ai perdu mes chances dès l'instant où Jamont contrôle mes activités. Cependant, il y a un détail qui cloche : après une rapide vérification, je constate que Jamont n'a mis personne à mes trousses. Stimulé par cette constatation, je décide de surveiller incognito la rencontre de Wynn et de son collègue... C'est ainsi que j'ai assisté à l'un des plus audacieux traquenards de ma carrière...

Coplan relata par le menu les phases successives et rapides de la tuerie de la rue Valsami, puis son intervention personnelle, puis son retour à l'Astor où l'attendait derechef un billet de Jamont.

Le Grec questionna finalement :

- Pourquoi étiez-vous presque sûr d'être pris en filature, cette fois ?

- J'ai compris que les hommes de Jamont, à cause de mon déguisement, ne m'avaient pas encore identifié au Palladion. Ce n'est qu'après la première lettre qu'ils ont fait le rapprochement Coplan-Cremers... Sur la base du message de Stacy à son agent de la rue Tazza, la clique de Jamont attendait Coplan au Palladion. Or le nommé Cremers ne répondait pas exactement au signalement...

- Pourquoi n'ont-ils pas surveillé étroitement ce Cremers ?

- Pour plusieurs raisons. Primo : à la moindre alerte je rentre dans ma coquille. Perte sèche pour Jamont. Secundo : je ne constitue pas le vrai pôle d'attraction dans cette histoire. Jamont se doute bien que l'intervention du Vieux n'est motivée que par ses messages marqués de son indicatif et de ses empreintes. Dès lors, il me laisse un peu de mou. Et même, il s'amuse à m'exciter. Ce qu'il guette, c'est le moment où je contacterai mes amis anglais et français stationnés à Athènes. Jamont sait très bien que je ne capitulerai pas devant ses menaces.

Nikopoulos, hochant la tête, murmura :

- Oui, je vois... Il mène son jeu avec beaucoup de sang-froid, notre ami Jamont... Voulez-vous me répéter les numéros d'immatriculation des quatre voitures américaines ? Je vais les noter. Je m'occuperai de cela dès demain.

Il alla chercher un bloc-notes, inscrivit les chiffres dictés par Francis.

Ensuite, ils étudièrent les papiers d'identité des deux inconnus que Coplan avait éliminés lors du guet-apens de la rue Valsami. Mais, à première vue, ces papiers n'apportèrent aucun élément significatif.

A deux heures et demie du matin, Nikopoulos proposa de lever la séance. Coplan acquiesça.

- Je vais m'allonger là, décida-t-il en désignant le divan qui meublait le fond du salon. Dans trois heures, je me remets en route.

En réalité, il ne put fermer l'œil. Allongé sur sa couche, les yeux ouverts dans l'obscurité, il continuait à creuser son problème. Jamont et ses comparses, lorsqu'ils découvriraient de quelle façon leur guetteur de l'Astor avait terminé sa carrière, allaient grincer des dents...

A cinq heures trente-cinq, Coplan se leva. Nikopoulos, avec un dévouement inattendu, s'amena pour aider son collègue. Il lui prépara du café noir et lui beurra des toasts.

Coplan, un peu embarrassé par tant de sollicitude, fit remarquer au Grec :

- Vous n'auriez pas dû vous déranger, je me débrouille facilement avec les moyens du bord.

- Je ne dormais pas, avoua Nikopoulos. Je me suis levé parce que je voulais encore vous dire un mot avant votre départ...

Francis jeta un coup d'œil sur sa montre et dit :

- Je suis pressé. De quoi s'agit-il ?

- Je n'ai peut-être pas assez insisté sur cette question de sécurité, marmonna le Grec. Coincer Jamont, c'est très bien ; mais n'oubliez pas que ma situation à Athènes est infiniment plus importante que cette histoire. Si vous me brûlez, c'est foutu pour le Service. Il faudra des années au Vieux pour reconstituer un réseau comme le mien.

Coplan but une gorgée de café brûlant, déposa la tasse sur la table et dévisagea Nikopoulos.

- Pourquoi me dites-vous cela ? questionna-t-il, intrigué.

Le Grec esquissa une moue qui plissa les chairs bouffies de son visage sombre.

- Je me sentirais moins tracassé si vous me promettiez de ne pas prendre encore des risques supplémentaires. Je sais que vous avez fait vos preuves, mais...

Il hésitait. Coplan grogna, un peu irrité :

- Mais quoi ?

- J'ai l'impression que Jamont spécule sur le côté agressif et joueur de votre caractère... Vous aimez l'audace, n'est-ce pas ? Le danger vous stimule, et ce duel contre Jamont vous enchante, au fond. Seulement, ma situation n'est pas la même que la vôtre ; vous ne faites que passer, moi il faut que je dure.

- Et alors ?

- Ne retournez pas à votre hôtel... Ou bien ne revenez plus ici. Vous comprenez mon point de vue ?

Coplan comprenait.

- Je ne retourne pas à l'Astor, rassurez-vous, dit-il. Je n'y mettrai plus les pieds. Je leur fais cadeau de ma valise et de toutes mes affaires... Pour le reste, vous n'avez rien à craindre.

Nikopoulos, pas du tout convaincu, ne fit quand même plus d'objections. Coplan enfila son manteau.

- Regardez, dit-il en vérifiant le revolver qu'il avait subtilisé à son pisteur de la veille. Un CZ d'origine. Fabrication tchèque, comme les

grenades de la rue Tazza.

- Vous n'avez rien à communiquer au Vieux ? Je dois lui expédier un rapport ce matin.

- Si. Mettez-le au courant de la mort de Billy Wynn, et demandez-lui d'avertir le colonel Stacy à Londres. Signalez que les deux rescapés de la section F.P.3 de l'I.S. étaient sous le contrôle de l'adversaire et que les deux pauvres gars ont été éliminés... A part cela, je compte sur vous pour obtenir des précisions au sujet des quatre voitures américaines dont je vous ai donné les numéros.

- Ce sera fait. Quand revenez-vous ?

- Dans deux ou trois heures au plus tard.

Dehors, le jour se levait lentement. Le ciel de la mi-automne était triste, encore estompé de grisaille. Les lampadaires électriques du boulevard Syngros brûlaient toujours. L'air était humide mais pas froid.

Coplan, empruntant les allées désertes, jonchées de feuilles mortes, traversa dans toute sa longueur le Jardin National. Comme prévu, il arriva à six heures dans la rue Venizelos et il marcha jusqu'au Musée Schliemann. Il changea de trottoir et, les deux mains dans les poches, les yeux attentifs, il s'approcha du porche de l'Hôtel Ermis.

A cette heure matinale, l'artère si animée d'habitude offrait un calme qui la rendait méconnaissable. Quelques voitures passaient, mais les autobus étaient rares. Un tram, un des premiers, s'amena dans un bruit de ferraille.

Une seule maison séparait Coplan de l'entrée de l'Hôtel Palladion. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait surveiller simultanément la grande porte principale de l'établissement et la petite porte auxiliaire, réservée aux fournisseurs et au personnel.

Vers six heures dix, un groupe de huit femmes et de trois hommes sortirent par la petite porte : les employés et les servantes de nuit quittaient l'hôtel.

Cinq minutes plus tard, un très jeune type au teint maladif déboucha à son tour dans la rue et s'éloigna en direction de l'ancien Palais-Royal. Enveloppé dans un pardessus de ratine, le jeune gars marchait d'un pas vif et pressé.

Coplan lui laissa prendre une vingtaine de mètres avant de commencer à le suivre.

Le petit employé devait habiter du côté de Pancratio. Il coupa l'angle nord du Jardin National dans l'intention de rejoindre ainsi le boulevard Herode Atticus.

Coplan força son allure aussitôt que le jeune Grec eut dépassé vers la droite la grande allée circulaire tracée autour des ruines de l'enceinte antique. Puis, lorsque le type se trouva seul dans le sentier suivant, Francis le rejoignit.

- Excusez-moi, fiston, dit-il en anglais tout en posant sa main gauche sur l'épaule du jeune homme. J'aimerais vous poser une question.

Le Grec, avec un sursaut de saisissement, s'était retourné dans une volte plutôt brusque. Après ses huit heures de service de nuit à la réception du Palladion, il était encore plus pâle que de coutume. Ses joues creuses et ses yeux cernés lui donnaient un air minable. Il fixa sur Coplan un regard où la surprise et l'inquiétude se mêlaient.

Francis lui demanda doucement :

- Vous me reconnaissez ?

- Heu... oui... C'est Monsieur Cremers, de Bruxelles ?

- Bravo. Vous avez la mémoire des visages. J'espère que vous avez aussi la mémoire des faits. Vous vous rappelez la lettre que vous m'avez remise avant-hier soir, une lettre au nom de mon collègue Francis Coplan ?

- Oui, certainement.

- J'ai fait suivre cette lettre et je pense que mon collègue l'a reçue. Mais, dites-moi... personne n'est venu vous questionner à ce sujet ?

- Pas que je sache, non.

- Attention, faites un petit effort... Je suis sûr que vous oubliez quelque chose. D'après mes informations, quelqu'un a dû venir vous parler de cette lettre et de son destinataire.

L'étonnement s'accentua dans les prunelles du jeune Grec.

- En effet, reconnut-il, maintenant je me souviens. L'inspecteur Syradis est passé un peu après minuit et il m'a demandé si Monsieur Coplan était arrivé. Il m'a également parlé de la lettre adressée à ce

voyageur. Je lui ai expliqué que vous aviez emporté le pli pour le faire suivre...

- Vous voyez, triompha Coplan avec un bon sourire amical... Qui est-ce, cet inspecteur ?

- Mais... l'inspecteur Syradis est l'un des commissaires-adjoints du service des étrangers. C'est lui qui s'occupe des fiches.

- Parfait. Et maintenant, puisque vous êtes physionomiste, connaissez-vous cet homme ?

En prononçant ces mots, Coplan sortit de sa poche une des photos dont le Vieux lui avait envoyé une demi-douzaine d'exemplaires tirés sur papier ultra-léger.

Le jeune employé étudia avec attention l'agrandissement qui montrait le visage de Victor Jamont, alias D.X.9.

- Non, dit-il d'un ton ferme, je n'ai jamais vu cet homme.

- Je vous remercie... et je m'excuse de vous avoir retardé.

- A votre service, monsieur, murmura le Grec en faisant mine de reprendre son chemin.

Mais Coplan le retint en lui saisissant le bras.

- Un conseil encore avant de vous quitter : vous ne m'avez plus revu depuis mon départ du Palladion et je ne vous ai posé aucune question. D'accord ?... Ce n'est pas pour moi que je vous recommande la discrétion la plus totale, c'est pour vous. La moindre allusion à ma personne ou à notre petite conversation pourrait vous coûter fort cher, croyez-moi.

Il ajouta avant de lâcher le petit gars :

- Même si l'inspecteur Syradis vous interroge, compris ?

- Bien, monsieur Cremers.

Sur cette promesse, l'employé s'éloigna d'un pas encore plus nerveux. Coplan le suivit un bon moment des yeux, puis s'en alla en direction du boulevard d'Amélie.

Quand il arriva chez Simon Nikopoulos, ce dernier s'apprêtait justement à sortir.

- Une seconde, lui dit Francis, j'ai un boulot de plus pour vous. Je viens d'apprendre qu'un commissaire-adjoint de la police des étrangers s'intéresse tout particulièrement à ma personne. Il s'agit de l'inspecteur Syradis. Je voudrais des tuyaux sur ce flic. Et son

adresse privée... Puisque ce monsieur s'occupe de Coplan, Coplan va s'occuper de lui.

Il raconta plus en détail à Nikopoulos de quelle manière il avait interviewé le réceptionnaire du Palladion et ce que cette entrevue lui avait révélé.

- Maintenant, conclut-il, le moment est venu de changer de portrait. Fernand Cremers peut retourner au néant. Je suppose que vous pourrez me donner un coup de main pour me façonner une autre gueule et une autre identité ?

- Je serai ici avant midi, assura Nikopoulos.

En fait, il était près de deux heures de l'après-midi quand le courtier en bijoux rentra à son domicile.

Coplan ne fut pas fâché de le voir revenir. Et il le lui dit.

Nikopoulos, arquant son sourcil gauche d'un air incrédule, demanda :

- Vous étiez inquiet ?

- Non, j'ai faim, avoua Francis.

- J'ai ramené des victuailles... Je fais très bien la cuisine, vous verrez. Je vous ai également apporté une bouteille de *retzinato*, du vin résiné.

- Merci ! riposta Coplan. Je connais ce breuvage. Vous prendrez votre purge tout seul.

Tout en déposant ses marchandises sur la table de la cuisine, Nikopoulos reprit à voix basse :

- J'ai ramené des choses qui vous intéresseront beaucoup plus que le retzinato : des renseignements.

- Commençons par là, décida Coplan. Ma fringale peut attendre, je mangerai d'autant plus.

- Et voici les journaux, continua le Grec. Y compris le journal en français. Vous vous amuserez quand vous lirez l'affaire de la rue Valsami... Règlement de compte entre trafiquants étrangers.

- Rien au sujet de mon pisteur ?

- Je n'ai rien vu, dit le Grec.

Coplan ricana entre ses dents :

- La police finira sûrement par établir le rapprochement que je lui ai suggéré : un beau Lüger dans la main d'un mort anonyme caché dans une ruelle de Makpiyanni. Le Lüger même qui a tué les deux hommes de la Buick !...

Un cirage sensationnel, en somme. Mais d'où vient-elle, cette Buick ?

- Voiture de louage. Et les trois autres aussi. Détail étrange : le propriétaire de la firme de location n'a pas révélé aux enquêteurs qu'il avait loué quatre voitures ce soir-là. En outre, les noms qu'il a donnés à la police ne sont pas conformes aux pièces d'identité que vous avez ramenées. Vous verrez, c'est fort instructif, tout cela.

- Et l'inspecteur Syradis ?

- Il habite au 254 de la rue Ipirou, à quelques minutes du Bureau Central de la Police.

- Sauf erreur, ça se trouve au nord de la place Omonia ?

- Oui... Vous connaissez la route de Patissia ? Elle finit juste au square du Musée National. La rue Ipirou s'embranche là, et l'inspecteur Syradis habite au rez-de-chaussée de l'immeuble du coin.

- Noté. Je vais me consacrer à cet honorable commissaire-adjoint... Et je pense que ça pourrait lui procurer quelques ennuis de s'être soucié d'un certain Francis Coplan dont il devait logiquement ignorer l'existence.

- Ne brusquez rien, marmonna Nikopoulos. J'aurai la photo de Syradis avant ce soir. De cette manière, vous aurez de nouveau un petit avantage sur lui.

Après un instant de réflexion, le Grec reprit sur un ton méditatif :

- La firme qui fait la location de voitures sans chauffeur est dirigée par un certain Virgilio Karsodias Or, tenez-vous bien, Jamont m'a confié un jour qu'il avait des soupçons au sujet de cet individu.

- Des soupçons ? Quels soupçons ?

- Il n'avait que des indices assez vagues, mais il inclinait à croire que ce Karsodias était un agent étranger faisant du renseignement ici pour le compte d'une puissance anti-française.

Coplan ne cacha pas son étonnement :

- C’est marrant... Jamont s’offrant le luxe d’attirer lui-même votre attention sur un de ses complices.

- Je vous parle d’une histoire ancienne. Il y a au moins trois ou quatre ans de cela.

- Il a dû l’oublier, alors... Si j’avais quelqu’un à ma disposition, je le surveillerais également, votre Karsodias.

- Si j’ai des loisirs, je m’en chargerai, promit le Grec. Mais j’ai un dernier tuyau à vous communiquer. Il y avait un message de Paris, ce matin. Le laboratoire a terminé l’examen complet de la machine à écrire utilisée par Jamont. C’est une Erika d’origine, type 9, année 50. Elle fait partie d’une série fabriquée en Allemagne de l’Est pour les pays de derrière le Rideau...

- Nous restons dans le même cercle, constata Coplan. Les grenades électriques, le pistolet CZ, la machine à écrire...

Nikopoulos haussa les épaules et grommela :

- De nos jours, ça ne signifie rien. Les armes et les machines voyagent plus facilement que les gens. Pas de frontières pour les canons. A Chypre, les terroristes se servent indifféremment de fusils américains ou russes pour massacrer les soldats anglais.

- L’argent n’a pas d’odeur, murmura Francis. La politique non plus.

- Personnellement, corrigea le Grec, je trouve qu’elle sent mauvais.

- Sans vous commander, suggéra Coplan, vous pourriez peut-être préparer le frichti, non?

Le lendemain après-midi, sous l’aspect d’un modeste quinquagénaire barbu et myope, Coplan entama sa surveillance dans les parages de la rue Ipirou.

Vêtu d’un complet élimé, coiffé d’un feutre gris, il se mit de faction sur un banc du square, à l’angle de la route de Patissia.

Maintenant, ce n’était plus qu’une question d’endurance, car de loin ou de près, le commissaire Syradis devait avoir des accointances avec le réseau Jamont et compagnie...

Au cours de cette première journée, Francis aperçut son homme cinq fois. Le policier, toujours en civil, quitta son domicile vers trois heures, revint une heure plus tard, repartit à six heures, revint à sept heures et demie, sortit derechef un peu après huit heures.

C'était un gaillard athlétique, âgé d'une quarantaine d'années, bien habillé, le visage lourd, le teint basané, la nuque épaisse. Il marchait en voûtant légèrement les épaules, mais d'un pas assuré. Toute son allure dégageait cette impression de force autoritaire que les malabars de la police, dans tous les pays du monde, finissent par acquérir. A vrai dire, ni les muscles du commissaire Syradis ni ses pouvoirs n'étaient du chiqué. Selon les informations de Nikopoulos, le commissaire avait le bras aussi solide que long. Un élément pareil, dans un réseau, c'était précieux.

Pendant une semaine entière, Coplan, poursuivant son pénible boulot, surveilla le domicile du bonhomme. Variant ses heures et ses postes d'observation, il observa la maison sans relâche. Le neuvième jour, cependant, il se sentit abattu.

Ce qu'il avait espéré ne s'était pas produit : Jamont n'avait pas rendu visite à l'inspecteur.

Et, constatation plus déprimante encore, aucun personnage suspect n'était venu sonner à la porte de Syradis. Ce flic, marié, père de trois enfants, était un homme rangé. En dehors de son service, il sortait peu. Ni lui ni sa femme ne semblaient avoir de relations avec le voisinage. Leur vie familiale et privée formait, semblait-il, une citadelle sans communication avec le reste de la ville.

- Je vais le suivre, annonça finalement Coplan à Nikopoulos.

- Méfiez-vous, grommela le Grec, c'est un spécialiste. Il a fait l'École de Police et il a passé dix ans à la Brigade Criminelle avant d'être nommé à la Direction des Étrangers. Vous allez vous faire épingler.

- Nous ne pouvons pas continuer ces surveillances indéfiniment, maugréa Francis... Et vous, de votre côté, toujours bredouille aussi ?

- Rien de particulier à noter. J'ai deux hommes qui contrôlent le garage de Virgilio Karsodias. Les rapports sont nuls. Jamont tire peut-être les ficelles, mais il a soin de se tenir dans la coulisse.

Ce disant, Nikopoulos tendit à Francis une liasse de feuillets, des rapports de filature.

Coplan parcourut distraitement ces notes laconiques. Mais, soudain, une ride se creusa dans son front.

- Tiens, tiens... émit-il, plus attentif. Il y a des coïncidences bizarres, mais quand même...

Nikopoulos, intéressé, braqua sur Coplan un regard interrogateur. Coplan expliqua :

- Je vois sur ces feuillets que vos types ont noté la visite régulière d'une gamine qui passe quelques minutes dans le bureau de Karsodias en revenant de l'école...

Il lut l'indication consignée à plusieurs reprises :

« *17 heures 15. Une fillette environ 13 ans, manteau bleu-marine, jupe écossaise, béret rouge, nattes sur les épaules. Départ 17 heures 30, seule*. »

Passant rapidement les divers feuillets en revue, Coplan annonça d'une voix saccadée :

- Même chose le lendemain. Même chose le surlendemain... Idem le vendredi et le samedi. Rien le dimanche, mais ça recommence le lundi.

- Eh bien ? grogna Nikopoulos, interloqué.

Francis, en jetant la liasse des rapports sur la table, s'écria :

- D'après vos renseignement, Virgilio Karsodias n'a ni femme ni enfants. Or, la gamine qui se trouve décrite dans ces rapports, je la connais, moi. C'est l'aînée des gosses du commissaire Syradis. Je la vois quatre fois par jour, cette petite môme avec ses nattes, sa jupe écossaise et son béret rouge... Pourquoi passe-t-elle régulièrement chez Karsodias ?

Une lueur furibonde éclaira furtivement les prunelles de Nikopoulos. Étouffant un juron, il grommela :

- C'est elle, le maillon de la chaîne.

Il ajouta, visiblement furieux contre lui-même :

- Comment n'ai-je pas remarqué cette histoire !... C'est un des trucs les plus anciens : utiliser des enfants comme agents de liaison. Ce système se pratiquait déjà pendant la guerre de 14-18...

Coplan prononça en se frottant les mains avec vigueur :

- Nous allons lui faire le coup du méchant loup, à ce petit Chaperon Rouge. Puis-je compter sur vous et sur vos deux collaborateurs ?

— Oui. naturellement. Ceci fait partie de mes fonctions normales. Mais il s'agit de...

- Taisez-vous, trancha Coplan, incisif. Ouvrez plutôt vos oreilles...

Pendant plus d'une heure, ils discutèrent la mise au point du scénario. Et, le surlendemain - c'était un lundi - un réseau de surveillance, établi selon les règles les plus classiques, fut dressé autour de la petite Syradis.

CHAPITRE VII

A 17 heures, à la sortie du lycée de la rue Saint-Constantin, Coplan se trouvait dans les parages immédiats de l'école. Vêtu d'un complet sport, un imperméable sur le bras, un Leica en bandoulière, il avait l'apparence conventionnelle du touriste qui dédaigne le modernisme d'Athènes et ne sillonne la ville que pour y retrouver les vestiges émouvants de la Grèce Antique.

Plongé dans son Baedeker, les lunettes en bataille, Coplan vit, du coin de l'œil, la gamine au béret rouge qui franchissait la porte du lycée et débouchait dans la rue pleine d'animation.

Il la laissa s'éloigner.

Comme il connaissait l'itinéraire qu'elle suivait presque quotidiennement à cette heure, il ne craignait guère de la perdre de vue.

Un quart d'heure plus tard, la fillette, son cartable dans la main droite, pénétrait dans le grand garage au fond duquel Virgilio Karsodias, le loueur de « voitures sans chauffeur » avait son bureau.

A 17 heures 22, la fillette quitta le garage et prit le chemin de sa maison.

Elle était assez mignonne, avec ses cheveux noirs qui brillaient d'un éclat doré dans le soleil déclinant de cette fin d'après-midi. Ses traits d'adolescente étaient gracieux, purs, empreints d'une gravité

encore enfantine. Pas la moindre trace d’inquiétude ou de duplicité dans son visage. Elle ne devait pas savoir elle-même ce que signifiaient ces courtes visites chez l’ami de son père.

Coplan marchait tranquillement derrière elle. Il admirait la netteté élégante des habits de la gosse. Tout comme son père, elle avait ce penchant des Athéniens pour une certaine coquetterie vestimentaire. Sous son manteau bleu-marine, sa jeune poitrine se gonflait déjà du relief naissant d’un buste prometteur.

Un peu avant les hautes grilles de l’École Polytechnique, Coplan se rapprocha de la fillette.

A deux mètres de la rue Aviroff, Coplan rejoignit l’adolescente. Arrivé à sa hauteur, il se tourna vers elle.

- Parakallo, kopella, dit-il, milaté gallika ? (Pardon, mademoiselle, parlez-vous français)

Saisie, prise de court et très confuse d’être ainsi interpellée par un touriste étranger, la gamine, rougissante, bredouilla :

- Un pétit... euh... pas bon franssé...

- Speak english ? tenta Coplan en montrant le guide qu’il tenait dans la main.

- Yes... euh... not very good...

- Muséum ? questionna Francis en désignant les bâtiments qui se dressaient à droite, à environ deux cents mètres, derrière les frondaisons du square.

- Yes, muséum, dit-elle.

Sans en avoir l’air, Coplan l’entraîna doucement vers le coin de la rue. A ce moment précis, une Humber noire se rangea devant eux, le long du trottoir. Coplan prit le coude de la fillette comme pour traverser avec elle en contournant la voiture noire, mais, brusquement, sans cesser de sourire, il passa derrière la gamine et, d’une poussée rapide, il la fit entrer dans la Humber dont la portière arrière s’était ouverte.

La fillette n’eut pas le temps de réagir. Coplan, en dépit de la vigueur qu’il déployait pour forcer l’adolescente à obéir, avait réussi à garder à ses mouvements un naturel, une amabilité incroyables.

La portière claqua, la voiture démarra.

Dans la voiture, la gamine avait été instantanément ceinturée par un grand gaillard qui lui avait jeté un foulard bleu sur le visage.

- Ne bouge pas, ne crie pas, gronda l'inconnu en grec. On ne te fera pas de mal.

Terrorisée, tremblante, la fillette ne songeait même pas à se débattre. La rapidité des événements avait raison de ses réflexes de défense.

La voiture avait filé à toute allure vers le boulevard d'Alexandre.

Se conformant strictement au scénario l'homme qui maintenait la petite fille lui annonça d'une voix rassurante :

- Si tu n'as pas peur et si tu te conduis bien, tu seras chez toi dans dix minutes.

La pauvre gosse haletait.

Derrière le Lycabette, la Humber fit une halte de trois minutes. Coplan descendit avec le cartable de l'écolière. Lorsqu'il revint, toujours en possession du cartable, il tira de sa poche un grand carré de tissu noir qu'il noua devant le visage de l'homme qui tenait l'enfant dans ses bras. Au volant, le chauffeur cachait son visage dans le col de sa gabardine.

Francis délivra l'adolescente du foulard qui lui recouvrait la face. L'homme masqué prit alors la parole, en grec toujours.

- Écoute, dit-il gentiment. Comme ton père est dans la police, nous voulons simplement te demander un petit renseignement. Est-ce que tu connais cet homme ?

Il mit sous les yeux de l'écolière une des photos de Victor Jamont.

Pâle comme une morte, les lèvres au bord du sanglot, elle luttait contre l'épouvante. Tout en avalant avec peine sa salive, elle regarda la photo puis elle secoua la tête.

- Ochi, dit-elle d'une voix presque indistincte. (Non)

- Es-tu sûre ? insista l'homme masqué.

- Je ne l'ai jamais vu...

- Très bien. C'est tout ce que nous voulions savoir. Nous allons te reconduire chez toi. Mais ne raconte rien à ton père, ça vaudra mieux pour toi, pour nous et même pour lui, c'est juré ?

- Oui, dit-elle, déjà moins effrayée.

Dans ses yeux bruns, il y avait une sorte de candeur mêlée d'égarement. Elle devait se demander si cette dramatique aventure était bien réelle.

Coplan et la fillette débarquèrent un peu avant le carrefour de la place Kyriakou.

Francis eut soin de ne pas laisser à la gamine l'occasion de lire la plaque d'immatriculation de la Humber.

- Comment t'appelles-tu ? questionna-t-il.

- Evyria... Evyria Syradis...

- Au revoir, Evyria. Et...

Il mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Elle était à deux pas de chez elle. Il la laissa partir, puis il s'éclipsa en prenant une rue latérale. Revenu sur la place Kyriakou, il s'engouffra dans un taxi.

- Monastiraki, jeta-t-il au chauffeur.

Soulagé, il se laissa aller à la renverse contre le dossier de son siège.

Dans le cartable de la petite Evyria Syradis, Simon Nikopoulos, posté au domicile de l'un de ses collaborateurs, dans une villa située près de l'École Américaine, avait trouvé une grande enveloppe jaune ne portant aucune inscription. Dans cette enveloppe, une série de documents.

En moins de deux minutes, Nikopoulos - qui, en attendant l'arrivée de Coplan avec le cartable avait mis ses appareils en batterie - avait photographié le contenu de l'enveloppe jaune et remis celle-ci en place dans la serviette de l'écolière, serviette que Coplan avait restituée intacte à la fillette.

Ensuite, revenu chez lui, Nikopoulos avait passé toute sa soirée et une bonne partie de la nuit à déchiffrer ses photocopies.

Coplan, allongé paresseusement sur le divan, dans le petit salon de Nikopoulos, patientait.

- A mon avis, dit soudain le Grec, c'est bien Syradis qui occupe les fonctions de collecteur dans ce réseau. Mais, d'après ce que je

vois, le centre opérationnel ne se trouve pas à Athènes. Tous ces papiers, ces rapports et ces réponses sont destinés à un échelon supérieur stationné hors frontière.

- Où ? demanda Francis en se levant.

- Je n'en sais rien. Cette autorité supérieure est chaque fois mentionnée sur les documents par l'appellation RASKAD.

- Ce qui veut dire ?

- Rien du tout. Ou plutôt rien du tout pour nous... Seuls les initiés peuvent savoir qui se cache sous, ce nom de guerre.

Coplan hocha la tête en silence. Nikopoulos reprit :

- Je vais vous transcrire un à un les documents. Comme vous pourrez le voir vous-même, Virgilio Karsodias manipule au bas mot une douzaine d'agents.

- En quelle langue ces rapports sont-ils rédigés ?

- En grec, en turc et en anglais. Mais aucun ne fait allusion à Jamont.

- C'est peut-être lui, le RASKAD en question ?

- Oui, peut-être... Il y a deux rapports qui parlent de vous : votre nom est cité en clair. Et aussi votre dernier pseudonyme : Fernand Cremers.

- Que disent-ils de moi ?

- Si je comprends bien, Karsodias a chargé trois de ses hommes de surveiller le Palladion et l'Astor. Mais les guetteurs annoncent que vous n'avez reparu ni d'un côté ni de l'autre, et que vos bagages sont toujours en attente à l'Astor.

- C'est réconfortant, grommela Francis. Heureusement que je ne suis pas forcé de retourner dans un hôtel. Avec le flic qui contrôle toutes les fiches d'étranger, je me ferais coincer ipso-facto.

Le Grec reprit :

- Les autres rapports concernent des affaires en cours. Je ne distingue malheureusement pas de quelle affaires il s'agit.

- Rien au sujet de nos confrères britanniques ?

- Non. Mais je suppose que c'est de l'histoire ancienne pour eux. N'oubliez pas que nous avons douze jours de retard. La mort de Billy Wynn et des deux agents de la section F.P.3 a quitté l'affiche depuis lors.

- En somme, la prise n’a qu’une valeur relative ?

Nikopoulos, en agitant un feuillet qu’il tenait dans sa main potelée, marmonna :

- Il nous reste ceci... Dans cette note, Karsodias accuse réception d’un ordre et confirme qu’il enverra Z.24 à LED le 2-12-13 pour permutation.

Coplan, les sourcils en accent circonflexe, demanda :

- Et cela signifie ?

- Sous réserve d’erreur d’interprétation, je pense que cela signifie : j’enverrai l’agent Z.24 à Chypre, le 2 du mois prochain. La rencontre aura lieu à 13 heures, et Z.24 prendra la relève d’un collègue, comme convenu.

- Vous êtes extra-lucide ? questionna Francis. Où diable allez-vous chercher toute cette explication, tout ce commentaire ?

Cette fois, c’est Nikopoulos qui fut surpris.

- Il n’y a rien de bien obscur là-dedans. Je prends le mot LED dans son sens littéral : LEDRA... Le Ledra Palace, c’est l’hôtel le plus en vue de Nicosie. Le reste va de soi.

- Vous m’en direz tant, fit Coplan, amusé... Sauf erreur, voilà un objectif tout tracé. J’ai largement le temps de me rendre à Nicosie de manière à me trouver sur place quand Z.24 rencontrera son copain. Qu’en pensez-vous ?

Le Grec hésita une seconde, puis questionna:

- Vous croyez que la gamine va se taire ? Si elle raconte sa mésaventure à son père...

- Qu’importe ! s’exclama Coplan. Si elle parle, Syradis comprendra tout de suite pour quelle raison sa fille a été enlevée puis ramenée saine et sauve près de sa maison. Intercepter des messages, c’est un peu la méthode favorite de sa bande. Par conséquent, il devinera que ses rapports secrets ne sont plus secrets pour tout le monde. Il va tabler sur cette histoire, et la rencontre à Nicosie sera truquée. C’est ce que vous feriez à sa place, et c'est ce que je ferais.

- Précisément, c’est là que je voulais en venir.

- Du moment eue je suis prévenu, je peux m’organiser. J’irai à Chypre... De votre côté, quand vous transmettrez les nouvelles à

Paris, demandez au Vieux de me ménager un contact avec Paul Rochet qui se trouve dans l'île comme agent permanent

- Entendu, soupira Nikopoulos, peu emballé par ces exercices de corde raide.

La réponse du Vieux arriva trente heures plus tard. Avant d'aller à Chypre pour continuer sa mission, Coplan était prié de rencontrer, le vendredi 30, à six heures du soir, dans un bureau consulaire situé dans la rue du Stade, le nommé Sam Smith, ingénieur anglais de passage à Athènes.

Coplan, lorsqu'il se présenta à ce rendez-vous, se trouva en présence d'un costaud blond, sympathique, au regard intelligent et amical, qui l'entraîna dans une pièce tranquille de l'immeuble en question.

- Enchanté de faire équipe avec vous, Moreau. lui dit le Britannique. C'est le colonel Stacy qui m'a désigné pour reprendre avec vous l'affaire D.X.9... Je remplace Billy Wynn, paraît-il.

- Vous connaissiez Wynn ?

- De vue seulement. Un garçon bien, m'a-t-on dit. Dommage qu'il n'ait pas eu un peu plus de chance...

Coplan opina et dit encore :

- Il est mort très courageusement. Votre autre collègue aussi, d'ailleurs... Vous êtes au courant de l'affaire qui nous occupe ?

- Oui, naturellement. Je viens de passer une tripotée d'heures à étudier cette histoire. Ils sont méchants, ces Karsodias, Jamont, Syradis et consorts. Ils ont déjà fait des vides terribles dans nos rangs.

- Vous arrivez de Londres ?

- Non, de Chypre. Je n'ai fait qu'une brève escale à Londres, dans le bureau du colonel. J'opère depuis plusieurs mois à Chypre : sécurité des bases militaires.

- O.K. Comme nous mettons le cap sur l'île, ça tombe à merveille.

- Je suppose que c’est étudié pour, suggéra Smith. Nous prenons l’avion ce soir même, à 22 heures. Athènes-Beyrouth, à bord d’un appareil de la mission militaire.

- Pourquoi Beyrouth ?

- Il vaut mieux que nous arrivions à Nicosie par la ligne régulière de l’Air Liban... Vous êtes déjà allé là-bas ?

- Trois jours à Famagouste, en 1946. Je me trouvais au Liban, justement.

Smith émit un petit ricanement teinté d’ironie amère. Puis, de sa voix sèche qui ne débitait jamais que quelques mots - et des mots précis, rigoureusement utilitaires - il prononça :

- En 46... La bonne époque... Visitez Chypre : l’île natale de Vénus... Beaucoup de changement depuis lors.

- Je m’en doute.

- Des terroristes à chaque coin de rue. Une moyenne de douze bombes par jour... Quant aux filles de Vénus, méfiance ! Notre meilleur agent a été abattu par une espionne du colonel G. (Authentique)

- Les filles de Chypre sont très belles, paraît-il.

- Enragées maintenant... Il y a quinze jours, j’en ai coffré deux : des bombes dans leur élégant sac à main. (Authentique)

- Voilà qui nous promet bien du plaisir !

- Sûrement.

Coplan ne put s’empêcher de sourire. Ce soi-disant Sam Smith était le prototype même de l’agent anglais tel qu’on les fabrique en série dans les écoles paramilitaires de l’I.S.

- Je vous attendrai ici, à 21 heures, reprit Smith. J’ai pour vous un passeport diplomatique qui vous épargnera les complications inutiles.

- Saine précaution, convint Coplan. Nos adversaires ont la haute main sur le contrôle des étrangers, et le commissaire Syradis a peut-être donné des instructions à ses flics de l'aéroport.

- Le colonel y a pensé, comme vous le voyez... D'autre part, quelques camarades sont en route pour établir notre nouvelle succursale d'Athènes. Syradis et ses comparses vont avoir chaud aux fesses.

Il ajouta, négligemment :

- Et nous aussi, à Chypre. Là-bas, c'est la guerre totale. Si vous ne mettez pas vos pieds à la bonne place, vous volez en l'air. Je ne parle pas au figuré.

CHAPITRE VII

A l'escale de Beyrouth, Coplan et Sam Smith profitèrent de leur soirée pour discuter plus à fond le plan qu'ils allaient mettre en œuvre à Nicosie, le lendemain.

Bien qu'il eût étudié le dossier de l'affaire Jamont, l'Anglais ne comprenait pas tout à fait la stratégie préconisée par Francis. Smith, un verre de scotch à la main - ils se trouvaient dans la chambre de Coplan, au Capitole, un très bel hôtel de la place Assour - expliqua de quelle manière il s'y serait pris, lui, pour mener son action.

- Vous aviez des atouts maîtres. Le garagiste Karsodias, d'une part, l'inspecteur Syradis de l'autre. En jouant serré, c'était dans la poche.

- Vous savez, Smith, murmura posément Francis, étudier des paperasses qu'on a rassemblées dans une chemise de carton, et travailler sur le vif, ça n'est pas la même chose. Depuis le début, le terrain est mauvais à Athènes, les faits sont là, le prouvent avec éloquence... En outre, si Jamont s'est offert le luxe de sortir de son incognito, d'utiliser son indicatif de service, c'est qu'il est diablement sûr de lui. Mieux vaut l'attaquer sous un autre angle.

Smith, pensif, but une gorgée d'alcool. Puis, d'un ton assez sceptique, il objecta :

- Le danger ne sera pas moindre à Nicosie, croyez-moi.
- Cela se peut. Mais, à mon avis, Jamont et ses comparses ne désirent nullement me liquider d'emblée... Ils auraient pu le faire à Athènes. Au lieu de cela, ils ont envoyé un de leurs hommes dans mon sillage, ce qui est plus adroit.
- C'est-à-dire ?
- Dès le mois d'octobre, ils avaient identifié un de vos agents, un homme de votre section F.P.3. Et ils auraient pu l'éliminer d'office... Mais en agissant comme ils l'ont fait, c'est toute votre section d'Athènes qu'ils ont anéantie : les autres membres de votre cellule et le pauvre Billy Wynn par-dessus le marché. Faites le bilan, et comparez.

Smith, perdu dans la contemplation de son verre de scotch, ne répondit pas, Au vrai, il n'y avait rien à répondre. Coplan reprit :

- Grâce à moi, ils espèrent démolir le réseau français d'Athènes ; car ils savent que nous avons des agents dans la ville. Comme l'ancien auxiliaire de Jamont a changé de domicile, de nom et d'informateurs, et comme en outre il se tient à l'abri, ils comptent sur moi pour les guider... Si j'avais été moins prudent, je les conduisais sans coup férir chez le chef de notre réseau d'Athènes.
- Vous vous figurez que ce sera plus commode à Nicosie ?
- Oui, je le crois.
- Pourquoi ?
- D'après les documents trouvés dans le cartable de la petite Syradis, Athènes n'est pas le centre du réseau « Jamont, Raskad et Compagnie »... Je me refuse à imaginer qu'une organisation aussi brillante ait commis la sottise de choisir l'île de Chypre comme Centrale. A Nicosie comme partout dans l'île, la loi martiale, le couvre-feu, la vigilance terrible de l'Etat-Major franco-britannique, la répression du terrorisme, tout cela empêcherait l'activité d'une centrale... En revanche, un réseau anti-anglais doit avoir dans l'île un certain nombre d'informateurs. Mon objectif, c'est d'en dénicher un et de remonter la filière sans compromettre nos services.

Après un moment de réflexion, Smith prononça :

- Vous êtes très persuasif, Moreau. Je souhaite seulement que vous n'ayez pas présumé de vos forces...

- On verra bien, marmonna Francis, philosophe.

Il vida son verre. A cet instant précis, le téléphone sonna. C'était la réception qui annonçait une visite.

- Faites monter ce monsieur à ma chambre, dit Coplan.

Il raccrocha, se tourna vers Smith et dit :

- C'est un de mes amis qui vient me serrer la main.

Smith opina. Puis, vidant lui aussi son verre, il se leva pour prendre congé.

On toqua à la porte. Coplan alla ouvrir.

- Bonsoir, Moreau, dit l'arrivant.

- Bonsoir...

Le visiteur entra. C'était un homme de petite taille, entre deux âges, vêtu d'une gabardine grise. Il avait un visage plutôt maigre, aux traits aigus et précis. Ses yeux exprimaient l'énergie, la décision. Ses cheveux grisonnants étaient coiffés avec soin, ses souliers noirs étincelaient. Dans l'ensemble, il faisait penser à un fonctionnaire honnête et tatillon.

Coplan fit les présentations :

- Mister Smith, dit-il à l'arrivant en désignant l'agent de l'I.S.

Puis, à l'Anglais :

- Monsieur Duval, ingénieur à Beyrouth. Monsieur Duval doit se rendre à Chypre et il fera le voyage avec nous.

- All right, acquiesça Smith. Rendez-vous demain matin à l'aéroport...

Ils se saluèrent amicalement d'un léger mouvement de la tête, sans se serrer la main, imperturbables en dépit du côté presque comique de la situation. Ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir les uns vis-à-vis des autres, et ils savaient aussi qu'en réalité il n'y avait ni Duval, ni Smith, ni Moreau dans cette chambre.

Après le départ de l'Anglais, Coplan offrit un verre à son visiteur. Mais ce dernier déclina d'un geste de la main.

Coplan enfila son manteau, et ils sortirent.

Dès qu'ils furent dehors, Francis questionna en tournant vers son collègue un regard amusé :

- Tu ne t'attendais pas à tomber sur moi, j'imagine ?

- Non, en effet, reconnut l’autre. Mais ce n’est pas la première fois que cela m’arrive avec des copains. Le Vieux adore ce petit jeu des incognitos-surprises. Qu’est-ce que tu comptes faire à Nicosie ? Tu es sur une affaire qui a des ramifications à Chypre ?

- Oui.

- J’ai reçu ordre de me mettre à ta disposition. De quoi s’agit-il ?

- Je t’expliquerai tout à l’heure. Je vais d’abord, t’annoncer une nouvelle : Victor Jamont n’est pas mort.

Duval - de son vrai nom Paul Rochet - ne manifesta aucune réaction. Les deux mains dans les poches de sa gabardine, le visage sérieux et calme, il continua à marcher du même pas énergique. A force de travailler avec des Orientaux et des Levantins, il avait acquis la maîtrise absolue de ses sentiments. Les émotions les plus violentes n’altéraient à aucun degré la gravité tranquille de son masque.

- Et alors ? s’enquit-il.

- C’est tout l’effet que ça te fait ?

- Si le Vieux a décidé de ressusciter ce pauvre Jamont, c’est qu’il a estimé que ça pouvait aider le Service. Mais je ne...

- Pas du tout ! coupa Francis avec vivacité. Ce n’est ni un camouflage ni une fausse nouvelle. Jamont est vivant, et c’est le vrai Victor Jamont.

- Je veux bien croire aux miracles, railla Paul Rochet, mais ne me demande pas de prendre le Vieux pour Jésus-Christ.

- Et pourtant, articula Coplan, les faits sont là, formels et irréfutables : Jamont est vivant, il a rallié un réseau anti-occidental, il dirige des opérations contre l’I.S.

- A d’autres ! riposta Rochet sur le même ton.

- Mon petit vieux, murmura Francis, je regrette, mais ton incrédulité n’est pas de saison. La mission dont je m’occupe depuis trois semaines, c’est ça : retrouver Jamont et lui mettre la main au collet.

- Le Vieux est cinoque, décréta Rochet. Je me trouvais à côté de Jamont quand il a encaissé deux pruneaux dans le buffet... Il s’est écroulé en lâchant un gémissement. Je me suis penché sur lui, je l’ai traîné derrière sa voiture : il est mort dans mes bras.

- Tu étais blessé toi-même, je crois ?

- Non, pas encore. C’est au moment où je démarrais avec la bagnole, qu’une balle m’est entrée dans l’épaule gauche.

Coplan déclara posément :

- Ou bien tu t’es gourré, ou bien Jamont jouait la comédie. Dans tous les cas, il est bien vivant. Et je te ferai remarquer que son corps n’a pas été ramassé par la police...

Ils venaient de quitter la rue Dar-el-Morayssé pour bifurquer et s’engager dans l’avenue de Paris. A droite, sur le miroir bleu-nuit de la mer, de lointains reflets de lumière frémissaient.

Rochet s’arrêta, contempla en silence l’horizon ténébreux. De petites vagues clapotaient contre la rive.

- Écoute, Francis, dit-il enfin à mi-voix, il y a maldonne. J’étais du côté de Dunkerque en 1940 ; j’ai appris à voir à coup sûr la différence qu’il y a entre un blessé et un mort... Si le Vieux met ma parole en doute, je trouve que ça la fout mal. Sur quoi se base-t-il pour dire que Jamont est vivant ?

- Sur des messages signés D.X.9. Des messages récents, irrécusables.

- Ce truc-là, nous l’avons employé plus d’une fois, fit observer Rochet.

- Minute. Comme Jamont prévoyait notre scepticisme, il a eu soin d’authentifier son indicatif en posant ses empreintes digitales sous sa signature. Et là, le laboratoire est catégorique : ce sont bien les doigts de D.X.9, et les empreintes sont effectuées par contact direct. Mais ce n’est pas tout : quand je me suis amené à Athènes, Jamont s’est offert le luxe de m’envoyer deux lettres personnelles pour me conseiller de plaquer l’affaire et de rentrer à Paris.

- Un histoire de fou, grommela Rochet entre ses dents. Si les morts se remettent à vivre, ça complique déjà le travail. Mais si des gars comme Jamont reviennent du purgatoire pour trahir, c’est la fin de tout...

Toujours immobile, face à la mer, il resta pensif. Coplan demeura aussi muet et aussi songeur que lui. Rochet demanda alors :

- Est-il possible que des toubibs spécialisés, attachés à un service de contre-espionnage, puissent ressusciter des morts ?

- Les techniques de réanimation font des progrès considérables, répondit Coplan. J'ai moi-même assisté à une séance de ce genre : un type qui venait de claquer par suite d'une crise cardiaque... Mais, dans le cas qui nous occupe, ça me paraît irréalisable.

Rochet, d'une petite saccade nerveuse, haussa les épaules.

- Une histoire de fou, répéta-t-il, perplexe.

Et c'est pour retrouver Jamont que tu as besoin de moi ?

- Pas exactement. .Je suis sur la piste de certains de ses complices. Deux membres de son réseau, des gars que je ne connais pas doivent se contacter demain, à 13 heures, au Ledra Palace. Je vais essayer de repérer ces types. En outre, si Jamont fait son apparition à Nicosie, ça risque de barder. Bref, après réflexion, j'ai prié le Vieux de t'envoyer ici pour me couvrir jusqu'à Chypre. Tu seras en troisième position. Smith, l'Anglais, est en deuxième position.

- Et alors ?

- Au Ledra, je serai le miroir aux alouettes. Les complices de Jamont doivent avoir mon signalement...

- Tu vas te faire descendre illico, c'est couru d'avance.

- Non, ce n'est pas couru d'avance. Jamont ne fait pas le détail, c'est un grossiste. A Athènes, il a laissé courir pendant plusieurs semaines l'agent de l'I.S. qu'il avait repéré, puis il a nettoyé une section entière : six hommes.

- Raison de plus ! émit Rochet.

- Réfléchis deux secondes. C'est le seul moyen de l'avoir au tournant.

- Moi je veux bien, mais...

Rochet n'acheva pas sa phrase, estimant que c'était superflu et que ça ne changerait rien aux décisions prises avant son intervention.

Ils reprirent leur promenade le long de la mer. Les feux des bateaux et des yachts clignotaient dans la nuit. De l'autre côté de l'avenue, les enseignes multicolores des bars et des hôtels traçaient sur les façades pâles leurs arabesques de néon.

Coplan se mit alors à donner à son collègue les instructions techniques relatives à la manœuvre prévue pour le lendemain.

Le bimoteur régulier de la ligne Beyrouth-Nicosie décolla de l'aéroport de Khaldé à onze heures du matin.

Il faisait très beau. La brume matinale s'étant dissipée, le soleil d'automne répandait sa lumière douce et dorée sur les eaux bleues de la mer.

Dans l'avion, parmi les dix-neuf passagers, il n'y avait que trois femmes. Des Anglaises qui rejoignaient leur mari à Chypre.

Les hommes - des Grecs, des Turcs, des Libanais, des Britanniques - avaient pour la plupart cette allure typique de l'homme d'affaire international : manteau de tweed, serviette de cuir, journaux financiers, lunettes à monture d'écaille. Ce sont les voyageurs qu'on retrouve sur le bateau de Hong-Kong, dans le palace de Copenhague, dans le compartiment de première de l'Orient-Express et au George V, à Paris.

Coplan lisait le journal français de Beyrouth. Deux rangées derrière lui, Smith lisait le Times. Trois fauteuils plus loin, dans la rangée de droite, Paul Rochet parcourait une revue technique américaine.

Comme le trajet ne durait guère qu'une petite heure, le steward ne servit aucun repas mais seulement l'apéritif.

Bientôt, grâce à l'exceptionnelle luminosité de l'air, on vit poindre sur la nappe étale de la Méditerranée la tache grise de l'île de Chypre. Et, peu à peu, la forme de l'île se précisa. Vue de haut, elle faisait penser à un scorpion immobile à la sortie de son trou, face au large, la queue pointée vers le golfe d'Alexandrette.

Longue d'environ 150 km. et large de 80, prolongée à l'est par la péninsule de Karpasos qui mesure plus de 75 km., Chypre constitue un incomparable port naturel d'où l'on peut surveiller tout le secteur oriental méditerranéen : Grèce, Turquie, Syrie, Liban, Palestine, Jordanie, Égypte...

C'est la côte turque la plus proche : une bonne cinquantaine de kilomètres. Par temps clair, on distingue les rivages d'Anatolie.

Dès l’atterrissage à l’aérodrome de Nicosie, Coplan réalisa combien l’île de Vénus était rébarbative et sinistre en cette période agitée.

En traversant le terrain d’aviation pour gagner les bureaux de contrôle, Francis aperçut les débris de la carlingue d’un avion démoli par les bombes anonymes des saboteurs : carcasse tordue et calcinée.

Autour de la plaine et des bâtiments, des chars, des canons anti-aériens, des soldats en armes.

Le contrôle fut long, minutieux, d’une incroyable sévérité. Les laissez-passer et les ordres de mission - car on ne visite plus l’île en touriste - étaient examinés à la loupe.

Finalement, un autobus emporta les voyageurs vers la ville. En cours de route, ils croisèrent plusieurs convois militaires. Ils longèrent également un camp dont les tentes recouvertes de dessins de camouflage s’étendaient à perte de vue. Décidément, le décor manquait de poésie.

Nicosie est une jolie ville : palmiers, maisons blanches et jaunes, avenues asphaltées, parcs fleuris, ciel d’un bleu romantique. Les foules animées sont les mêmes qu’en Grèce. Des marchands de fruits poussent devant eux leurs petites charrettes à bras chargées de raisins, de pastèques, de pêches et d’abricots. De vieilles gens à la face brune se reposent sur les bancs, près des églises. De-ci de-là, on voit se dresser le minaret d’une mosquée. Depuis quelques années, hélas, des patrouilles militaires circulent, nombreuses, d’une rue à l’autre, le fusil à l’épaule. Les jeeps de la Military Police sont partout. Et le soir, le couvre-feu fait tomber un silence sinistre.

Au Ledra Palace, Coplan fut accueilli par un portier qui parlait fort bien le français. Un groom en uniforme le conduisit ensuite jusqu’à sa chambre : le 25, au second étage.

Francis consulta sa montre. Il avait tout juste le temps de fumer une cigarette avant de descendre.

Dans quelques minutes - à moins d’une erreur d’interprétation du message de Karsodias trouvé dans le cartable de l’écolière d’Athènes - l’agent Z.24 allait contacter un de ses collègues, ici-même, dans l’hôtel.

Coplan aspira une dernière bouffée de fumée, écrasa son mégot dans un cendrier de porcelaine, vérifia le Colt que Smith lui avait confié, puis l'arme bien en place dans le holster, il quitta la chambre.

Quand il déboucha dans le hall du rez-de-chaussée, l'horloge murale marquait 12 heures 58.

Impassible, les mains dans les poches de son pantalon, il promena un regard circulaire.

Il y avait pas mal de monde. Au comptoir de la réception, plusieurs clients consultaient divers volumes de l'annuaire commercial de Chypre.

Parmi tous ces gens qui encombraient le hall, on pouvait évaluer à six ou huit les hommes placés de faction par Smith. Coplan s'avança dans la rotonde et appela un chasseur :

- Je voudrais des cigarettes et un journal local, dit-il en anglais.

- Yes sir, répondit le petit gars.

Coplan lui tendit un billet de banque.

Au moment où le chasseur s'éclipsait comme une souris, Coplan vit un taxi qui s'arrêtait dans la rue, devant le porche de l'hôtel.

Et alors, quand il vit débarquer l'occupant du taxi, il eut envie de rigoler.

CHAPITRE IX

Le Z.24 était l'un des inconnus qui pilotaient les quatre voitures américaines ayant cerné Billy Wynn et Ralph Nakales dans la rue Valsami, à Athènes.

Pas moyen de se tromper ou de confondre : Francis avait trop bien regardé ce faciès large et lourd, ce nez aplati, ces grosses lèvres, ce petit front obtus. Pendant des secondes interminables, les phares du cabriolet de Wynn avaient éclairé en plein le visage de cet individu qui pilotait la limousine de tête.

Tandis que Z. 24 pénétrait dans le hall, Coplan glissait d'un geste nonchalant son stylo à capuchon dans la poche de poitrine de son veston.

Smith, assis non loin dans un fauteuil de cuir et plongé dans la lecture, enregistra le geste de Francis.

Paul Rochet, en train de converser avec une jolie blonde, à l'entrée du bar, à gauche, nota également le signal.

- Notre correspondant est dans la place, confia-t-il à la blonde - une fille de l'I.S., mobilisée par Smith.

Coplan se mit un peu à l'écart. Il n'était plus obligé de s'exposer, maintenant qu'il savait à quoi s'en tenir.

Le chasseur lui apporta les cigarettes et le journal qu'il avait commandés, lui rendit la monnaie. A dessein, Francis tira en longueur son tête à tête avec le jeune employé.

- Si c'était possible, dit-il, j'aimerais aussi un paquet de cigarettes françaises.

- Gôlâzis ? suggéra le chasseur.

- Oui, des Gauloises, par exemple.

- All right, sir...

Il disparut derechef.

Z.24 se dirigeait vers le bar. C'était un gaillard d'environ quarante-cinq ans, bien habillé, corpulent, pas très grand mais râblé comme un catcheur. Il n'avait pas de bagages. Dans sa main gauche, il tenait des gants jaunes et un journal roulé.

Sous son petit front obtus, ses yeux de braise lançaient de brefs regards pénétrants.

Au passage, il effleura Coplan des yeux, sans plus. Puis il entra au bar.

Ou bien ce Z.24 était le champion des dissimulateurs, ou bien la figure de Coplan ne lui disait rigoureusement rien.

Dans le bar, Paul Rochet et la fille de l'I.S. continuaient à flirter gentiment, assis côte à côte sur des tabourets. Coplan les rejoignit, s'installa à côté de Rochet et, d'un regard, lui désigna Z.24. Ce dernier venait de s'attabler en face d'un officier de marine de la Royal Navy en uniforme. Les deux hommes se mirent à bavarder...

Ainsi, vraisemblablement, cet officier de marine était aussi un espion à la solde de l'énigmatique RASKAD, chef d'un vaste réseau anti-occidental.

Coplan se fit servir un Cinzano-dry.

Le chasseur s'amena, souriant, et lui remit deux paquets de Gauloises bleues. Il se retira avec un généreux pourboire, et son sourire s'élargit dans sa figure bronzée.

Cinq minutes plus tard, estimant inutile de s'attarder davantage, Francis vida son verre, paya sa consommation et quitta le bar. Il traversa le hall, déboucha dans la rue, prit la direction de la place Metaxas.

Il marchait, sans hâte, d'un pas régulier... Malgré tout, il avait les nerfs à cran et le cœur serré dans un étau.

D'une manière générale, il se tint à l'écart des voitures venant par derrière (à Chypre, on roule à gauche, comme à Londres) ; il évita aussi les artères trop étroites et coupées d'impasses.

Il arriva sain et sauf au square Metaxas. Les jeeps vertes de la M.P. montaient la garde aux quatre coins de la place.

Il entra au bureau de poste.

En refermant la porte vitrée de l'une des cabines téléphoniques, il posa la main sur son Colt, dans sa poche. Puis, le dos contre la cloison, le visage tourné vers le hall du Post-Office, il forma un numéro.

— Seven, Two, Nine, énonça une voix sèche. (7-2-9).

En anglais, Coplan répondit :

- One, one, five, one. (1-1-5-1).

- Tout va bien, enchaîna l'autre. Personne ne vous a pris en filature... Smith vient de me signaler que Z.24 a quitté le Ledra et longe actuellement l'avenue en direction de Gladstone Road. Son copain, l'officier de la Navy, est toujours au bar. Je suis navré, Moreau, mais on dirait que vous n'intéressez personne pour l'instant.

- Confidence pour confidence, je suis prêt à mettre ma main au feu que Z.24 ne me connaît pas, même en photo-robot. Vous êtes sûr de votre contre-filature ?

- Comme de moi-même, affirma l'autre. Vous avez été suivi de vingt en vingt mètres par des collègues qui ont changé de route ou qui vous ont dépassé. Sept voitures différentes vous ont surveillé par relais. Vous pouvez vous... Une seconde, on bavarde dans mon haut-parleur...

Il y eut un silence. Puis le dispatcheur central de l'opération « Ledra Palace » reprit dans son téléphone :

- L'officier de la Navy a quitté l'hôtel. Un taxi vient de l'embarquer.

- Vous ne perdez pas le contact ? questionna Coplan.

- Pas de danger, le chauffeur de taxi est un des nôtres... Vous pouvez maintenant vous diriger sur Papadopoulos Square et faire votre jonction comme prévu. Je vous donnerai là les dernières nouvelles. Good Luck !...

Coplan raccrocha.

Que la gamine de l'inspecteur Syradis n'eût rien dit à son redoutable père, c'était admissible : les gosses ne livrent pas toujours leurs secrets à leurs parents. Mais que Victor Jamont n'eût pas fourni à ses hommes le signalement du pseudo Fernand Cremers, c'est-à-dire du nommé Francis Coplan, c'était invraisemblable.

CHAPITRE X

L'officier de marine qui avait pris un des taxis rangés devant le Ledra Palace s'était fait conduire chez un importateur de la rue Hippocrate.

Pendant le trajet, le chauffeur, un gros bonhomme blond qui fumait la pipe - et qui rallumait toutes les vingt secondes sa vieille bouffarde au moyen d'un énorme briquet à gaz butane - n'avait pas perdu un geste de son client. Ce dernier, tournant la tête à chaque instant, observait d'un œil attentif les voitures qui roulaient derrière le taxi.

Un peu avant la rue Hippocrate, lorsque l'officier eut acquis la certitude que nul véhicule ne l'avait pris en chasse depuis l'hôtel, il se pencha vers le chauffeur et lui jeta d'une voix sèche :

- J'ai changé d'avis. Conduisez-moi plutôt à la banque Ottomane, au coin d'Arsinoe Street.

- Yes, sir.

Au carrefour suivant, le taxi fit demi-tour. Quand il stoppa à l'angle de la rue Arsinoe, un peu plus tard, les quatre agents de l'I.S. étaient déjà sur place. Sous des déguisements divers, ils allaient prendre le relais et surveiller l'officier de la Navy.

Grâce au microphone ouvert en permanence dans le taxi, le dispatcheur central avait entendu l'ordre formulé au chauffeur par le suspect.

Après avoir réglé le prix de la course, l'officier de marine descendit du taxi et pénétra dans le hall de la banque. Le chauffeur démarra sans s'occuper davantage de son client. Mais au lieu de retourner à son stationnement, il fila vers King Edouard Road.

Il s'arrêta devant une imposante villa blanche, débarqua, traversa le jardinet, grimpa les quatre marches du perron et sonna. Un valet en gilet rayé vint ouvrir.

Sans prononcer un seul mot, le chauffeur remit au domestique son briquet à gaz butane.

La porte se referma, le chauffeur retourna à son tacot.

Au moment où le taxi s'éloignait, Coplan et Sam Smith arrivaient à la villa à bord d'une Pontiac noire. Ils contournèrent d'un pas rapide le jardin, entrèrent dans la villa par derrière. La Pontiac était déjà repartie.

Au premier étage de la villa blanche, dans une vaste salle qui évoquait une centrale téléphonique, douze opérateurs manipulaient des micros, des téléphones, des fiches de connexion, des manettes et autres instruments du même genre.

Au milieu de la pièce, installé dans un fauteuil, devant une table de trois mètres de long qui était en réalité un plan de la ville de Nicosie et de sa banlieue, le dispatcheur déplaçait d'une main habile des petits drapeaux rouges et verts.

Ce spécialiste, un ingénieur du M.I.5 - grand type maigre, aux cheveux roux, au teint rose, âgé d'environ trente-cinq ans - portait un casque d'écoute et deux micros assujettis sur le haut de sa poitrine. Un disjoncteur lui permettait de parler soit dans un micro soit dans l'autre. Et il parlait sans arrêt, à mi-voix, tandis que son visage conservait un calme olympien.

Sam Smith et Coplan passèrent dans un bureau contigu. Un haut-parleur transmettait dans cette pièce toutes les conversations et tous les ordres se rapportant à l'Opération Ledra.

Le général William Asten, chef suprême des services de sécurité à Chypre, déambulait dans son bureau, le front penché, le visage sévère. C'était un quinquagénaire élégant et racé. Sa longue figure pâle, ses cheveux blonds brillantinés, ses lèvres minces surmontées d'une courte moustache, son menton pointu et ses mains très soignées lui donnaient un air assez peu militaire. De prime abord, on l'aurait pris pour un professeur ou pour un diplomate.

Il salua Smith et Coplan d'un léger signe de tête, sans plus.

Smith demanda à mi-voix :

- Pas de pépin jusqu'à présent ?

Sur le même ton assourdi, le général répondit :

- Ils ne peuvent plus nous échapper. Le diable en personne ne nous échapperait pas.

Il posa son regard impénétrable sur Coplan et ajouta :

- Si Monsieur Moreau est sûr d'avoir identifié Z.24 sans erreur, nous aurons des résultats.

- N'ayez crainte, murmura Francis, je ne me suis pas trompé.

Le général Asten opina, alluma une Players et se remit à arpenter la pièce, l'oreille attentive. Dans le silence du bureau, le haut-parleur débitait sa litanie monotone :

« *Huit - Six - Trois... Le suspect vient de monter dans une Hillman grise immatriculée 6196 qui file vers Egypt Avenue. Je répète : Hillman grise immatriculée 6196. A vous, Jack, dans vingt secondes... Cinq, cinq, deux, zéro. Je démarre... Je vois la Hillman dans mon rétroviseur... Je continue en ligne droite. Préparez-vous, 439... Non, je suis toujours devant la Hillman. Je vais dépasser le croisement de Karida Street*... »

Le dispatcheur intervint et ordonna brièvement :

- *5520, continuez, 439 recoupe en parallèle à votre gauche, 6528 vous accompagne à droite.. 7753, remontez dare-dare jusqu'au carrefour de la route de Kyrenia. J'envoie le camion 5033 au kilomètre deux*...

Le dispatcheur se brancha sur l'autre filature. Le haut-parleur du général Asten diffusa :

« *Z.24 vient de rentrer au restaurant Acropole, Tennyson Street. Eileen et Fred vont rejoindre et passer par l'hôtel. 967 et 812 peuvent venir se poster aux extrémités de Tennyson Street*... »

Un léger sourire flottait sur les lèvres de Coplan. Sam Smith avait profité des circonstances. La mobilisation pour Suez et le contrôle du débarquement franco-britannique avaient concentré à Chypre un formidable effectif de forces de sécurité. L'occasion était providentielle : c'était le moment où jamais d'effectuer avec le maximum de chances une opération de très grande envergure.

Z.24 et son complice, englués dans la colossale toile d'araignée que tissaient fil à fil, minutieusement, obstinément, les agents du M.I.5 et du M.I.6, ne pouvaient plus s'en tirer.

Seuls le général et son dispatcheur pouvaient mesurer pleinement l'étendue de la manoeuvre, sa progression, sa signification.

Les agents de l'I.S. - des hommes et des femmes aux apparences les plus inattendues, les uns à pied, les autres en vélo, en moto ou en voiture - ne réalisaient pas eux-mêmes ce que pouvait donner une vision d'ensemble de leurs mouvements. Mais, sur la grande table de la salle des opérateurs, les petits drapeaux verts et les petits drapeaux rouges se déplaçaient d'une manière continue, régulière, sans hésitation ni temps morts.

Un jeune type en blouse blanche vint remettre au général les agrandissements photographiques des instantanés que le chauffeur de taxi avait pu prendre avec son briquet spécial.

C'était du bon boulot.

L'officier de marine (visage glabre, osseux, grandes oreilles, fortes pommettes et arcades sourcilières très marquées) avait été photographié plusieurs fois, de face et de profil.

Par une coïncidence amusante, un des agents de la rue Tennyson annonça juste à ce moment que Z.24 venait d'être photographié par M.R. 68 et son équipière, attablés au restaurant Acropole, à moins de trois mètres du suspect.

« *Photos seront à la Centrale dans dix minutes* », conclut le correspondant.

En guise de déjeuner, Smith et Coplan se contentèrent de quelques sandwiches arrosés de bière. Une sorte de réfectoire avait été organisé au sous-sol de la villa blanche.

Tout en mastiquant son sandwich au chester, Smith articula :

- Il est possible que le travail soit terminé en ce qui vous concerne, Moreau... Maintenant, le général a ses deux suspects bien en main.

- M'étonnerait, répondit posément Coplan.

- Hmmm ? grogna l'Anglais, dubitatif.

- Hmmm, fit Coplan, affirmatif.

- Expliquez...

- Simple hypothèse, dit Francis, mais dans le message de Karsodias, il était question de la relève d'un agent. Karsodias confirmait à son chef RASKAD qu'il enverrait Z.24 pour permutation, comme convenu.

Smith porta son verre à ses lèvres, but deux gorgées de bière. Puis, avant de mordre à nouveau dans son sandwich, il grommela :

- Oui, permutation... Z.24 et l'officier de la Navy vont échanger leurs attributions respectives. Mais ça ne change rien à l'affaire, puisque nous les tenons tous les deux.

- Pas de votre avis. Je persiste à croire que Chypre, tout comme Athènes, n'est qu'un des secteurs opérationnels du réseau Raskad. Il faudrait être fou à lier pour installer son P.C. dans cette île.

- Et alors ?

- J'ai l'impression que notre officier de marine va foutre le camp pour rejoindre son chef.

- Où ?

- Je l'ignore, naturellement.

- Il n'ira pas loin. Toutes les sorties sont contrôlées, verrouillées.

- Kyrenia est un port, non ? Or notre marin est en route vers Kyrenia. Il doit même être arrivé maintenant.

- La côte est surveillée, il y a des radars.

Coplan haussa les épaules et dit, railleur :

- N'empêche que les partisans de l'Enosis et les clans politiques de la minorité turque de l'île reçoivent des armes clandestinement. Il y a un an et demi, vous avez arraisonné un méchant raffiot bourré de fusils et de dynamite. Vous avez fait un procès très spectaculaire aux contrebandiers, mais c'est tout. Depuis lors, vous n'avez plus rien intercepté. Or vous savez pertinemment que la contrebande continue. En juin, par hasard, une de vos patrouilles est tombée sur une cargaison fraîchement débarquée dans une crique solitaire, au nord de Famagouste. Comment ces armes sont-elles arrivées ? Mystère... Un espion est beaucoup plus facile à passer qu'une caisse de grenades. Concluez vous-même...

Smith, ironique, murmura :

- De Kyrenia au cap Anamour, il y a une centaine de kilomètres. Même pour un bon nageur, c'est beaucoup.

- Les bateaux de pêche, indiqua Francis, laconique.

- Surveillés par nos vedettes de l'aube à la tombée de la nuit. Toutes les embarcations doivent être rentrées au port avant l'obscurité.

Quant aux sous-marins éventuels, l'Asdic les épinglerait.

Coplan regarda son interlocuteur.

- Smith, si j'étais obligé de franchir secrètement les cent kilomètres d'eau qui nous séparent de la côte turque, ni votre radar, ni votre Asdic, ni vos vedettes ne m'en empêcheraient.

- En tapis volant ?

- Oh, peu importe ! Demandez plutôt aux trafiquants d'armes de vous expliquer le coup...

Smith acheva son frugal repas en silence. Au moment de vider son deuxième verre de bière, il dit négligemment :

- Si vous y tenez vraiment, nous poserons la question au général...

En fait, lorsqu'ils remontèrent au bureau, ils n'eurent pas le loisir de demander quoi que ce soit au général Asten. Ce dernier maugréa en les voyant réapparaître :

- Je vous attendais... Du côté de Z.24, les choses ne vont pas trop mal : le bonhomme a pris pension dans une bicoque indigène sur la route de Kykko. Par contre, à Kyrenia, les événements évoluent d'une façon qui ne me plaît pas beaucoup. Notre suspect se trouve depuis plus d'une demi-heure dans un café du port... Il a abandonné son uniforme et il porte maintenant des vêtements indigènes... Je voudrais que vous fassiez un saut jusque-là... Je pourrais coffrer cet individu, mais cela ne nous mènerait pas loin. C'est la filière qui m'intéresse.

Smith se tourna vers Coplan.

- Vous aviez raison, Moreau, dit-il simplement. Notre rôle n'est pas terminé, je crois.

Francis enchaîna d'un ton pondéré :

- Comme je viens de l'expliquer à Smith, je pense que notre suspect va quitter l'île. Pour le tenir à l'œil, il faudrait mobiliser à Kyrenia des hommes et du matériel. Des vedettes rapides, surtout.

- Nous avons des radars, coupa le général. Aucun bateau ne peut franchir la limite de la zone contrôlée.

- Il m'est arrivé de pénétrer clandestinement en Russie par la Caspienne, murmura Coplan. Et je vous jure qu'il y avait des radars, là aussi.

- Bon. Je me fie à vous, trancha le général. Une voiture va vous emmener tous les deux à Kyrenia. Faites-moi signe dès votre arrivée.

Par on ne sait quel caprice, la nature n'a pas voulu doter Chypre d'un véritable port naturel digne de ce nom. Aucun point de la côte, pas plus au nord qu'au sud, n'offre les conditions requises pour l'édification d'une installation portuaire puissante.

Cependant, au sud et au sud-est, les ingénieurs de la marine britannique ont réussi à construire des bases maritimes à peu près passables. Famagouste, Limassol et Larnaca ont été équipées tant bien que mal, et l'armada du débarquement de Suez a pu manœuvrer sans trop de déboires. Par contre, Kyrenia, au nord,

petite bourgade adossée aux contreforts de la chaîne des Cerines, est demeurée ce qu'elle a toujours été : un fort modeste port de pêche. Des maisons blanches regardent la mer tranquille. Une grosse tour en ruine marque l'entrée de l'arrière-port au fond duquel, parmi les lourdes barques indigènes, se balancent quelques yachts blancs et racés.

Il était un peu plus de trois heures quand Smith et Coplan arrivèrent à l'entrée du village.

Smith appela aussitôt le général Asten, et demanda :

- Quelle est la position ?

- Descendez de voiture et dites au chauffeur de revenir à Nicosie. Dirigez-vous à pied jusqu'à l'église, à l'ouest. Miss Daviros vous contactera dans huit minutes derrière l'église. Elle porte une blouse indigène et un foulard bleu. Elle vous renseignera. Vous avez une radio dans la cave de l'une des maisons du port. Je reste à l'écoute.

- O.K.

Ils mirent pied à terre et se dirigèrent vers les premières maisons de la bourgade.

La fille de l'I.S. était déjà au rendez-vous derrière l'église. Vêtue à la turque, elle vendait des fruits qu'elle trimbalait dans un large panier d'osier suspendu à son bras.

- Notre homme est toujours dans le café du port, dit-elle. Il est vêtu d'un vieux pantalon de toile et d'une blouse grise. Le type qui l'a convoyé jusqu'ici en voiture est reparti à Nicosie. Rien d'autre à signaler.

Coplan questionna avec promptitude :

- Depuis combien de temps se trouve-t-il au bistro du port ?

- Depuis vingt-cinq minutes.

- Où est notre poste ?

- A trois cents mètres sur la droite. C'est la maison à deux étages, avec des volets verts. Weldon est de garde à la porte de l'immeuble. Nous avons six hommes autour du café.

- Parfait, acquiesça Francis, soucieux.

Ils mirent le cap sur le port, par une rue étroite, tandis que la marchande de fruits s'éloignait. La rue qu'ils suivaient avait un caractère presque oriental. Tortueuse, encombrée d'enfants,

ombragée par des balcons de bois en encorbellement, elle n'avait pas la claire ordonnance des petites cités grecques de la Méditerranée.

Lorsqu'ils débouchèrent devant la mer, Smith et Coplan tournèrent à droite. La maison aux volets verts était à moins de vingt mètres.

Assis sur le seuil, un villageois gardait l'accès de l'immeuble. Il reconnut Smith et grommela entre ses dents :

- Prenez l'escalier à gauche. C'est la cave du fond. Krain est prévenu de votre visite.

le nommé Krain, un costaud au visage bronzé et buriné, les salua d'un geste de la main. Assis sur une caisse, il parlait devant le petit micro circulaire d'un émetteur-récepteur. Sa communication terminée, il se leva.

- Je viens de signaler votre arrivée au général, dit-il.

- Quoi de neuf ? s'enquit Smith sans présenter Coplan.

- Rien, calme plat. Notre suspect est toujours au café. Toutes les issues du bistro sont gardées en permanence. Nous avons établi un roulement

Smith opina.

Coplan, muet comme une carpe, allumait une cigarette.

Krain, étirant ses longs bras musclés, bâilla puis soupira.

- Si notre gars ne bouge pas avant la nuit, ce sera moins commode, émit-il.

Et il retourna s'asseoir sur sa caisse, devant l'émetteur-récepteur.

La cave était éclairée par une grosse baladeuse enfermée dans une cage de treillis. Les murs cimentés étaient propres, mais le sol de terre battue était plein de mégots écrasés.

Coplan, s'approchant de Krain, prononça négligemment :

- Si notre suspect ne sort pas avant le crépuscule, vous pourrez dormir sur vos deux oreilles : il ne bougera pas d'ici demain matin.

- Ah oui ?

- Vous verrez... Mais, dites-moi, est-ce qu'il se tient dans la salle de café ? A-t-il rencontré des amis ?

- Non. Il a dû monter à l'étage. Il y a deux ou trois chambres que le tenancier loue à la journée...

- On peut s’installer sur la terrasse ici ?
- Oui, naturellement. J’ai d’ailleurs un gars là-haut avec des jumelles.
- Je crois que je vais aller lui dire bonjour.
- Faites comme chez vous.
Krain, de toute évidence, ne prisait pas énormément la collaboration d’un collègue français.
Coplan lui tourna le dos, sortit de la cave et grimpa jusqu’à la terrasse.
Un jeune type en veste sport et pantalon de flanelle, assis en tailleur contre la bordure de la terrasse, surveillait à la jumelle les quelques bateaux de pêche amarrés le long du quai, à gauche, à peu près à la hauteur de la tour en ruine qui se dressait de l’autre côté du chenal.
En anglais, Coplan demanda au guetteur :
- Rien à signaler ?
Le jeune type baissa ses jumelles, regarda Francis et grommela d’un ton désabusé :
- J’attends qu’on me fasse savoir que notre suspect a quitté le bistro.
- Qu’est-ce que vous examiniez avec tant d’intérêt ?
- Je me distrais pour tuer le temps. Je suis, de Sandown et j’aime les bateaux... Y a un pêcheur qui se prépare à mettre la voile...
- Permettez ?
Coplan avança la main. Le guetteur lui passa les jumelles. En moins de soixante secondes, Francis fut fixé :
- C’est notre suspect qui met les voiles, voilà ce que c’est, ricana-t-il. Tenez ce bateau à l’œil, je reviens dans un instant.

CHAPITRE XI

Coplan avait noté sur les photos de l’officier de marine un détail important : les oreilles.

En effet, le complice de Z.24 avait des oreilles aisément reconnaissables : charnues, élongées, un peu décollées et se terminant vers le haut par une pointe caractéristique. En termes spécialisés : « oreille grande avec antitragus fort et hélix supérieur aigu. »

Tout de suite, dans les jumelles, alors qu'il étudiait le visage de chacun des pêcheurs qui préparaient le départ de leur bateau, Francis avait repéré ce détail. Un des indigènes, un gaillard osseux et barbu, présentait de façon frappante le signe distinctif en question.

Krain, responsable des opérations dans le secteur, tint à vérifier lui-même l'exactitude de l'information apportée par l'agent français. Muni d'une photo de l'officier de la Navy, il grimpa quatre à quatre jusqu'à la terrasse.

La confrontation fut rapide et positive :

- Pas de doute, c'est bien lui, maugréa Krain. Les oreilles, les pommettes saillantes, les arcades sourcilières plus larges que la normale Le salaud ! Pour un peu, il nous glissait entre les doigts.

Furibond, ¡'Anglais redescendit au sous-sol et annonça la nouvelle au général Asten. Ce dernier prononça d'un ton sec :

- Smith est là ?

- Oui, il vous écoute.

- Smith ?

- Je suis à l'écoute.

- Filez immédiatement à la sortie ouest du port. Une vedette-radio est parée dans la première crique. Embarquez avec Moreau et...

Coplan, assez peu soucieux du protocole militaire, interrompit froidement :

- Excusez-moi, général, je crois qu'il est préférable que nous restions à terre. Notre suspect va être pris en charge par un pêcheur de Tchorak ou de Kalandran. A ce moment-là, il faudra qu'un sous-marin nous dépose sur la côte turque avant l'arrivée de notre homme.

Il y eut un silence. A la fin, le général articula :

- Soit... Que Krain désigne un de ses agents pour faire la surveillance et la liaison.

- A vos ordres, répondit Krain.

Un véritable branle-bas de combat agita le personnel du P.C. de Krain. Deux vedettes rapides et une vedette-radio allaient quitter la côte en l'espace de sept minutes.

Sur ces entrefaites, le guetteur de la terrasse signala que le bateau de pêche sortait du chenal.

La liaison fut aussitôt établie entre les trois points : la vedette rapide, Krain, et le général Peu après, l'opérateur de la vedette fit savoir que le bateau avait mis ses moteurs en marche et naviguait à toute allure.

Coplan dit à Smith :

- J'ai l'impression que nous pouvons préparer notre départ. Il nous faut des vêtements indigènes, un poste portatif, de l'argent turc et des pièces d'identité. Demandez également au général d'alerter vos collègues d'en face et de vous communiquer les mots de passe. Êtes-vous armé ?

- Oui, dit Smith qui s'avança vers l'émetteur et appela le général.

Les pêcheurs indigènes de Kyrenia connaissaient évidemment l'existence des radars installés par les Anglais autour de l'île. D'autre part, ils savaient que les vedettes de la surveillance maritime ne toléraient pas la moindre infraction aux instructions générales édictées à l'usage des flottilles de pêche.

Le bateau qui avait emmené l'agent du réseau Raskad se conforma aux règlements. Il alla jusqu'à la limite de la zone de pêche, mais pas au-delà.

C'était un raffiot d'apparence vétuste, à la coque peinte en bleu avec une ligne horizontale blanche. Avec son mat et sa poupe plate, il avait un aspect inoffensif. Mais, quand ça lui chantait, il avançait vite et son étrave pointue fendait allègrement les flots.

De très loin, les vedettes britanniques observaient sans relâche leur proie.

A présent, la liaison-radio se faisait sur quatre points : Nicosie, Kyrenia, la vedette et le sous-marin dans les flancs duquel Coplan et Smith achevaient de se transformer en indigènes de l'Anatolie méridionale. Le submersible, une version réduite des légendaires « types T » de la Royal Navy, filait sans peine ses dix-huit nœuds en plongée.

Quand la radio annonça que le bateau de Kyrenia venait de mettre en panne à un mile de la limite, et que deux bateaux turcs de la flottille de pêche de Tchorak étaient à l'ancre, de l'autre côté de la ligne, Coplan eut un sourire.

- C'est le coup classique, dit-il à Smith. Notre suspect va s'équiper en homme-grenouille et rejoindre ses copains à la nage. Le bateau va lui servir d'écran. Et comme il va faire le trajet en plongée, les veilleurs ne verront rien dans leurs jumelles...

L'habitacle où les deux hommes se tenaient n'était ni très spacieux ni très confortable. Ils disposaient tout juste, entre les deux couchettes de cuir, d'un espace de 50 centimètres de large sur un mètre dix de long.

Lorsqu'ils eurent terminé leurs préparatifs, ils s'allongèrent sur les couchettes.

Toutes les cinq ou dix minutes, un assistant de l'officier-radio leur apportait un billet sur lequel l'opérateur avait griffonné en style télégraphique les nouvelles communiquées par le général Asten ou par l'une des vedettes.

Vers cinq heures, le général annonça que l'agent I.F. 43 était en route et se trouverait au rendez-vous à l'heure convenue pour accueillir les deux envois (les deux envois en question étant Sam Smith et Francis Coplan).

Vingt-cinq minutes plus tard, après un bref dialogue entre le général et le commandant du sous-marin, ce dernier recevait l'ordre de commencer les opérations d'accostage.

Smith et Coplan furent aussitôt convoqués au poste de commande, situé juste sous la passerelle.

Le commandant, un jeune officier au visage rond parsemé de taches de rousseur, ne put réprimer un sourire en les voyant travestis de la sorte.

- Vous êtes mignons, comme ça...
Ils portaient le costume traditionnel du paysan d'Anatolie : pantalon bouffant, serré à la cheville ; chemisette de cotonnade, large ceinture de couleur et turban.
L'officier leur demanda :
- Vous parlez leur patois ?
- Non, malheureusement, dit Smith. Même pas un mot de turc moderne. Mais un camarade de Koraman nous attend ; il nous donnera un coup de main.
Le commanda esquissa une moue et marmonna :
- Drôle de sport. J'aime mieux pour vous que pour moi. Voici comment les choses vont se dérouler. Dans quelques minutes, j'amorce ma remontée. Si mes périscopes ne révèlent rien d'insolite, je fais surface dans une calanque située à l'ouest du cap Anamour. C'est une crique assez profonde, surplombée par une grotte qui se creuse dans le roc. A cet endroit, la falaise tombe à pic dans la mer. Nous sommes donc à l'abri des guetteurs éventuels.
Coplan questionna :
- A quelle distance serons-nous de Tchorak ?
- Neuf kilomètres. Mais vous aurez largement le temps de rejoindre le port avant la rentrée des bateaux turcs.
- De quelle manière prenons-nous contact avec le sol ferme ? demanda encore Coplan.
- En canot pneumatique.
- All right.
- Plus de questions à poser ?
Coplan et Smith secouèrent la tête négativement. L'officier prit place alors sur son siège métallique, face au tableau de commande. Il coiffa son casque d'écoute, décrocha le micro mobile assujetti au tableau, colla son œil à l'oculaire du périscope-avant, et commença à lancer ses ordres.
Le submersible se mit à remonter lentement, régulièrement. Et toute la manœuvre fut exécutée en un temps record, sans pépins ni surprises d'aucune sorte.
Coplan et Smith furent priés de monter à la passerelle.

La première bouffée d'air pur qu'ils respirèrent les gratifia d'un léger étourdissement. Il faut un certain entraînement pour s'habituer à l'atmosphère confinée qui règne dans un sous-marin en plongée.

Déjà, sur le pont, deux jeunes matelots procédaient au gonflage du canot pneumatique.

Coplan eut la sensation très nette que ce n'était pas la première fois que le commandant accomplissait ce voyage et cet accostage. L'endroit était incroyablement calme, totalement désert. D'une grande beauté, d'ailleurs. En d'autres circonstances, Francis n'aurait pas manqué de savourer la majesté de ce décor solitaire : les rochers sombres et tragiques, la calanque aux bords escarpés, la bouche d'ombre de la grotte, le mince liséré de sable pâle où venaient mourir les pulsations de la mer.

De l'autre côté, vers le large, l'horizon scintillait de mille reflets cuivrés. Déjà, dans le ciel d'automne, de longs nuages mauves et roses s'étiraient paresseusement et préludaient au crépuscule.

Le ronronnement du sous-marin s'était tu. Dans le vaste silence, le clapotis régulier des vaguelettes éveillait un faible écho. Sur la passerelle, trois marins surveillaient sans relâche la terre et la mer, balayant de leurs jumelles spéciales les rochers et la surface de l'eau.

Le canot pneumatique fut descendu. Un matelot se laissa glisser le long d'une corde jusque dans la frêle embarcation. Puis Smith et Coplan firent de même.

En quelques secondes, à la godille, le canot aborda la plage minuscule. Le grand type (qui depuis plusieurs minutes faisait des signaux au moyen d'une torche électrique) s'avança. Il était vêtu comme un colonial : culotte d'équitation, bottes de cuir, chemise kaki. Ses cheveux noirs et sa courte barbe en collier tranchaient sur son teint olivâtre.

Mettant sa lampe-torche dans sa poche, l'inconnu empoigna à deux mains le rebord du canot pneumatique et tira l'esquif sur le sable. C'était un hercule. Le fond du canot racla le sol ferme sur plus d'un mètre.

Smith échangea aussitôt avec son collègue I.F.43 les mots de passe. Après quoi il présenta Coplan :

- Moreau.

- Clarke, répondit le barbu.

Les trois hommes escaladaient encore les rochers de la côte quand le sous-marin s'enfonça dans la mer et disparut.

Clarke, qui avait été alerté par un message radio du générai Asten, ne savait pas exactement ce qu'on attendait de lui. Sam Smith lui expliqua la situation.

Coplan enchaîna en disant d'une voix pressante :

- L'essentiel, pour l'instant, c'est que nous arrivions à Tchorak avant la tombée de la nuit. D'après le général, les deux bateaux de pêche rentreront vers sept heures. Nous devons être là avant eux.

- C'est l'affaire d'un quart d'heure, marmonna Clarke. Mon camion est sur la petite route côtière, à cinq minutes d'ici.

Devant la mine étonnée de Smith et de Francis, il reprit :

- Je suis transporteur. J'ai douze camions et je détiens la licence officielle exclusive pour tout le district du Taurus Cilicien, de Koraman et à la côte. Je trimbale du blé, du maïs, du coton, du tabac, des engrais...

Smith s'enquit :

- Il y a longtemps que vous faites ce métier ?

- Depuis 47... Londres m'a fourni les capitaux, naturellement. C'est un job qui facilite bien des choses, vous pensez !...

Ils arrivèrent au camion, un robuste Bernard douze tonnes dont la cabine était peinte en gris et la caisse en jaune pâle.

Clarke s'installa au volant, tandis que Smith et Coplan prenaient place à côté de lui, sur la banquette de cuir. Smith déposa à ses pieds la vieille mallette brune qui contenait le poste émetteur-récepteur de campagne, mais il changea d'avis quand le camion se mit en route et il préféra poser la mallette sur ses genoux. La route n'était qu'une succession de bosses et de nids de poule.

Pendant les dix minutes que dura le trajet, ils ne purent échanger la moindre parole. Le camion, mené à vive allure malgré les secousses et les cahots, faisait un vacarme épouvantable.

Clarke stoppa à l'entrée du bourg.

- Quel est le programme des festivités ? demanda-t-il.

- Rien de particulier, répondit Smith. Attendre les deux raffiots, surveiller le débarquement de notre suspect et le tenir à l'œil sans se montrer... Voici sa photo en officier de marine... Aux dernières nouvelles, il était costumé comme nous. Avec une barbe en plus, une barbe hirsute... Mais ce sont les oreilles qu'il faut bien observer : elles le trahissent inévitablement.

Clarke étudia l'agrandissement, le rendit à Smith et questionna :

- Quelles sont les grandes lignes de l'affaire ?

- Il s'agit d'un réseau qui fait de sérieux dégâts dans nos rangs. Réseau farouchement anti-anglais... Sept de nos camarades ont été tués à Athènes.

- A Athènes ? fit Clarke, les sourcils arqués.

- Oui, mais nous avons intercepté des documents qui démontrent que le centre de ce gang n'est pas en Grèce. La piste nous a conduits à Nicosie. De Nicosie à Kyrenia, de Kyrenia... c'est ce que nous devons savoir coûte que coûte.

- Compris, dit Clarke.

Coplan estima utile d'insister .

- Ce suspect est notre seule carte, Clarke, dit-il en se penchant pour regarder son interlocuteur. S'il réussit à nous semer, nous sommes flambés... Ce petit patelin, ici, n'est évidemment qu'un relais. Par conséquent, notre type va continuer son voyage. A votre avis, quels sont les itinéraires qu'il peut emprunter ?..

- Eh bien, cela dépend, marmonna Clarke, indécis. Un réseau qui couvre simultanément la Grèce, Chypre et la Turquie doit nécessairement avoir sa direction dans une grande ville. On peut donc supposer que notre zèbre va remonter sur Ankara ou sur Istanbul. Si c'est en chemin de fer, il doit aller à Mersin, puis à Adana. A partir de là, il peut prendre le Taurus-Express ou le Meram-Express... S'il est pressé, il peut couper en voiture jusqu'à Karama et monter dans le train à cet endroit : il gagne une demi-journée...

- Et s'il désire voyager uniquement en auto ?

- Je le plains ! C'est une balade de 650 kilomètres jusqu'à Ankara, dont 400 par une route plutôt dégueulasse. Quant à rejoindre Istanbul en voiture, ça devient alors une véritable expédition. Plus de 800 kilomètres !...

Il y eut un silence. Coplan et Smith réfléchissaient. A la fin, Francis reprit :

- Prenons des bases concrètes. Il doit forcément quitter Tchorak en voiture, si j'ai bien compris ?

- Inévitablement.

- De quelles routes dispose-t-il ?

- Deux. La route de Karaman, qui est la mienne, et la route vers Mersin. Je laisse de côté l'infâme corniche que nous venons de suivre.

Sans quitter des yeux les deux bateaux bruns qui venaient de rentrer de la pêche et qui s'amarraient le long du vieux quai de Tchorak, un grand type barbu, en chemise kaki, assis à l'écart sur une barrique à demi défoncée, dévorait à belles dents le quignon de pain qu'il tenait dans son poing droit.

Autour des deux bateaux, des gosses turbulents galopaient et criaient. Les pêcheurs, sans hâte ni fébrilité, rangeaient leurs paniers, leurs filets, des cordages, des jerricans de gas-oil.

A quelques pas de là, debout à l'entrée de la jetée de planche, deux agents de la Garde côtière surveillaient distraitement le port. Revêtus de l'uniforme vert-pâle, la cigarette au bec, les mains dans les poches, les deux hommes de la police spéciale se contentaient de contrôler du coin de l'œil le nombre et la nature des paniers qu'on déchargeait des deux bateaux.

A vrai dire, comme ce n'était pas encore l'heure propice aux exploits des contrebandiers, les deux gardes-côtes ne se cassaient pas la tête.

De toute façon, ils n'auraient pas pu remarquer que l'équipage d'un des bateaux comptait un homme de plus, puisqu'ils n'avaient pas assisté au départ des deux bâtiments.

Mais Clarke, assis sur son tonneau, identifia sans peine l'individu auquel ses deux collègues s'intéressaient. Il le vit traverser le quai en compagnie d'un autre pêcheur. Et il se leva pour se diriger tranquillement vers le café où les deux hommes venaient d'entrer.

L’espion du réseau RASKAD ne resta pas plus d’une demi-heure dans le bistro. Mais, lorsqu’il sortit, la nuit était tombée. Seul, sans bagages, il quitta le bord de mer pour gagner une maison située à l’autre bout du patelin, vers l’intérieur.

Coplan et Smith, qui suivaient à bonne distance le mouvement, se rapprochèrent.

Clarke déclara :

- Je connais le propriétaire de cette maison. C’est un gros pacha qui fabrique de l’huile d’olive. Il a des kilomètres d’oliveraies au nord d'Alaiyé... Si c’est un copain de votre suspect, il va sans doute le conduire en bagnole à Mersin ou à Karaman. Je vais me poster avec mon camion au croisement des deux routes...

Effectivement, dans la clarté d’une lampe allumée au-dessus du portail de la maison campagnarde, Coplan, resté de garde, vit bientôt apparaître une Ford ancien modèle qu’on venait de sortir d’un hangar utilisé comme garage.

Un gros bonhomme poussif et obèse se hissa derrière le volant de la guimbarde. L’espion de Chypre, débarrassé de sa barbe, habillé à l’occidentale cette fois et porteur d’une serviette de cuir, s’installa à côté du pacha.

Coplan n’attendit pas que la Ford eût démarré. Il s’éclipsa, piqua un sprint effréné pour arriver le premier au croisement où le Bernard stationnait, ses feux de position allumés.

Il eut juste le temps de sauter dans la haute cabine du camion : la Ford s’amenait, bruyante, précédée par le double faisceau éblouissant de ses phares de route.

Clarke maugréa :

- Il n’a pas lambiné, votre zigoto. C’est ce qui s’appelle une correspondance directe. Sauf imprévu, il va prendre le train de 5 heures 10 demain matin, à Karaman, et sauter dans l’express de 8 heures 35 à Konya.

Smith demanda :

- Est-ce que vous ne pourriez pas dépasser cette guimbarde pour nous déposer à Karaman avant notre type ? Nous pourrions nous installer dans le train avant lui.

- Bonne idée, approuva Clarke.

Mais Coplan n’était pas de cet avis.

- Vous vous rendez compte du risque ? objecta-t-il. Imaginez qu’un second relais ait été prévu entre la côte et Karaman ?... Non, je ne suis pas d’accord avec vous, Smith. Je me méfie de ces gens.

- Puisqu'il n’y a pas d’autre route ! répliqua Smith.

- M’est égal. Une seule route est encore de trop ! Nous devons suivre la Ford et ne pas la perdre de vue. Si c’était possible, l’idéal serait de rouler sans lumière.

- Je connais le chemin comme ma poche, grogna Clarke.

- Allez-y, dit Coplan.

Smith haussa les épaules.

- Bon allons-y ! accepta-t-il.

Le puissant camion démarra.

Au bout d’une dizaine de minutes, le feu rouge de la Ford apparut dans les ténèbres. Clarke relâcha sa pédale d’accélérateur. La Ford faisait du 65 environ, mais sa vitesse semblait diminuer à mesure que la route grimpait.

A gauche, c’était la forêt. Dense et mystérieuse, pareille à une muraille d’un noir d’encre. A droite, jusqu’à la mer, d’immenses cultures de céréales. Le blé d’automne se balançait sous le souffle de la brise océane .

La route, de plus en plus méandreuse, allait en direction est et franchissait les pentes du Taurus pour rejoindre la vallée de la Goek-Sul.

Une fois le fleuve atteint, la forêt disparut et ils remontèrent en ligne presque droite vers le nord-ouest. Le moteur du Bernard tournait avec une douceur et une régularité remarquables. Clarke, en dépit de l’obscurité, conduisait d’une main très sûre. Ses yeux restaient rivés au feu rouge qui brillait loin devant, s’effaçait à chaque virage et revenait aussitôt.

Ils avaient quitté Tchorak depuis environ une heure et demie quand Clarke laissa brusquement échapper un juron. Puis, d’un ton qui exprimait l’étonnement, l’incrédulité même, il proféra :

- C’est insensé ! Ils prennent la secondaire qui va sur Ereghli !

Coplan, sur le qui-vive, questionna promptement :

- Qu’est-ce qu’il y a dans ce patelin ?

- Rien de spécial, grogna Clarke. C’est un bled, un véritable bled. Quelques maisons, quelques fermes, une filature et deux usines de tissage.

- Prenez le même itinéraire, dit Francis... Je parie tout ce que vous voudrez que notre type va trouver une nouvelle combine à Ereghli... Ce n’est pas à bord d’un antique tacot qu’il va faire un long voyage, croyez-moi ! A Athènes, ce réseau dispose d’une floppée de limousines américaines dernier modèle. Cette promenade n’est qu’une transition.

- Je pense à une chose, bougonna Clarke d’une voix sourde. Il y a aussi une tannerie au sud d’Ereghli. Une tannerie assez importante. J’ai fait des transports pour eux et je connais le directeur. Il a un avion personnel, un petit « 3-places *Rondosse* » avec lequel il fait la navette entre son usine et ses bureaux d’Ankara et d’Istanbul. Ce serait une drôle de blague si notre lièvre nous échappait de cette façon, non ?

Coplan s’enquit :

- Comment s’appelle-t-il, ce directeur ?

- Aral Shamzi.

- Foncez, rattrapez la Ford et coincez-la !... Si ces types s’envolent à notre nez et à notre barbe, tout est fichu.

Le camion, comme un pachyderme en colère, bondit et fila dans un rugissement formidable.

CHAPITRE XII

La vieille Ford n’était plus qu’à trente ou quarante mètres quand Clarke hurla en se tournant vers ses deux compagnons :

- Je peux les coincer sur le bord de la route, mais ils vont nous canarder...

- Approchez encore un peu. Vous stopperez quand ils ralentiront, cria Coplan en sortant son Colt.

- Yes !

Coplan fit glisser la sûreté de son arme, baissa la vitre de la portière, passa son bras, se pencha à l'extérieur.

Dans le ron-ron feutré de son 70 à l'heure, le Bernard serra de plus près la Ford.

Coplan, en guise de signal, leva la main gauche. Puis, sans viser bien longtemps, il appuya sur la détente du Colt.

Le feu rouge de la Ford décrivit un zigzag brutal avant de dériver mollement vers le bas-côté, à droite de la route. Le camion stoppa. Coplan sauta sur la route et, le buste plié, courut vers la voiture qui s'immobilisait.

Clarke, avec un à-propos merveilleux, alluma brutalement ses puissants feux de route au moment précis où les deux passagers de la Ford arrivaient derrière le véhicule.

Effarés, aveuglés, les deux hommes obéirent comme des automates quand Coplan, tel un diable surgi des ténèbres, leur intima sèchement, en anglais, de lever les bras.

Smith arriva à la rescousse. Pendant que Coplan tenait les deux prisonniers en respect, Smith les fouilla. Ils étaient armés tous les deux. Le petit obèse avait un Walther PPK 7,65. L'autre, un Z calibre 6,35 « made in Czechoslovakia ».

- Les portefeuilles et les papiers, recommanda Francis à Smith.

Mais, au moment où l'Anglais avançait les bras pour vider les poches de l'homme de Chypre, celui-ci, avec une vélocité fantastique, agrippait le poignet droit de Smith, le lui tordait et plaçait le corps de son antagoniste comme un bouclier devant le Colt de Coplan. Puis, presque dans le même mouvement, d'une prodigieuse détente de tous ses muscles, il projeta Smith comme un projectile qui percuta Francis en pleine poitrine.

L'obèse, profitant de l'incident, contourna sa voiture, se jeta sur le tableau de bord, la main droite tendue avec avidité.

Il se retournait, arborant un Lüger dont il essayait de dégager fébrilement la sûreté, quand Clarke, venu en renfort, lui colla dans le gras de la nuque un sensationnel marron. Le bouddha exhala une plainte. Mais Clarke, du tranchant de la main cette fois, le frappa derechef. L'obèse alla dinguer comme une grosse poupée contre le tableau de bord de la Ford.

Derrière la voiture, un match de pancrace ébouriffant mettait aux prises Coplan, Smith et l'espion de Nicosie. Francis avait été forcé de lâcher son Colt afin de ne pas blesser Smith lorsque celui-ci était arrivé comme un boulet de canon. Mais, sans perdre son sang-froid, Coplan s'était dégagé d'une ruade et, voyant que le suspect se préparait à fuir dans les champs noyés d'obscurité, il avait plongé comme un gardien de but, les deux bras lancés en avant.

Par chance, il avait pu atteindre la cheville de son adversaire. Et ce dernier, stoppé net dans son élan, s'était étalé de tout son long sur la route. Smith, pas veinard pour un sou, s'était présenté alors - à point nommé - pour encaisser au creux de l'estomac un grand coup de pied lancé au hasard par le prisonnier de Francis.

Quand Clarke s'amena sur le ring, traînant derrière lui le gros Turc complètement sonné, il se trouva devant une mêlée à la fois très confuse et très agitée. Le fuyard de Kyrenia aurait fait un excellent champion olympique de lutte libre. Il en avait toutes les qualités : la vitesse, la souplesse, la vigueur et le sens de l'improvisation. Malgré leurs efforts conjugués, Smith et Coplan n'arrivaient pas à le terrasser définitivement.

Mais Francis ne pensait plus qu'à une chose : ne pas lâcher sa prise. Et il s'accrochait à son adversaire avec une obstination tellement frénétique que seuls des coups de hache auraient pu l'en détacher.

Le type frappait des deux poings. Fort. En ahanant et en essayant de se redresser. Smith cognait lui aussi, des poings et des pieds. Avec une rage sourde.

Clarke laissa froidement tomber l'obèse sur le sol. Puis, sortant le Lüger qu'il avait pris des mains de sa victime, il s'accroupit.

Le bras levé, il sautilla autour du groupe enchevêtré des trois lutteurs. Il devait attendre le bon moment, car le combat avait de perpétuelles fluctuations.

Smith encaissa un gnon qui lui fendilla la lèvre inférieure et fit péter le sang sur son menton. Débordant de rancune, il baissa la tête, fonça, releva brutalement son crâne. L'espion de Chypre, qui avait la bouche ouverte et qui haletait, sentit sa mâchoire se refermer avec un claquement sec. Étourdi, il relâcha son effort,

ferma les yeux, aspira l'air qui commençait à se faire rare dans ses poumons. Pendant un dixième de seconde, immobile, il récupéra. Mais le bras de Clarke s'abattit. Et ce fut tout.

Groggy, l'homme de Chypre sombra dans un néant noir et mou.

Après avoir soufflé pendant quelques minutes, les deux agents de l'I.S. et Coplan entreprirent de mettre un peu d'ordre dans la situation.

Clarke ricana :

- Vous aviez l'intention de les interroger, je crois ?

Smith, à travers le mouchoir au moyen duquel il tamponnait sans arrêt sa lèvre saignante, maugréa :

- Oui, mais il nous faut un coin tranquille.

- Il suffit de se mettre un peu à l'écart de la route, dit Clarke. Personne ne nous verra, personne ne nous dérangera.

- Pas question ! protesta Smith. Il s'agit d'un interrogatoire en règle. J'ai des ordres à ce sujet.

Coplan appuya les paroles de Smith en expliquant à Clarke :

- Si nous voulons exploiter à fond nos deux otages, la conversation sera sans doute longue et... mouvementée. S'il le faut, nous y consacrerons toute la nuit. Mais, pour cela, il serait préférable que nous ayons un bon abri, loin des oreilles et des regards indiscrets. Ici, rien à faire. Car n'oubliez pas que ces deux types avaient probablement rendez-vous avec le patron de la tannerie d'Ereghli. Ne les voyant pas arriver, cet Aral Shamzi va envoyer quelqu'un à leur recherche...

- Hmm, grogna Clarke, songeur.

Il avait l'air d'une brute ainsi, d'un bandit de la montagne. Avec ses cheveux noirs ébouriffés, sa chemise déboutonnée qui laissait voir les poils de son torse athlétique, son collier de barbe, ce n'était pas un individu rassurant. Les jambes écartées, les poings sur les hanches, il réfléchissait. Dans la lumière des phares du camion, son ombre s'étirait, immense.

Coplan suggéra :

- Chez vous, à Karaman ?

- Impossible. J'ai du petit personnel qui n'est pas au courant de mon activité réelle. Je ne peux pas m'amener à mon dépôt avec

deux prisonniers ; tout le pays serait informé avant l'aube...

Smith bougonna à travers son mouchoir :

- Grouillons-nous. De toute manière, nous devons nous débarrasser de la vieille Ford et emmener ces deux salopards. Nous trouverons bien un endroit convenable.

- Oui, affirma soudain Clarke, je sais où. Nous allons dépasser Karaman en direction de Konya. C'est une sacrée balade, mais nous serons bien là-bas... Un hangar près de la voie du chemin de fer. On y remise du coton, du tabac, des peaux brutes ; c'est vide en ce moment et j'ai la clé.

Les deux prisonniers, dépouillés de leurs objets personnels, ficelés, bâillonnés, furent portés dans le camion. Pendant que Smith montait la garde, Clarke et Coplan allèrent dissimuler la Ford derrière un boqueteau.

Avant d'abandonner la bagnole, Francis emprunta la torche électrique de Clarke et visita méticuleusement la voiture. Outre la serviette de l'espion de Nicosie, il ramena de cette inspection plusieurs liasses de documents enfermés dans une sacoche plate.

- Vous pensez à tout, lui dit Clarke en reprenant sa lampe.

- Routine, murmura Francis. Il y a toujours des paperasses qu'un informateur ne peut pas laisser dans sa maison quand il part en voyage. Mais il ne peut pas non plus les garder en permanence dans ses poches ou sous son bras. Cette sacoche se trouvait glissée dans la portière gauche, entre la tôle et la garniture.

Ils rejoignirent le camion.

Smith et Coplan décidèrent de rester derrière avec les prisonniers. C'était plus sûr.

Francis prit un cigarette, la déchira dans le sens de la longueur, jeta le tabac.

- Tenez, dit-il à Smith. Collez-vous ce papier sur la lèvre. C'est un truc épatant pour arrêtez le sang d'une petite blessure...

Le Bernard exécuta une série de va-et-vient pour faire demi-tour. Finalement, il repartit vers l'embranchement de la route principale et, ayant viré à droite au carrefour, il s'élança vers Karaman.

La nuit sans lune était d'un noir opaque. Heureusement, une tiédeur méditerranéenne atténuait l'humidité de l'air. Coplan et

Smith, assis à l'arrière, le dos contre la cabine, ne disaient mot. Le moteur bien lubrifié du douze tonnes avait repris sa cadence normale. Et comme la route était bonne, le ronflement du puissant véhicule n'était pas trop désagréable.

Ils roulèrent longtemps.

Clarke, par mesure de sécurité, évita la traversée de Karaman et fit un crochet pour retrouver la grand-route bien au-delà du bourg.

Lorsque le camion s'arrêta finalement au bout d'une allée secondaire, Smith maugréa :

- J'espère qu'on est au terminus. J'en ai marre de ce poids lourd.

Il consulta sa montre et ajouta :

- Minuit vingt.

Quelques minutes plus tard, le camion ayant été remisé dans le hangar, les prisonniers furent déchargés, étendus sur le sol de terre battue.

Clarke referma la porte coulissante de l'entrepôt, alluma sa lampe-torche. Coplan lui demanda :

- Pas de visites intempestives à craindre ?

- Non, rien avant quinze jours. D'ailleurs, c'est moi qui serai chargé d'amener les marchandises à entreposer... Mais je propose de casser la croûte avant de commencer la petite séance de bavardage avec nos deux zèbres.

- Si vous avez des provisions, dit Francis, volontiers. Je me sens l'estomac creux.

- Du pain et des oignons crus. J'en emporte toujours une provision. J'ai un appétit d'ogre, mais je ne suis pas difficile.

Dans l'obscurité, assis sur des sacs qui traînaient là, ils se restaurèrent. Ensuite, ils fumèrent une cigarette pour faire passer la saveur un peu insistante des oignons crus.

Clarke, d'un voix imperceptible, suggéra :

- Je propose de commencer par le gros... Ces obèses manquent généralement de courage moral et ils ont les nerfs délicats... L'autre me paraît assez coriace.

- Righto, acquiesça Smith.

Ils s'approchèrent des prisonniers. Clarke projeta le faisceau de sa lampe sur la face ronde et adipeuse du marchand d'huile de

Tchorak. Puis, tout en dénouant le bâillon qui étouffait le gros lard, il lui adressa la parole, d'un ton rogue, dans une langue que ni Smith ni Coplan ne comprenaient.

Un dialogue assez vif s'engagea entre Clarke et le Turc, dialogue qui se mua rapidement en un brutal échange de phrases courtes, aboyées plutôt que prononcées.

Au bout d'un moment, Coplan toucha le coude de Clarke :

- Qu'est-ce qu'il raconte ?

- Que je suis un chien pourri et que je peux crever la bouche ouverte, maugréa Clarke.

Smith éructa aussitôt :

- Travaillez-le à coups de crosse.

Clarke ne se le fit pas dire deux fois. Exhibant le Lüger qu'il avait confisqué précédemment à sa victime, il empoigna posément le canon de l'arme dans sa main droite et, avec une précision froidement calculée, il assena deux coups sur les lèvres du Turc. La crosse de métal écrasa la bouche de l'obèse et lui brisa cinq dents.

Coplan, dans la pénombre, observait Clarke. Le géant barbu n'avait pas simplement l'apparence d'une brute, c'était une brute. Habitué à manier des mastodontes, il mettait dans le moindre de ses gestes une violence percutante.

Le marchand turc crachait du sang. Clarke lui posa encore quelques questions, mais sans obtenir de réponse. Il y avait dans le faciès torturé du gros prisonnier une grimace de haine qui en disait long.

Smith dit à son compatriote :

- Laissez-le méditer un moment. Nous allons attaquer l'autre.

Clarke pointa sa lampe vers le visage du second prisonnier. Smith délivra ce dernier de son bâillon.

Dès qu'il put parler, l'homme de Chypre articula d'une voix basse, pleine d'amertume :

- Pourquoi brutalisez-vous cet homme ? Il ne sait rien.

L'espion s'était exprimé en anglais. Coplan enchaîna immédiatement :

- Et vous ? Vous savez de quoi il s'agit ?

Le type tourna son regard vers Francis, puis ricana :

- Quand vous m'aurez expliqué qui vous êtes et ce que vous voulez savoir, je vous répondrai.

- D'accord, opina Francis. Mais n'essayez pas de m'endormir... Si je me fie à vos papiers d'identité, vous vous appelez Ismet Sarayou et vous exercez la profession de négociant en denrées alimentaires. Vous êtes domicilié au 872 Istiklâl Caddesi, à Istanbul. Bien entendu, votre profession n'est qu'un alibi. Vous le reconnaissez ?

- Oui, en partie.

- Vous faites partie d'un réseau d'espionnage dont le chef porte l'indicatif RASKAD.

- Pas exactement, rectifia le pseudo négociant avec un sourire indéfinissable. Le réseau auquel j'appartiens n'a rien à voir avec des histoires d'espionnage. Nous faisons de la contrebande.

- Vraiment ?

- Vous faites la bête, ricana le Turc, mais vous savez fort bien à quoi vous en tenir. Drogue, faux dollars, recel de pierres précieuses...

Coplan hocha la tête, dévisagea le prisonnier en silence, puis, un peu sardonique :

- C'est bien trouvé, votre système de défense. Mais vous tombez mal, Mister Sarayou. Je suis à vos trousses depuis Athènes. J'ai eu le plaisir de rencontrer vos collègues Karsodias, Syradis et même Z.24... Alors, pas de baratin, je vous prie. Quel est l'homme qui se cache sous le pseudonyme de Raskad ?

- Vous êtes dans l'erreur. Raskad est effectivement le chef de notre association, mais un petit collaborateur comme moi n'est jamais admis à rencontrer le grand patron. Raskad existe, seulement j'ignore son nom véritable et je ne sais pas quel genre d'homme il est. Dans notre milieu, c'est la règle : les chefs se tiennent à l'écart.

- Et Jamont ? Victor Jamont ? Un ancien agent du Deuxième Bureau français ?

Ce disant, Francis prit dans son portefeuille la photo de Jamont et la mit sous les yeux de Sarayou. Celui-ci déclara avec conviction :

- Jamais vu cet homme... Dans quel secteur opère-t-il ?

Sans daigner répondre, Coplan remit la photo de Jamont dans son portefeuille et le portefeuille dans sa poche.

Smith mit alors le prisonnier en garde :

- Ne vous faites pas trop d'illusions, Sarayou. Nous allons être obligés de recourir à d'autres arguments, à d'autres méthodes...

- J'ai dit ce que j'avais à dire.

- Votre complice Aral Shamzi allait vous emmener dans son avion ?

- Oui. Mais Shamzi n'est pas un complice. C'est un honnête industriel qui veut bien rendre service à un de ses confrères. Vous croyez peut-être que le monde entier participe à notre entreprise de contrebande ?

- Où alliez-vous avec Shamzi ?

- A Ankara.

- Chez qui ?

- Chez mon chef direct : Gam Kroussidi. C'est un exportateur. Il a ses bureaux au 190 du boulevard Ataturk.

- Et pourquoi ce voyage ?

- Rendre compte de ma mission : j'ai acheminé des bijoux et des diamants vers Londres, via Nicosie.

Smith, Coplan et Clarke se retirèrent dans la cabine du camion et tinrent un petit conseil de guerre. Clarke, revenant à son idée première, suggéra de reprendre la conversation avec le gros.

- C'est lui qui mangera le morceau, pronostiqua-t-il. L'autre est trop costaud et trop malin. Mais le gros, si vous me donnez carte blanche, je me fais fort de lui arracher ses secrets, dent par dent.

Smith, en guise d'approbation, murmura :

- Les instructions du colonel sont catégoriques : si l'occasion se présente, torturer sans pitié, obtenir à n'importe quel prix des renseignements sur ce réseau.

Coplan avait également entendu ces mots prononcés par le colonel Stacy. Mais la torture lui inspirait une certaine répulsion. Il marmonna, songeur :

- A mon avis, cet obèse ne sait pas grand-chose.

Clarke riposta :

- On peut toujours essayer, ça n'engage à rien.

Coplan eut l'impression que Clarke n'avait pas digéré les insultes du marchand d'huile d'olive.

- Je vous laisse juges, dit-il aux deux Anglais. Moi, je vais étudier ces documents.

Il posa sur ses genoux la serviette de Sarayou et la sacoche découverte dans la Ford.

Clarke et Smith sortirent de la cabine. Francis, à la lueur du plafonnier électrique de la cabine, se mit à trier les papiers enfermés dans la serviette et la sacoche.

Bientôt, dans le hangar au toit de tôle, des hurlements de douleur et des plaintes s'élevèrent. Le gros Turc n'était pas à la fête.

Coplan, le front soucieux, la bouche taciturne, compulsait sans se décourager les documents. A travers le pare-brise du camion, il ne distinguait que le reflet dansant du pinceau de lumière de la torche électrique maniée alternativement par l'un et l'autre des deux agents de l'I.S.

L'espace d'une seconde, Francis trouva cette scène et ce décor irréels, absurdement irréels. Un hangar solitaire, la plaine d'Anatolie, un camion, deux espions dans défense... Puis, de fil en aiguille, il se demanda ce qu'il ferait s'il se trouvait brusquement face à face avec Jamont, son ancien collègue.

Chassant cette pensée, il reprit sa fastidieuse besogne. A deux heures du matin, il déposa en soupirant la serviette et la sacoche. C'était fini. Il avait tout inventorié, tout examiné.

Il sortit de la cabine.

Clarke et Smith, le front en sueur, abrutis de colère et de fatigue, ne savaient plus à quel saint se vouer. Contrairement à ce qu'il avaient cru, le petit obèse turc faisait preuve d'une résistance morale invraisemblable. Les deux Anglais lui avaient réduit la figure en bouillie; le sang lui barbouillait les joues, le menton et le cou ; ses lèvres n'étaient plus que deux immondes bourrelets de chair violette.

- Dites donc, maugréa Francis, vous allez le tuer si vous continuez.

- Justement, grinça Smith, j'y pensais. De toute façon, il faut en finir.

Coplan se tourna vers Ismet Sarayou qui avait assisté sans broncher au supplice de son malheureux compagnon.

- Je viens d’étudier vos archives, dit-il en anglais au soi-disant trafiquant de drogue. Votre système de défense est complètement idiot... vous avez eu tort d’essayer de nous raconter des bobards. Vous avez rendez-vous jeudi soir avec Raskad, chef suprême de votre réseau. Vous devez lui remettre des rapports, les rapports qui se trouvent dans votre serviette et qui se rapportent à votre action à Chypre... Décrypter vos notes, ce n’est qu’une question de temps. J’y arriverai, soyez sans crainte. Je veux cependant vous laisser une chance...

impassible, Ismet Sarayou affrontait le regard de Coplan. Ce dernier reprit :

- Vous connaissez la règle du jeu : vous serez dans un drôle d’état quand nous nous serons occupés sérieusement de vous. En revanche, un espion complaisant, un espion qui parle, on peut toujours l’aiguiller vers une sortie de secours. Alors, réfléchissez avant de me donner votre réponse... Comment s’appelle RASKAD, comment est-il, où deviez-vous le rencontrer, et à quelle heure ?

Sarayou eut de nouveau son étrange sourire, mais pas un mot ne sortit de sa bouche.

Smith intervint.

- Si vous restez muet, je commence par fusiller votre copain.

Il tira son pistolet, l’arma, le colla contre la tempe de l’obèse qui gémissait, les yeux clos.

- One... Two... Three...

La détonation résonna sourdement dans le hangar. L’obèse, le crâne fracassé, cessa de geindre.

Ismet Sarayou, avec une ironie pleine de défi, articula en dévisageant Smith :

- Vous êtes sûrement un tireur d’élite. C’était bien visé.

Clarke, furibond, envoya sa lourde patte en l’air et la ramena violemment dans la figure de Sarayou.

- Vous, grommela le prisonnier, vous êtes un homme courageux.

Clarke le gratifia d’une paire de gifles supplémentaires, à la volée. D’un geste impérieux, Coplan arrêta Clarke qui s’apprêtait à poursuivre la séance.

- Inutile, mon vieux. Venez...

Ils retournèrent dans la cabine du camion.

- Sarayou est un dur à cuire, commença Coplan, vous avez pu vous en rendre compte. Si ses nerfs le lâchent, il parlera peut-être. Mais, personnellement, j'en doute... Quoi qu'il en soit, nous avons au moins deux éléments qui peuvent nous permettre de remonter la filière : l'adresse de Sarayou à Istanbul et le nom de son ami Shamzi, le type qui devait le conduire à Istanbul en avion. C'est maigre, mais c'est mieux que rien.

S'adressant à Clarke :

- Comment pouvons-nous atteindre le plus rapidement Istanbul ? Si nous voulons découvrir le lieu du rendez-vous de Sarayou et le nom véritable de Raskad, nous ne devons plus perdre une minute. C'est une course de vitesse, et le temps joue contre nous.

- Il n'y a pas trente-six moyens, marmonna Clarke. Vous devez prendre le train à Konya, demain matin, à 8 heures 35. Vous avez la correspondance avec le Meram-Express et vous êtes à Istanbul le lendemain matin.

- Le train de Konya, corrigea Francis, ce n'est pas demain matin, c'est ce matin. Il est maintenant 2 heures 40. Est-ce que vous pouvez nous procurer d'autres vêtements ?

- Oui. Et je vous conduirai à Konya.

- Une fois dans le train, avons-nous quelque chose à craindre ? Contrôles de police, vérifications d'identité ?

- Non. Du moment que vous ne sortez pas des frontières de la Turquie, vous voyagerez tout à fait normalement. Mais je peux vous donner des papiers : j'en ai toujours en réserve pour les collègues qui me sont envoyés par Londres ou par le général Asten. Vous serez deux industriels américains, délégués par le Comité d'Aide Internationale de Washington. C'est plein d'agents américains, la Turquie.

- Je sais, murmura Coplan. La Turquie est un peu l'enfant chéri de la Maison-Blanche, Suffit de regarder une carte pour comprendre...

Il y eut un silence.

Smith le rompit en disant d'un ton hargneux :

- Il faudrait quand même trouver le moyen de faire parler ce salaud...

A l’aube, Clarke et Smith transportèrent Ismet Sarayou hors du hangar.

Sans lui ôter les liens qui entravaient ses poignets et ses chevilles, ils le portèrent le long d’une sentier, à travers des buissons.

Clarke, de ses fortes mains, soutenait les épaules du prisonnier. Smith le tenait par les pieds.

Ils arrivèrent ainsi à la voie du chemin de fer. Non loin de là, les rails décrivaient une courbe assez large mais accentuée.

- C’est l’heure H, Sarayou, ironisa Smith. Si nous t’abandonnons, ton destin est réglé. Personne ne pourra intervenir. Nous allons rester derrière les buissons Si tu as quelque chose à nous dire, gueule un bon coup. Sinon...

Ils posèrent le prisonnier en travers de la voie, sur les rails. Smith, en homme prévoyant, fixa les pieds de Sarayou à l’un des rails avec une lanière de cuir. Il serra également la tête de l’homme contre le métal au moyen d’une autre lanière.

Clarke dit alors au prisonnier :

- Le train passera à 5 heures 28. Tu dois connaître ce train pour l’avoir pris plus d’une fois ? C’est le 412. Et il arrive dans le virage à toute allure, pour grimper la rampe. Même si le chauffeur t’aperçoit, la locomotive te passera dessus. La distance est trop courte pour stopper le convoi entre la courbe et ton corps... Il est maintenant 5 heures et sept minutes... Tu as encore le temps de méditer, mais pas beaucoup.

Ils s’éloignèrent.

CHAPITRE XIII

Dissimulés par les buissons, les deux Anglais observaient le prisonnier tout en suivant la marche des aiguilles sur leur montre.

Sarayou avait fermé les yeux. Dans la lumière grisâtre de l'aube, son visage était d'une pâleur mortelle.

Smith, sans se tourner vers son compatriote, articula :

- A sa place, je n'attendrais quand même pas la dernière minute.

- Il a des nerfs d'acier, ce salaud, gronda Clarke.

- Peut-être. Mais les roues d'une locomotive, c'est encore un autre acier... J'ai 5 heures 12...

Ils tendirent l'oreille, prêts à bondir au premier appel du prisonnier. Ils étaient anxieux : c'était un gros pari, lourd de conséquences.

Le silence pesait comme du plomb.

La voix caverneuse de Clarke annonça :

- 5 heures 19...

Dans le visage cireux du prisonnier, on voyait ses lèvres qui remuaient faiblement.

- Il va peut-être s'évanouir ? dit Smith. Ça arrive parfois.

- Il prie. Ces Turcs sont très religieux... 5 heures 22. Encore quatre minutes. Après, ce sera trop tard pour intervenir

Soudain, au loin, le sifflement strident d'un train déchira l'air.

Clarke et Smith se regardèrent.

Avec trois minutes d'avance sur l'horaire calculé par Clarke, la locomotive déboucha subitement dans le virage. Les deux Anglais, fascinés, fixèrent jusqu'à l'ultime seconde la face pâle du prisonnier. Mais ils se détournèrent à l'instant précis où les énormes roues d'acier tranchaient la gorge et les chevilles de l'espion turc.

Tandis que Smith et Clarke fuyaient derrière les buissons, pliés en deux, pressés de rejoindre le hangar, le train continuait à toute vitesse sa route. Ni le chauffeur ni le mécanicien ne devaient avoir remarqué cette ligne sombre sur la voie...

Coplan accueillit la nouvelle d'un air fataliste.

- Je m'en doutais... Mais le silence obstiné de Sarayou confirme que nous ne sommes pas loin du but. Sarayou ne pouvait pas parler : ce qu'il avait à raconter était trop important...

- En route, commanda Clarke. Pour attraper votre train, faut pas traîner.

Deux minutes plus tard, le camion roulait vers Karaman. Derrière, dans un sac caché sous d'autres sacs, le cadavre du gros marchand d'huile d'olive dansait au gré des cahots de la route.

Le lendemain matin, quand Coplan et Smith débarquèrent à Istanbul, la vénérable ville se montrait sous sa plus séduisante lumière : la lumière rose et bleue de la fin d'automne. Les rives immortelles du Bosphore et la Corne d'Or somnolaient dans une légère brume tissée de fils d'argent.

A cheval sur le carrefour de ses eaux romantiques, Constantinople, charnière de deux continents, carrefour des civilisations, étalait sous le pâle soleil ses palais, ses jardins, ses mosquées, ses avenues et ses ruelles. Splendeur et misère d'Istanbul, cité gigantesque et captivante, plus capricieuse qu'une femme (selon le proverbe turc).

En réalité, à cause de l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, Coplan se sentait radicalement imperméable aux charmes touristiques de la célèbre ville turque. Ce n'était pas la première fois qu'il y venait. Mais, lorsqu'il arriva à la place du Taxim - la plus grande place du quartier moderne de Beyoglu - ce décor lui parut tout simplement affreux.

L'Istiklâl Caddesi, la rue commerçante par excellence, avec ses magasins grecs, arméniens et juifs, étirait à perte de vue l'incroyable pêle-mêle architectural de ses hôtels, buildings, théâtres, cinémas et cafés. Les façades sans style, encombrées de panneaux publicitaires, étaient comme deux murailles hideuses entre lesquelles grouillaient la foule, les voitures, les autobus et les trams.

Au carrefour de la place du Taxim et de L'Istiklâl Caddesi, un café-restaurant se signalait par une immense enseigne Philips sous laquelle venait un calicot proclamant les vertus du chocolat Nestlé.

Sam Smith, allumant une Players, demanda à Francis :

- Vous écrivez la lettre maintenant ?

- Oui, dit Coplan. Mais avant de la porter à l'adresse de Sarayou, j'irai faire une courte visite chez un ami... J'espère que Clarke aura transmis les archives et les messages comme prévu.

Tirant de sa poche un demi-feuillet de papier vierge, il écrivit au moyen du stylo à bille qu'il avait acheté près de la gare :

« *Offre intéressante à vous soumettre. Désire vous rencontrer personnellement, entre 13 et 14 heures, bar Konak Oteli, aujourd'hui mardi, sans faute. Je suis un ami et je vous connais. Je vous contacterai moi-même*. »

John Ashburn.

Sur une enveloppe commerciale blanche, il rédigea l'adresse :

Ismet Sarayou

872 Istiklâl Caddesi

Beyoglu-Istanbul.

Il glissa la lettre dans l'enveloppe et colla celle-ci.

- Voilà, soupira-t-il en regardant Smith. Avec ça, nous saurons à quoi nous en tenir. Si Sarayou est attendu à son domicile par l'un ou l'autre de ses amis, nous verrons leur réaction.

Smith fit un signe d'assentiment, puis :

- Vous déposez cette lettre chez lui à onze heures. Moi, de mon côté, je prends le vent dans les parages des bureaux de Shamzi, l'homme qui assure les liaisons aériennes entre Ereghli, Istanbul et Ankara.

- Nous nous retrouvons à dix-sept heures au Péra Palace, enchaîna Francis. Surtout ayez soin de vérifier si vous êtes suivi ou non. Vous connaissez leur méthode : ils ne ripostent jamais directement.

- O.K.

- Si vous ne me voyez pas au Péra Palace, attendez mon coup de fil jusqu'à six heures. Après, agissez. Même chose dans l'autre sens.

- All right, acquiesça de nouveau l'Anglais. J'espère que nous n'avons rien oublié... J'espère aussi que l'une des deux pistes nous permettra de faire la connaissance de Mister Raskad et de lui dire quelques mots...

- C’est mathématique, affirma Coplan. Vous avez vu la feuille de route de Sarayou et vous en savez autant que moi. Nous devons tomber sur Raskad ou sur Jamont, ça ne fait pas un pli.

Smith écrasa son mégot sous sa semelle.

Ils burent leur café en silence, après quoi ils quittèrent l’établissement.

Ils se séparèrent au coin même de la place du Taxim.

Arrivé à l’ambassade, Coplan se fit conduire auprès de l’un des attachés militaires.

Il n’eut pas à se faire connaître. Et il n’eut pas d’explications à fournir. Clarke avait exécuté à la lettre les recommandations qui lui avaient été données. Dans le bureau de l’attaché, Paul Rochet et Serge Valon attendaient F.X. 18.

Rochet était venu de Chypre à bord d’un avion militaire. Valon, agent permanent du Deuxième Bureau à Istanbul, avait été alerté via Paris par télégramme en code.

Serge Valon était un homme d’âge mûr, de taille moyenne, brun, assez pâle de teint, avec un long nez, une grande bouche amère, des poches sous les yeux et un menton fuyant.

Il arborait un air un peu sarcastique.

- Paul vient de m’annoncer la dernière trouvaille du Vieux, dit-il après avoir serré la main de Coplan. Il paraît que Jamont est revenu du royaume des morts et qu’il dirige un réseau anti-occidental ?

- Vous êtes sceptique ? murmura Francis en dévisageant son collègue.

- Pas du tout ! répliqua Valon. Je considère ça tout bonnement comme une plaisanterie de mauvais goût.

- Nous avons des preuves matérielles.

- Possible, mais ça ne change rien à mon opinion. J’ai travaillé pendant des années avec Jamont à Athènes. Paul aussi d’ailleurs... Quand je verrai Jamont et quand il me dira lui-même pourquoi il a retourné sa veste, alors j’y croirai. Pas avant.

- Je pense que ce moment approche, dit Coplan. Et vous allez m’aider.

A onze heures moins dix, Coplan longeait parmi la foule hétéroclite l’Istiklâl Caddesi. Malgré l’heure relativement matinale, les *boyadjis* - les petits cireurs - étaient déjà nombreux à harceler les passants. Les élégantes faisaient déjà du lèche-vitrine. Les étudiants déambulaient par groupes et gesticulaient. Dans les bistrots, des oisifs sirotaient le raki en croquant leurs inévitables graines de sésame.

Arrivé au numéro 872, Francis traversa la rue pour jeter un coup d’œil sur l’immeuble. C'était une maison de six étages, étroite, laide et mal entretenue. Le rez-de-chaussée était occupé par un magasin d’articles pour touristes : des châles, des pipes, des bibelots, des faïences de Kutahya, des coussins brodés, des statuettes en bronze et autre pacotille du même tonneau.

A gauche de la vitrine, une porte étroite, ouverte en permanence, donnait sur un couloir.

Coplan retraversa, s’engagea dans le couloir. Un escalier s’amorçait sur la droite, menant aux appartements des étages. Par bonheur, une pancarte indiquait :

Ismet SARAYOU Denrées alimentaires 4ème étage

Pas de concierge, pas de boîte aux lettres.

Francis escalada le vieil escalier de bois. Au quatrième, il y avait également une pancarte sur la porte avec le nom de Sarayou.

Peu désireux d’attirer l’attention, Coplan glissa promptement sa lettre sous la porte. Puis il redescendit.

Il venait à peine de poser le pied sur le palier du troisième quand une voix rauque lança derrière lui une série de paroles incompréhensibles.

Coplan haussa les épaules, continua à descendre. Brusquement, au tournant du second étage, un grand type au visage bronzé, vêtu d’une canadienne, se dressa au pied de l’escalier, un automatique de gros calibre dans le poing droit.

- Les mains en l’air, ricana l’inconnu en anglais. Demi-tour... Faites un geste inutile et je vous troue comme une passoire.

CHAPITRE XIV

Les choses se passèrent très vite et très simplement. Au quatrième étage, la porte de l’appartement de Sarayou était ouverte et deux malabars en chemise à carreaux attendaient, la mine sombre, l’œil mauvais.

- Allez-y, entrez, commanda l’un des types.

Coplan s’exécuta.

Un coup de matraque s’abattit sur son occipu. puis un second.

Il chancela.

Un troisième coup glissa vers son front et lui déchira l’arcade sourcilière droite. Aveuglé par le sang, il mit son bras replié devant la figure. Un quatrième coup effaça net ses sensations et ses perceptions. Il s’écroula.

Les trois inconnus le ficelèrent, nouèrent un mouchoir sur sa bouche et un carré de soie noire par-dessus, recouvrant tout son visage.

Par un dédale de pièces qui communiquaient entre elles, ils transportèrent leur victime dans un autre immeuble, le descendirent le long d'un escalier en béton, le déposèrent dans une grosse conduite intérieure bleue qui démarra aussitôt.

Le premier mouvement de Coplan, lorsqu’il revint à lui, fut de regarder l’heure. Mais il ne pouvait pas bouger le bras. Et, de plus, il n’avait plus sa montre-bracelet.

On l’avait allongé sur un vieux canapé recouvert de velours rose. La pièce ne comportait pas d’autre meuble. Un lustre à deux tulipes était allumé. L’unique fenêtre était entièrement protégée par une plaque de fer percée de trous minuscules.

L’endroit paraissait étrangement silencieux.

Après avoir tendu l’oreille pendant de longues minutes, Coplan comprit qu’on l’avait déménagé dans un autre quartier de la ville.

Même des parois de béton n'auraient pas étouffé à ce point le tumulte effervescent d'Istiklâl Caddesi.

Coplan avait certes pensé à l'existence d'un barrage entre Sarayou et son chef. Mais le piège dans lequel il était tombé dépassait tous ses pronostics...

Après une éternité de silence et d'attente, Coplan perçut enfin des bruits dans les parages. Des pas, des voix, des serrures...

La porte s'ouvrit, livrant passage à deux hommes en canadienne accompagnés d'une femme.

- Réveillé, constata l'un des inconnus qui sortit sans dire un mot de plus.

Coplan était toujours bâillonné, mais on l'avait débarrassé de sa cagoule noire qui n'avait servi que pendant son transport. De plus, on lui avait collé un sparadrap sur l'arcade sourcilière.

Il dévisagea l'homme, le reconnut. C'était le type de l'escalier, le guetteur à l'automatique.

La femme était moche, malgré sa luxueuse jupe de lainage gris et son pull de cachemire bleu ciel. Elle devait avoir dans les trente-cinq ans. Petite, maigre, le teint pâle et les cheveux très noirs, elle ressemblait, avec sa longue figure triste et ses yeux en amande, à cette Elvira tant de fois peinte par Modigliani.

Un autre visiteur s'amena alors, congédia d'un geste l'homme et la femme, referma la perte, se pencha au-dessus de Coplan, le scruta en silence, puis, tranquillement, le délivra de son bâillon.

- Permettez-moi de me présenter, dit le bonhomme. Docteur Sandi Kessar...

Il était petit, corpulent, enveloppé dans un superbe manteau gris foncé. Il devait friser la soixantaine. Sa figure large et luisante, charnue, déjà asiatique, était celle d'un Turc de l'ouest. Il avait les yeux bridés, noirs comme l'anthracite, et de longs cils. Son regard était intelligent, rusé, cruel. Il avait la bouche forte, les dents saines. Il parlait un anglais correct, à peine un peu guindé.

Il reprit :

- Vous vous appelez John Ashburn, d'après vos papiers. Vous ne m'en voudrez pas si je vous appelle Fernand Cremers... ou Francis Coplan ?

- Monsieur Raskad, je suppose ?

Le Turc eut un petit rire bref.

- Si vous voulez, concéda-t-il. La franchise ne me déplaît pas.

De nouveau, il scruta Francis. Puis, sur un ton pensif :

- Vous êtes un homme habile, monsieur Coplan.

- Ce n'est pas mon avis, maugréa Francis.

- A cause de vous, j'ai bien cru que j'allais enregistrer le premier échec de ma carrière. Entre nous, vous avez été bien inspiré en quittant subrepticement Athènes... Je comptais sur vous pour me mettre en relation avec vos amis de la capitale grecque.

- Cela, je l'avais compris, reconnut Francis.

- Ce que je n'ai pas compris, moi, rétorqua le docteur Kessar, c'est de quelle manière vous avez obtenu le nom de mon collaborateur Ismet Sarayou.

- A mon retour d'Athènes, à Paris, on m'a prié de contacter le nommé Ismet Sarayou. On ne m'a pas fourni d'autre explication.

- Soit, nous reviendrons là-dessus. Pour quel motif désirez-vous rencontrer Sarayou ?

- Des rumeurs prétendent que Sarayou peut m'arranger un rendez-vous avec Victor Jamont.

- Je vois... Car vous désirez surtout avoir un entretien avec votre ancien collègue ?

- Exactement.

- Je me ferai un plaisir d'exaucer ce désir. assura le Turc avec un sourire mielleux. Ravi d'avoir fait votre connaissance, monsieur Coplan.

Il sortit, pour revenir deux minutes plus tard avec un de ses malabars en canadienne et la fille au visage triste.

- Voilà, dit-il à ses gens, je veux que monsieur Coplan soit traité avec tous les égards dus à son rang. Donnez-lui à boire, à manger, a fumer et de quoi écrire s'il le demande... Pour le reste, vous répondez de lui. Si vous le maltraitez, vous serez maltraités. S'il s'évade... vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

C'était dit sans passion, posément, avec un rien de suavité.
Coplan fut laissé seul.
Un peu plus tard encore, les deux gardiens et la femme revinrent. En anglais, la femme demanda à Francis :
- Qu’est-ce que vous voulez manger ? Des œufs au jambon ? Des sandwiches au fromage ?
- Les deux, si possible.
- Comme boisson ?
- Ce que vous avez.
- Vous aurez droit à une cigarette après le repas.
- Trop aimable. Si vous pouviez me déficeler, ce serait parfait.
La fille consulta du regard les deux costauds.
- Tout à l’heure, quand tu lui donneras à bouffer, grogna le plus grand des deux hommes.
Ils se retirèrent. Coplan arqua ses sourcils et fit une grimace perplexe. Cette fille l’intriguait.
Quand elle s’amena avec le plateau chargé, les autres l’enfermèrent tout simplement dans la chambre avec le prisonnier. Elle commença par défaire les cordes qui saucissonnaient Francis. Elle était très adroite de ses mains. Il demanda :
- Quelle heure est-il ?
- Neuf heures et demie.
- Du soir ou du matin ?
- Ben, du soir...
Elle déposa le plateau sur le divan. Il y avait deux œufs sur le plat et trois sandwiches au fromage. Plus un breuvage brun dans un gobelet en papier.
- Bière ? s’enquit-il.
- Coca-Cola.
- Du Coca-Cola à Byzance ?... C’est beau, le progrès de la civilisation...
La fille eut un vague sourire. Coplan la regarda, puis tout bas, en français :
- Est-ce que je me gourre ? Vous parlez l'anglais avec un accent français.
Sur le même ton, et en français, elle répondit :

- Je suis née rue Pajol, dans le dix-huitième.
- Sans blague. Qu'est-ce que vous fabriquez ici avec ces bandits ?
- Oh, ça..., dit-elle en haussant les épaules.
Coplan entama ses œufs. La fille, adossée contre la porte, l'observait d'un air buté. Elle n'avait pas envie de raconter son histoire, mais, malgré tout, c'était plus fort qu'elle.
- J'ai débuté au Fortunia, rue Delambre. J'avais tout juste dix-sept ans. Je dansais comme mannequin déshabillé... J'ai rencontré Kamad, j'ai eu le coup de foudre et je me suis laissé faire un gosse. J'étais gourde, vous vous rendez compte.
- C'est ça, l'amour, plaisanta Francis. Votre ami est rentré dans son pays et vous l'avez suivi avec votre môme. C'est le roman classique. Et c'est une belle histoire, en somme.
- Mon petit garçon est mort à deux ans... J'ai repris la danse. Il y a des boîtes pas mal ici...
- Et maintenant vous chantez ?
- Chanter ? fit-elle en fronçant ses sourcils.
Elle eut un rire étouffé, bizarre, à la fois triste et juvénile.
- Tout ça, c'est vieux, dit-elle. J'avais vingt ans. J'en ai presque quarante... Kamad a été descendu dans une bagarre, je me suis mise avec un autre. Celui qui a une cicatrice à la bouche.
- Oui, j'ai vu... Mais, dites-moi, vous n'avez pas le cafard dans ce patelin ?
- Oh, si ! Parfois, quand ça me prend, j'ai envie de me flanquer dans le Bosphore. Je ne manque de rien, remarquez.
- C'est Paname qui vous manque. On ne guérit jamais de cette maladie-là. A votre place, j'aurais pris le train depuis belle lurette.
Elle hésita, puis murmura :
- On ne me laisserait pas partir. Je sais trop de choses maintenant. Le docteur Kessar est un type terrible : on en a tous peur.
- Et l'autre Français ? Victor Jamont ?
Elle parut surprise.
- Connais pas, dit-elle. Vous êtes le premier Français qu'on nous amène ici depuis que j'habite la maison. Pourquoi vous ont-ils

capturé ?

- Je suis à la recherche d'un compatriote.

Elle opina et demeura un moment silencieuse.

Coplan attaqua son premier sandwich. La bouche pleine, il articula incidemment :

- Si vous me tirez d'ici, je pourrais peut-être vous ramener saine et sauve à Paris, avec des papiers d'identité qui empêcheront les Turcs de vous retrouver ?

La fille ne répondit pas.

Coplan trouva la nuit fort longue. En réalité, ses hôtes oublièrent tout bonnement de lui servir le petit déjeuner. Ce n'est que vers deux heures de l'après-midi que la fille lui apporta un repas. De la semoule de blé dur et une côte de mouton. Avec un gobelet de coca-cola.

- Où sommes-nous ici ? questionna-t-il négligemment.

- Vous connaissez la ville ?

- Oui, plus ou moins.

- Vous connaissez la mosquée d'El Eyûb, la dernière station des bateaux-mouches au nord de la Corne d'Or ?

- Oui, je vois à peu près.

- Entre la mosquée et la grande fabriqua de tabac de Defterdar...

Il n'osa pas insister, de peur de rompre le charme. Mais c'est elle qui demanda soudain, d'une voix à peine audible :

- Si je vous dépanne, ça se passera comment ?

- Je saurai bien me débrouiller.

- Mais moi ?

- Vous filez en douce et vous allez à l'ambassade de France. Vous demandez l'attaché militaire et vous dites que vous venez de la part de Francis Coplan. Vous demandez la protection officielle de l'ambassade et vous racontez ce que vous savez à mon sujet. A partir de ce moment-là, vous êtes parée...

La figure maussade de la fille s'était tendue, presque crispée. La conversation n'alla cependant pas plus avant.

Le docteur Sandi Kessar arriva vers la fin de la journée. De nouveau, il resta seul avec Coplan.

- Navré, monsieur Coplan, dit-il, votre ami Jamont ne viendra pas avant deux ou trois jours. Il m'a remis une lettre pour vous... La voici... Lisez-la.

Jamont écrivait :

Cher Coplan,

Vous êtes dans de mauvais draps, je ne vous le cache pas. Si vous aviez suivi mes conseils, rien de tout cela ne vous serait arrivé.

Mettez-vous à la place de mon ami Kessar. Si vous aviez les responsabilités qu'il a, que feriez-vous d'un agent qui a commis l'imprudence de se laisser capturer ?

Néanmoins, par estime pour vous, j'userai de toute mon influence. A une condition : faites confiance au docteur Kessar, soyez loyal à son égard, soyez sincère. S'il obtient les renseignements qu'il désire, je pense qu'il m'accordera la faveur de vous dédouaner. Sinon, adieu.

VIC - JAMONT. D.X. 9.

Sous cette signature dactylographiée, l'autre signature, la vraie, celle des empreintes digitales.

Coplan leva les yeux vers le Turc.

- Que voulez-vous savoir ?

- J'ai rendez-vous, demain soir, avec Ismet Sarayou. Mais j'attendais un coup de téléphone de lui entre midi et deux heures. Il n'a pas donné signe de vie. Pouvez-vous m'expliquer son silence ?

Coplan prit un air ahuri.

- Mais, comment voulez-vous que je vous réponde ? Je ne connais même pas cet homme.

- Êtes-vous seul en mission à Istanbul ?

- Oui

- Regrettable mensonge, monsieur Coplan. Nous avons capturé un citoyen américain qui manifestait trop de curiosité vis-à-vis de mon ami Shamzi, directeur des Tanneries d'Ereghli...

Il marqua un temps, puis reprit :

- Soyez prudent, car je commence à voir clair dans votre histoire, monsieur Coplan. Mon ami Shamzi a vainement attendu l'arrivée de

Sarayou à Ereghli; en outre, un de nos fournisseurs de Tchorak, un marchand d'huile d'olive nommé Livir Kuzoni, a disparu dans des circonstances assez étranges...

Coplan secoua la tête.

- Vous êtes trop perspicace, docteur, dit-il avec sérieux. Vous allez au-delà du possible... Comment aurais-je pu, étant à Paris, me trouver mêlé à des événements de ce genre. Je ne sais même pas où se trouvent les villes dont vous parlez.

- Ma complaisance a des limites, monsieur Coplan. Et si le conseil de Jamont reste sans résultat, je serai dans l'obligation de recourir à d'autres procédés pour vous faire parler.

- Même pour sauver ma vie, je ne puis vous dire ce que je ne sais pas.

- Nous verrons, nous verrons...

Il y avait une lueur sadique dans les prunelles noires du Turc.

- Réfléchissez encore, dit-il avant de sortir de la chambre.

Coplan ne manqua pas de suivre ce conseil. Mais ses réflexions ne lui remontèrent pas le moral. Sam Smith s'était fait épingler, lui aussi.

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, la fille apporta au prisonnier le déjeuner qu'il attendait depuis des heures.

- Je me demandais si vous alliez me priver de boire et de manger, dit-il amèrement.

- Pas eu le temps, maugréa-t-elle. J'ai eu beaucoup à faire.

Elle déposa le plateau sur le canapé. Puis, relevant d'un geste brusque sa jupe, elle détacha de ses doigts agiles une ceinture étroite, blanche, qui entourait le haut de ses cuisses comme un porte-jarretelles.

- Vite, enfilez-le, souffla-t-elle avec anxiété. Il y a un six-trente-cinq dans la poche. C'est un truc qu'ils utilisent quand ils voyagent...

Elle s'adossa contre la porte, les deux mains sur son buste maigre.

Avec un sang-froid total, Coplan déboutonna son pantalon et assujettit les lanières du suspensoir. Le contact du petit automatique contre son sexe lui procura une sensation bizarre. Mais il n'eut pas le temps de creuser cette réaction psychologique inattendue. Il se reboutonna prestement.

- Merci. Comment t'appelles-tu ?

- Anne-Marie Gaubert.

- Tu pourras te débiner ?

- Oui, ce soir. Je serai seule. Mon ami et l'autre doivent vous conduire chez le docteur. Méfiez-vous, c'est un salaud et un vicieux.

- Fais-moi confiance. Tu ne regretteras pas ce que tu viens de faire .

- Mangez maintenant. Et ne me parlez plus en français, des fois qu'ils écouteraient derrière la porte...

Quand il eut terminé, la fille se retira avec le plateau. Le costaud à la cicatrice vint donner à Coplan une cigarette allumée qu'il put fumer en présence de son gardien. On ne tenait pas à le laisser seul avec une cigarette non éteinte.

Quelques heures plus tard, il fut bâillonné et ligoté par les deux malabars qui le transportèrent dans une voiture en stationnement dans un jardin attenant à la maison.

Le trajet ne fut pas long. A peine un petit quart d'heure, par une artère assez bonne. Un crissement de cailloux révéla à Francis qu'on pénétrait dans un parc.

Finalement, il fut de nouveau trimbalé par les deux malabars qui le déposèrent, au rez-de-chaussée, à même un tapis de laine, dans une pièce légèrement chauffée.

On lui ôta son bâillon et ses liens. Le docteur Sandi Kessar, en veston d'intérieur, trônait derrière une superbe table d'ébène incrustée de nacre.

Les deux comparses furent congédiés.

- Monsieur Coplan, commença le Turc, votre situation ne s'est pas améliorée. Ismet Sarayou n'est pas venu au rendez-vous et c'est la première fois que cet agent d'élite me fait faux bond. Je vous accorde un ultime délai de dix minutes... J'ai un cabinet médical dans la pièce voisine et je serais navré de devoir vous y soigner.

Il mentait. Cette idée, visiblement, lui procurait d'avance un immense plaisir.

Coplan, de l'air de celui qui se jette à l'eau, articula :

- Sarayou est mort... Il a été abattu à la sortie de Tchorak. Je l'avais pris en filature au moment où un bateau turc, un bateau de pêche, l'amenait dans le petit port. Des gardes-côtes l'ont interpellé. Il avait une serviette sous le bras. Il a voulu fuir, ils l'ont abattu.

- Comment aviez-vous découvert la piste de Sarayou ?

- Il était surveillé à Nicosie par les Anglais.

- Non, je ne vous crois pas.

- C'est pourtant la vérité.

- Sarayou était un homme remarquable. Personne n'aurait pu le prendre en chasse à son insu. Personne !...

Coplan fit un effort pour sourire sans contrainte apparente.

- Vous oubliez une chose, docteur, dit-il doucement. Il y a une sorte de filature à laquelle les meilleurs spécialistes se laissent prendre... Sarayou était surveillé par devant, et non par derrière.

- C'est-à-dire ?

- Avec un certain nombre de voitures, des radio-téléphones et une centrale, c'est fort simple. Les Services de Sécurité de Nicosie ont employé ce procédé pour le suivre, en le précédant. A chaque croisement de rue, les voitures se signalent mutuellement la position de celle du suspect. S'il change de direction, son mouvement est immédiatement signalé à la centrale qui place une autre voiture sur le trajet... Si ce petit problème technique vous intéresse, je vous ferai un croquis.

- Je crois que j'ai compris, articula le Turc dont les larges narines frémissaient de colère contenue. Mais j'ai d'autres questions à vous poser... Selon vous, qu'est-elle devenue, la serviette de Sarayou ?

- Les gardes-côtes l'ont emportée, affirma Francis, catégorique.

- C'est logique, admit l'autre. Et mon ami Kuzoni, le marchand d'huile d'olive ?

- J'ignore tout de cet homme.

Le Turc se leva, s'approcha lentement de Coplan.

- Fâcheuse ignorance, monsieur Coplan. Je vais...

Il se tut, tourna brusquement la tête vers la porte. Deux détonations sourdes retentirent dehors, dans le jardin.

Le docteur voulut se précipiter vers sa table, mais Francis lui plaça un brutal croc-en-jambe et le gratifia en plus d'une poussée des deux mains qui envoya le bonhomme dans les fleurs du tapis de laine.

D'un terrible coup de talon dans la nuque, Coplan mit le point final à la gesticulation désordonnée du Turc qui ne bougea plus. Coplan fit alors sauter les boutons de sa braguette, extirpa le 6.35 logé dans le petit sac du suspensoir, arma l'automatique, alla pêcher un deuxième pétard dans le tiroir de la table d'ébène, puis, une arme dans chaque poing, il partit à l'attaque.

Au moment où il ouvrait la porte, plusieurs détonations secouèrent la maison. Il y eut des cris, encore des coups de feu, une galopade, d'autres coups de feu derechef.

Soudain, Valon et Rochet apparurent dans le hall, échevelés, l'arme fumante, les yeux étincelants.

- Merde ! lâcha Valon en s'arrêtant à cinq mètres de Francis qui brandissait son artillerie. Tu es toujours vivant, toi ?... C'est ce qu'on appelle de la veine.

Rochet, dont la main gauche était ruisselante de sang, aboya nerveusement :

- Et Kessar ?

- Dans les pommes, par ici...

Ils n'eurent pas le loisir d'examiner plus à fond la situation. Un régiment de flics envahit tout à coup la maison et le jardin.

Les trois Français firent disparaître leurs armes.

- Un attentat, expliqua Valon, en turc, à l'officier qui commandait l'escouade. Mais ceci concerne les services de la Sûreté d'État. Nous sommes trois membres du S.R. de l'Otan...

Impressionné, le flic salua et dit :

- Je vais téléphoner. Ne quittez pas les lieux, je vous prie.

Valon reprit :

- Notre collègue a été touché à l'épaule. Si vous le permettez, nous allons le soigner. Nous sommes justement chez un médecin.

- Certainement, acquiesça le policier. Mais ne touchez à rien d’autre.

- Mettez les menottes au docteur, suggéra Valon. C’est un espion dangereux.

L’officier, enchanté de pouvoir agir, distribua ses ordres. Sandi Kessar, toujours évanoui, fut gratifié d’une paire de bracelets d’acier, puis déposé sur un divan.

Valon pénétra dans le cabinet médical du docteur et se mit à la recherche de ce qu’il fallait pour panser la blessure de Rochet.

Il ouvrit une armoire, une deuxième, trouva un coffret d’acier dont il fit jouer le clapet de fermeture. Avec un vif mouvement de recul, il se redressa en poussant un formidable juron.

Coplan se tourna vers lui, s’avança, s’accroupit devant le petit coffre de métal.

Pendant quelques secondes, Francis contempla, sidéré, le contenu du coffret. Puis, regardant Valon une fois de plus, il murmura :

- Vous aviez raison, mon vieux. Et Rochet aussi... Ah, les immondes salauds...

Dans le coffret, posée sur une épaisse couche de ouate, il y avait une main coupée à ras du poignet, la main exsangue d’un mort, la main de Victor Jamont, alias D.X.9.

Coplan toucha la caissette de métal.

- C’est un petit frigo, dit-il.

EPILOGUE

Deux heures plus tard, dans une cave de la villa d’El Eyüb, Sam Smith fut délivré par les inspecteurs turcs chargés des perquisitions officielles.

Passablement écœuré, mais bien vivant, l’Anglais fut mis au courant des nouvelles. Sa seule réaction fut de demander une cigarette...

Plus tard encore, alors que la nuit tirait à sa fin, Sandi Kessar, acculé par les preuves réunies contre lui par Coplan, fut quand même obligé de se mettre à table. Vraisemblablement, il avait une peur bleue des coups ; et les inspecteurs qui le cuisinaient devenaient menaçants.

Par bribes et morceaux, le sinistre docteur raconta son histoire. Il était depuis sept ans au service d'une puissante maffia constituée par une dissidence extrémiste de la Ligue Arabe. Ces gens, dont le fanatisme n'avait qu'un seul objectif : chasser tous les Occidentaux des pays musulmans, payaient grassement le médecin turc. Ce dernier, avec l'aide de quelques spécialistes allemands réfugiés au Yémen après la débâcle de 1944, avait réussi à mettre sur pied une organisation dont les opérations couvraient la Grèce, la Turquie, Chypre, l'Arabie, les pays du Levant et l'Afrique du Nord, avec des ramifications en Allemagne et en Grande-Bretagne.

Ce réseau - le réseau Raskad - fonctionnait en fait depuis 1951.

Le chef de la Sûreté à Istanbul, assez effaré par cette prise, maugréa :

- C'est une affaire considérable, messieurs. Je pense que pour la liquider, je devrai en référer à l'échelon supérieur.

Coplan expliqua :

- De nombreux documents de ce réseau ont été interceptés à Chypre; ils se trouvent entre les mains des autorités de Nicosie. D'autre part, le nettoyage général devra être déclenché simultanément à Athènes, à Chypre et dans les autres villes qui sont mentionnées dans les archives du docteur Kessar. En agissant avec discrétion et rapidité, ce sera un coup de filet sensationnel.

- Je m'en occupe immédiatement, promit le fonctionnaire turc.

- Nous sommes à votre entière disposition pour d'éventuels renseignements complémentaires, conclut Francis. Notre ambassade fera suivre. Nous rentrons à Paris.

- Très bien, messieurs, acquiesça le Turc, conscient de son rôle.

Coplan, Valon et Rochet voyagèrent ensemble dans l'avion d'Air France, avec Anne-Marie Gaubert. La fille était heureuse de revoir son Paris. Elle était surtout heureuse d'avoir sauvé la vie de Francis.

En quoi elle se trompait. Car Valon et Rochet, de surveillance autour de la maison du nommé Aral Shamzi (l'homme à l'avion), avaient été guidés par ce dernier chez le docteur Sandi Kessar. La propriété du toubib avait été placée dès ce moment-là sous un contrôle permanent...

Valon et Rochet, avec le concours de quelques collègues de la section d'Istanbul, avaient foncé cinq ou dix minutes après l'arrivée de la voiture de laquelle Coplan avait été déchargé par les malabars de Kessar.

Avec quarante-huit heures de retard, le plan initial de Coplan avait quand même été exécuté. Et, en fin de compte, après avoir tant de fois perdu ses chances, Coplan n'avait pas perdu la dernière.

Mais il estima inutile de fournir ces détails à la fille.

A Paris, le Vieux afficha sans scrupule un air triomphant pour accueillir ses trois collaborateurs.

- Vous voyez bien que j'avais raison ! proclama-t-il. Je n'y ai pas cru un seul instant, à la trahison de Jamont... Des empreintes digitales accusent peut-être, mais elles ne démontrent pas nécessairement la culpabilité d'un homme. Chez nous, l'évidence même doit être considérée comme suspecte.

Coplan grommela :

- N'empêche, c'était bien imaginé : se servir de la main d'un mort pour signer des messages et découvrir ainsi nos réseaux à l'étranger...

- Et alors ? maugréa le Vieux. Les Anglais ont utilisé un cadavre tout entier pour abuser les Allemands, lors de la dernière guerre.

Valon demanda :

- Vous croyez que la suite des opérations sera aussi fructueuse que nous l'espérons ?

- Oui. Et même plus que nous l'espérons !... C'est vraiment un très joli coup.

Changeant de ton, il dit à Coplan :

- Vous vous occuperez de dédouaner cette fille que vous avez ramenée d’Istanbul. Je ne veux pas qu’elle ait des ennuis.

Coplan grogna :

- Facile à dire...

- Comment ça ?

Rochet, remis de sa blessure superficielle, susurra d’un ton ironique :

- Elle a le béguin pour Coplan, la pauvre...

Le Vieux darda sur Francis un œil furibond et lui fit ce reproche cruel :

- Vous, partout où vous passez, vous vous attirez des em...bêtements !...

FIN